AVANT-PROPOS

La revue Etudes Canadiennes/Canadian Studies entre dans sa 29ème année d'existence. Depuis le numéro 53 (décembre 2002), elle a transformé son organigramme de fonctionnement. A l'ancien Comité de Lecture, se sont substitués un Comité Editorial et un Comité Scientifique. Deux éléments centraux ont présidé à cette réforme. D'une part, le nombre de disciplines et/ou champs d'étude participant aux études canadiennes s'est élargi au fil des années. C'est pourquoi nous avons jugé bon d'introduire la civilisation canadienne, la linguistique, la science politique et les relations internationales. D'autre part, la revue s'est internationalisée en ce sens que ses auteurs ne proviennent plus uniquement de France et du Canada.

Ainsi, un Comité Editorial, constitué en bonne part de membres émanant du Conseil d'Administration de l'AFEC, se trouve épaulé par un Comité Scientifique dont la base, davantage internationale, est formée de canadianistes réputés. Les deux Comités fonctionnent en synergie et c'est en leur sein que la direction de la revue fait évaluer les manuscrits d'articles soumis pour publication.

La revue est toujours heureuse d'accueillir dans son traditionnel numéro de juin les actes du colloque international annuel de l'AFEC, tenu l'année précédente. On trouvera donc dans cette livraison les Actes du XXVIème colloque (déjà!) qui s'est déroulé à Strasbourg du 19 au 21 juin 2002. Organisé par Charlotte Sturgess et Laurent Batut, son thème était intitulé « Le Canada: autrement »; thème tout à fait nouveau au sein des colloques de l'AFEC.

Ce numéro aborde donc frontalement cet « autrement » du Canada et cet « autrement » au Canada, autour de quatre grandes lignes directrices : les diversités sociétales, la multiplicité des littératures, l'altérité de l'imaginaire national et, enfin, la différence politique canadienne par rapport à l'Autre « étatsunien ».



SOMMAIRE



INTRODUCTION

Charlotte STURGESS et Laurent BATUT Université Marc Bloch, Strasbourg

Pour la première fois, Strasbourg a eu le plaisir d'accueillir le colloque annuel de notre association. Malgré sa longue histoire, le Centre d'Etudes Canadiennes de Strasbourg n'avait, en effet, jamais organisé cette manifestation. Nous souhaitons d'ailleurs profiter de ce volume consacré aux actes du colloque de septembre 2002 pour rendre hommage à Simone Vauthier. Pionnière des études canadiennes en France, elle porta sur les fonds baptismaux, aux côtés de Jean-Pierre Lacassagne, le centre de Strasbourg. Elle le fit prospérer et connaître pendant de nombreuses années et nous souhaiterions lui dire toute notre admiration et notre amitié.

Le colloque qui s'est déroulé à Strasbourg les 19, 20 et 21 septembre 2002 fut l'occasion de dire au revoir à Gilles Duguay, qui, comme tous le savent, fut un ardent défenseur de nos travaux. Une fois encore, il a participé avec enthousiasme et assiduité à nos débats. Comme toujours, les services de l'Ambassade du Canada ne se sont pas contentés de nous prêter généreusement leur concours financier mais ont marqué, par la présence d'Orietta Doucet-Mugnier et de Guy Archambault, leur amitié, leur fidélité et leur intérêt à notre association et à ses membres. Strasbourg a pu ainsi réunir la famille dispersée des canadianistes français, que nous remercions d'avoir traversé la France pour nous rejoindre aux frontières orientales de l'hexagone, ainsi que des collègues et amis canadiens. A ce titre un grand merci à Jean-Michel Lacroix qui nous a fait le plaisir de se libérer de ses lourdes fonctions de recteur pour participer à ces quelques demi-journées de travail.

L'Université Marc Bloch nous a accueilli au Palais Universitaire. Il était tout à fait essentiel pour nous que cette manifestation se déroule sous les ores de l'université qui, au travers de son Conseil Scientifique et grâce au soutien sans faille de l'Equipe d'Accueil du Département d'Etudes Anglaises et Nord-Américaines, a permis aux études canadiennes de prospérer au cours des années.

La vocation pluridisciplinaire affichée et assumée de notre équipe strasbourgeoise ne pouvait que nous conduire à une problématique plurielle. Tenter de considérer le "Canada : Autrement" semblait particulièrement indiqué à l'heure des bilans. Nous entrons en effet dans la période des célébrations du 4ème centenaire du Canada et il semblait qu'une ouverture la plus large possible, qui poserait une tentative de définition alternative/multiple de cette société, était pertinente.

Charlotte STURGESS et Laurent BATUT

"Autrement": la mise en scène. Littérature, critique et culture canadienne

Un travail d'introduction n'est-il pas une gageure ici, s'il s'agit d'identifier un principe unificateur des prises de position critiques multiples relatives aux littératures multiples de ce pays multiple qu'on nomme le Canada? Le thème même du colloque, "Autrement", ne pouvait que réunir des intervenants résolus à argumenter de la "différence" manifeste dans la littérature du Canada, à l'expliciter, la réfuter et à la célébrer parfois, niant, ce faisant, la possibilité d'une démarche synthétique susceptible de l'asseoir en un lieu unique et sûr. Comment l'"Altérité", en effet, pourrait elle être conceptualisée au sein de l'institution – car c'est bien le but d'un tel colloque – sans que du même coup s'efface l'intention novatrice de l'entreprise?

De telles interrogations sont liées à la question de l'identification des contours et des formes de "l'Autre" dans les domaines de la littérature et de la critique, question qui était bel et bien l'objet du colloque. Ce travail d'introduction remet peut-être en scène la question initiale de la relation débattue de "l'Autre" avec les notions d'"Identité" et de "Présence". Comment une littérature, ou une culture, en effet, qui se voit ou est vue comme "Autre" peut-elle résister à la récupération de cette "Altérité", renommée et réhabilitée, en tant que discours du "Centre"? Comment, en d'autres termes, une quelconque discussion critique de cette littérature menée sous le regard de l'"Altérité" ne se retrouverait-elle pas partie prenante d'une telle réhabilitation, tout en continuant à prôner, pour ainsi dire, la qualité différente de la "différence" canadienne?

Le débat sur la spécificité de la littérature canadienne ne peut commencer, précisément, qu'une fois la "Différence" elle-même posée en tant que problème critique. C'est dans les interventions, lors du colloque, et dans les questions qui ont surgi mettant en lumière la dimension problématique de ce concept même de "Difference" que la littérature canadienne montre l'une des spécificités qui la caractérise. La "Difference", une fois figée en une catégorie relevant de ce dispositif institutionnel qui assurerait, selon Smaro Kamboureli, la gestion professionnelle du postcolonialisme, peut alors être soumise au libre jeu des différentiations critiques.

L'étude des fondements de la construction de "l'Autre" dans le langage à travers des élaborations romanesques permet de dégager une articulation, un espace, une tension, une dynamique. Ainsi perçue, l'"Altérité" doit pouvoir être détachée de sa jumelle, l'"Identité", et une fois libérée de la prison des

INTRODUCTION

impasses théoriques, considérée, dans le cadre de nos préoccupations, comme un défi devant susciter toute une gamme de réactions et de mises en question.

Ce qui frappe, en effet, dans la littérature canadienne des deux côtés de la frontière linguistique, aussi bien, d'ailleurs, que de chaque côté des nombreuses frontières "ethniques" — à défaut d'une catégorisation moins réductrice — c'est sa tendance à disputer ses propres choix d'altérité dans l'instance même où elle devient soi en tant que forme esthétique, créative, sa tendance à remettre constamment en question l'édifice en cours de construction. C'est ce que met très clairement en évidence le travail d'Andrew Eastman sur les poèmes de McCaffery quand il démontre que la mise en avant par McCaffery du langage en tant que pratique politique et déconstructiviste est dans l'entière dépendance de la subjectivité, qui est la condition même de la poésie en tant qu'acte créateur, en tant que manière de devenir soi-même en devenant un autre.

Depuis que, dans les années 80, Robert Kroetsch, dans une déclaration fondatrice de la recherche des origines de la littérature canadienne, a affirmé que la tâche de l'écrivain canadien était de dé-nommer, la dynamique centrale de la littérature aussi bien que de la critique canadienne a consisté à imaginer comment devenir ce que l'on n'est pas en détruisant ce que l'on est, ce que Kroetsch nomme le dilemme de l'autre expérience cachée. Il parlait là de ce que la colonisation a produit, du processus qui vous rend "autre" par rapport à vous-même. Dans ce démantèlement supposé de l'histoire coloniale la notion même d'"origine" et l'enquête sur le statut idéologique de cette "autre expérience cachée" ont peu à peu mené à des échanges sur la notion même des origines en tant que lieu de tension culturelle. La théorie critique a soulevé, ces dernières années, la question non seulement de cet"Autre" concrètement identifiable au niveau ethnique ou social, mais aussi celle de l'"Autre", problème philosophique, politique et critique, et qui tend à résister à tout démantèlement.

C'est dans ce contexte que Marie Carrière, à propos des oeuvres romanesques de Kattan, Ltaif, Bissoondath et Brand, montre que la fétichisation institutionnalisée de la "Différence", tout comme le fait de réduire un jeu complexe de relations à une catégorisation ethnique qui ne fait aucun cas des doubles ou multiples appartenances des immigrants, non plus que de leurs évolutions constantes et interactives témoignent de l'existence de points de contacts dans la littérature par delà les divisions linguistiques. Les écrivains ont des histoires personnelles, culturelles radicalement différentes, sont intégrés à un milieu ou francophone ou anglophone, chacun avec son propre héritage culturel, mais son exposé montre que la question de l'"Autre" philosophique et

Charlotte STURGESS et Laurent BATUT

institutionnel pourrait bien, malgré tout, transcender l'"Autre" vu comme problème spécifique à l'un ou l'autre secteur de la société.

Smaro Kamboureli, elle, se fait l'expression d'un scepticisme intellectuel et théorique à l'égard d'une culture racialisée [qui] devient un instrument auquel l'état a recours dans sa tentative pour négocier sa propre hégémonie. Elle opère une distinction entre le "feindre" des pédagogies nationales et le "feindre" créatif présent dans l'œuvre du poète et critique Fred Wah et qui serait non pas un procédé destiné à tromper mais un symptôme caractérisant le moment culturel habité aujourd'hui par le Canada. L'"Altérité" supposée par le "feindre" n'est alors rien d'autre ici que le positionnement discursif et l'engagement qui permettraient l'émergence d'un processus culturel de régénération, de transformation. Là encore, la catégorie se fait articulation, l'opposition se fait relation (qui n'est pas synonyme de relativisme).

L'idée d'un espace imaginaire renouvelé, hybride revient régulièrement sous diverses formes dans les articles; c'est le "trait-d'union" de Robert Mane dans sa discussion de Pan Bouyoucas, c'est la "croisée des chemins" d'Yvon Lebras décrivant les stratégies de l'errance de l'écrivain Canadien-Chinois Ying Chen. De même, la notion de franchissement des limites de la culture ou du genre sur laquelle insistent Georgiana Colvile dans sa discussion de l'écriture féminine et Christophe Lebold à propos de Leonard Cohen met en relief un processus d'appropriations et d'emprunts textuels, culturels et linguistiques qui place au premier plan le langage en tant que terrain de rencontre entre le matériel et le symbolique, entre le politique et l'esthétique.

C'est peut-être alors cette "Altérité" qui habite l'imaginaire national, et à laquelle les pédagogies culturelles de progrès n'apportent pas vraiment de solution, que l'on découvre ici comme étant la condition des textes aussi bien romanesques que critiques. Quand le langage se fait l'interprète de la culture il révèle quelque chose qui dépasse son statut d'outil culturel; il renvoie au statut de la culture même en tant que texte, produit par les systèmes de relations, de traits d'union, de franchissements et d'errances que ce genre de fiction et de critique imagine et doit affronter. C'est dans la tension qui existe entre le signe comme affirmation d'un donné culturel et le signe comme générateur de culture que l'"Altérité" peut s'analyser comme une ouverture, un geste intellectuel, une solution — ancrée dans le provisionnel — aux problèmes critiques que soulève l'"Altérité".

Alors, le fait de penser ainsi un "entre-deux", un trait d'union, un franchissement, une brèche, que le thème du colloque a suscité et que la

INTRODUCTION

réflexion critique développe ici, devient un argument et une éthique qui font partie de la tâche fondamentale de la culture, qui est celle, constamment, de mettre en question les conditions et les termes mêmes de son existence.

"Les altérités alternatives": au delà du modèle.

Si les littératures canadiennes disent l'autre, cette revendication se place dans la perspective plus large, et longuement discutée, de l'identité nationale canadienne. Il semble toutefois qu'il faille, en fait, tenter désormais de dépasser cette interrogation qui, pour fructueuse qu'elle fût, ne semble plus être en adéquation avec les réalités continentales.

La position de la société canadienne en tant que modèle paraît pouvoir être dépassée. Poser la question du "Canada : autrement" était une manière d'établir des visions alternatives de cette altérité nord-américaine. Les travaux de notre colloque montrent à l'évidence que l'on peut revoir des réalités canadiennes que l'on croyait fondatrices d'une identité nationale; Ils appellent à considérer l'alternative canadienne autrement.

Cette problématique portait en elle le risque d'une vision éclatée mais permettait d'éviter une perspective par trop globale et réductrice. Il nous semblait enfin nécessaire de montrer que les études canadiennes avaient atteint leur maturité pleine. Ce volume propose ainsi une étude renouvelée, parfois iconoclaste ou provocatrice, de la société canadienne en montrant que l'altérité, telle qu'elle est envisagée depuis près de 30 ans, est presque consubstantielle à l'histoire du pays et à ses pratiques politiques. Rien qui ne nous permette d'innover diront sans doute certains mais il semblait que même cette altérité "traditionnelle" puisse bénéficier d'un autre regard. Que dire ainsi d'un mouvement artistique "recupéré" par les minorités comme semble l'indiquer Louise Vigneault? On pourra affirmer, de même, que sortir de la monographie ethnique ou du strict cadre fédéral des politiques d'immigration nous engage à considérer l'immigration comme faisant partie d'une expérience démocratique canadienne particulière.

C'est, semble-t-il, cet axe démocratique qui a structuré la majorité de nos réflexions. Au delà des interrogations nouvelles, entamées par les sciences politiques, sur l'avenir et la signification du fédéralisme, il s'agit bien de considérer le Canada comme une "expérience démocratique", ce qui du coup élargirait et dépasserait l'image d'une société multi-nationale.

Charlotte STURGESS et Laurent BATUT

Comment ne pas tomber dans une nouvelle image d'Epinal ? La provocation, ou le clin d'œil, paraissent des moyens efficaces pour ce faire. Il faut ainsi faire preuve d'un strabisme divergent pour imaginer un Canada catholique et à la fois modèle d'un capitalisme démocratique qui lui attira les faveurs d'une république démocratique allemande en quête d'un capitalisme à visage humain. L'altérité capitaliste canadienne était toutefois célébrée, comme nous le fait découvrir Manuel Meune, au travers de sa Nature. Peut-être est-ce là la clé : le cliché dépassé porteur de sens. Serait-ce ce loyalisme et œ conservatisme, tant invoqué pour différencier le Canada des Etats-Unis et dont l'usage de la Nature comme trait distinctif serait un des fondements, qui seraient presque paradoxalement à l'origine du caractère innovant de cette société définie comme "expérience démocratique"?

Il reste que ce volume, que nous espérons riche, n'a pu prendre en compte toutes les communications effectuées durant ces quelques demijournées. Il illustre pourtant bien la diversité et la fécondité des réflexions et des travaux menés par les universitaires dits "canadianistes", du moins nous le souhaitons.

L'ALTERITE CANADIENNE OU COMMENT COMBINER FÉDÉRALISME, PARLEMENTARISME ET DÉMOCRATIE

Réjean PELLETIER

Université Laval

Le Canada, parmi les fédérations modernes, a été le premier pays à combiner en 1867 fédéralisme et parlementarisme sans toutefois rejeter entièrement l'ancien cadre colonial britannique. Ce qui fut à la source de plusieurs ambiguîtés qui ne sont pas entièrement levées à l'heure actuelle. Le fédéralisme centralisateur de 1867 s'est mué progressivement en fédéralisme plus décentralisé, mais sans entièrement perdre son caractère "impérial" des débuts. Ce blocage soulève aujourd'hui un double problème : celui d'un fédéralisme multinational que l'on se refuse encore à reconnaître officiellement et celui d'un multiculturalisme qui dissocie toujours langue et culture. Pour sa part, le parlementarisme des débuts qui reconnaissait un rôle important aux députés s'est transformé en monarchie élective au bénéfice d'une seule personne, le premier ministre, sans véritable contrepoids au sein des institutions politiques. L'une et l'autre évolution soulève le problème de la démocratie, aussi bien de la démocratie de représentation toujours vacillante sous la contrainte de la discipline de parti et d'un mode de scrutin inadéquat que de la démocratie de participation qui ne réussit pas à s'imposer malgré la nouvelle culture politique issue de la Charte des droits de 1982.

Among modern federations, Canada was the first country to combine federal and parliamentary systems in 1867, yet without completely throwing up the old British colonial bounds. That lies at the roots of ambiguities still present on the Canadian scene. The 1867 centralist federalism was gradually changed into a more decentralized one without entirely leaving its "imperial" features. Such a misconception gives rise to two problems, one relying on a multinational federation the political actors don't want to recognize and the other on a Canadian multiculturalism which still separates language from culture. The parliamentary system at the outset was in accord with a more important role for members of Parliament. Today it is not the case. An "elective monarch" – the Prime Minister – controls the legislative branch without real checks and balance. A truly democratic problem arises from these changes, that is a weak representative democracy bound to a strong party discipline and an inadequate electoral system, and a still lacking participative democracy in spite of a new political culture built on the 1982 Canadian Charter of rights.

Parmi les fédérations modernes, le Canada a été le premier pays à combiner en 1867 fédéralisme et système parlementaire. En effet, la fédération américaine, née en 1789, alliait fédéralisme et présidentialisme, alors que la Suisse, qui s'est transformée en fédération en 1848, a plutôt adopté une direction collégiale assez unique dans les démocraties contemporaines.

Contrairement à son voisin américain, le Canada est devenu un pays souverain sans engager une guerre contre la puissance colonisatrice. Au contraire, en 1867, la nouvelle fédération ne remettait pas en cause la tutelle britannique, se contentant de demander une plus grande autonomie interne pour les anciennes colonies réunies dans une fédération, sans rejeter entièrement

Réjean PELLETIER

l'ancien cadre colonial. Londres a acquiescé à cette demande, somme toute assez modérée dans le contexte de l'époque.

Qui plus est, les liens coloniaux qui réunissaient encore le Canada à la Grande-Bretagne ont été reproduits d'une certaine manière à l'intérieur même de la fédération entre le gouvernement central et celui des entités fédérées. En d'autres termes, cette demi-indépendance octroyée facilement par Londres a marqué profondément le caractère même de la fédération naissante.

Ce qui fut à la source de plusieurs ambiguïtés qui ne sont pas entièrement levées à l'heure actuelle. C'est ce que je voudrais montrer dans la première partie de ce texte. Par la suite, j'analyserai le second volet de cette équation, soit le parlementarisme qui s'est mué progressivement en monarchie élective sans véritable contrepoids au sein des institutions politiques. La combinaison d'un fédéralisme à caractère « impérial » qui a profondément marqué la fédération canadienne et d'un parlementarisme de plus en plus dévoyé et claudicant engendre de sérieux problèmes quant au fonctionnement de la démocratie.

UN FÉDÉRALISME À CARACTÈRE IMPÉRIAL

Le grand constitutionnaliste K.C. Wheare (1963) a déjà qualifié le fédéralisme canadien de quasi-fédéralisme, traduisant ainsi l'idée d'une subordination des provinces aux autorités centrales. Cette subordination se retrouve dans plusieurs articles de la constitution.

Le problème ne vient pas tellement de la répartition des compétences puisqu'on peut y trouver un certain équilibre entre les deux ordres de gouvernement (Pelletier 2000). Certes, les pouvoirs économiques les plus importants ont été confiés au niveau central afin qu'il puisse mettre en place un véritable marché commun canadien. Mais les provinces ne sont pas entièrement dépourvues de pouvoirs en cette matière. Par ailleurs, elles bénéficient d'un vaste éventail de pouvoirs sociaux (en santé et aide sociale, en éducation et même en droit civil), bien que les autorités centrales peuvent aussi intervenir dans la plupart de ces secteurs d'activités.

Le problème vient plutôt des pouvoirs généraux d'intervention confiés au niveau central, lui permettant de s'ingérer dans les sphères d'activités des provinces (Pelletier 2000). Le pouvoir de faire des lois pour la paix, l'ordre et le bon gouvernement, le pouvoir déclaratoire, les pouvoirs résiduels, les pouvoirs généraux de taxation et, surtout, le pouvoir de dépenser sont autant de moyens concrets qui permettent aux autorités fédérales de transcender en

L'ALTERITE CANADIENNE

quelque sorte la ligne de partage des compétences. Et ces pouvoirs ont été souvent utilisés par les autorités centrales, soit pour intervenir directement dans des champs de compétences provinciales (pouvoir de dépenser), soit pour élargir le champ de compétences fédérales (pouvoir déclaratoire, pouvoirs résiduels), soit pour contrer certaines actions provinciales (théories de l'urgence et de la dimension nationale reliées au pouvoir de faire des lois pour la paix, l'ordre et le bon gouvernement).

On peut ajouter à ces pouvoirs généraux des instruments de contrôle confiés aux autorités centrales. Le gouvernement central seul a la capacité de nommer tous les juges des tribunaux supérieurs, y compris ceux de la Cour suprême, et tous les membres du Sénat canadien qui devrait pourtant représenter les régions du pays. Il détient aussi le pouvoir de désavouer les lois provinciales. Certes, ce dernier pouvoir est aujourd'hui tombé en désuétude. mais il est toujours inscrit dans la constitution. Bien plus, il était prévu en 1867 que les provinces n'auraient pas toutes les ressources financières nécessaires pour faire face à leurs obligations si bien qu'il a fallu inscrire dans la constitution un mécanisme de subventions du fédéral aux provinces. Cette combinaison de pouvoirs généraux d'intervention et d'instruments de contrôle nous fournit un tableau complet de la situation. Ce tableau traduit un état de subordination des provinces aux autorités centrales au même titre que des liens de subordination étaient maintenus entre le Canada et la Grande-Bretagne. En d'autres termes, la constitution fédérale a reproduit, dans de nombreux passages, le lien « impérial » qui subsistait toujours avec la puissance colonisatrice.

Cette ambiguïté du départ, ou plutôt, cet état voulu de subordination, qui a marqué les débuts de la fédération canadienne, n'est pas disparu par la suite dans les relations entre les provinces et le fédéral. En d'autres termes, ce caractère impérial des débuts a marqué les relations fédérales-provinciales et a été source de blocage qui a entraîné de nombreux problèmes, lesquels subsistent encore à l'heure actuelle. Ce blocage apparaît plus nettement dans le rapatriement de 1982 en ce qui a trait à la fois à la reconnaissance du caractère multinational du Canada et à la conception du multiculturalisme.

En ce qui a trait tout d'abord au multiculturalisme et au bilinguisme, il importe de noter que la Charte des droits de 1982, de même que la Loi sur les langues officielles de 1969 et celle qui l'a remplacée en 1988, reposent sur la primauté absolue des droits *individuels*. En effet, ce sont des individus qui ont le droit de demander au gouvernement fédéral de leur fournir des services dans la langue de leur choix, soit l'anglais ou le français. Mais la Charte et la Loi

Réjean PELLETIER

sur les langues officielles ne donnent pas aux communautés linguistiques les moyens d'assurer leur propre survivance et leur développement.

Certes, la Charte reconnaît le multiculturalisme et affirme que toute interprétation de la Charte « doit concorder avec l'objectif de promouvoir le maintien et la valorisation du patrimoine multiculturel des Canadiens » (art. 27). Mais elle ne reconnaît pas de communautés linguistiques comme si les droits linguistiques individuels pouvaient être séparés des communautés qui leur donnent vie. Comme le rappelle à juste titre André Burelle (1995 : 66-67), la Charte ignore « la nécessité des communautés comme instruments de transmission de la langue et de la culture qui sont, pour tout être humain, une hérédité sociale avant d'être un droit individuel ».

C'est là la source de nombreux problèmes au Canada puisque l'on dissocie langue et culture : reconnaissance de deux langues officielles, et, en même temps, reconnaissance de plusieurs cultures. Cette ambiguïté se maintient dans l'acceptation d'un multiculturalisme qui ne débouche pas sur la reconnaissance de minorités nationales. La langue est l'un des plus importants déterminants de l'identité. C'est pourquoi un grand nombre de Québécois se définissent comme peuple ou nation. Plus exactement, on peut leur appliquer la définition de Will Kymlicka (1998) en ce qui a trait aux minorités nationales, soit « les groupes culturels historiquement établis, concentrés sur un territoire et se gouvernant eux-mêmes antérieurement et dont le territoire a été incorporé dans un État plus vaste » (traduction libre). Cette définition, comme il le souligne, s'applique aux Québécois, aux Catalans, aux Basques, aux Écossais et, de toute évidence, aux nations autochtones du Canada.

Comme le rappelle Kymlicka (1998 : 131-132), le langage de la nationalité remplit différentes fonctions. Il sert, en tout premier lieu, à différencier les réclamations de la minorité nationale de celles des autres groupes qui composent la société. C'est pourquoi la politique du multiculturalisme a été considérée par plusieurs Québécois comme une menace à leur identité nationale, comme un moyen de les considérer sur le même pied que les autres groupes d'immigrants au Canada et non pas comme une minorité nationale. Aucun autre groupe d'immigrants, s'il peut se réclamer d'une langue et d'une culture propres, ne peut prétendre posséder son territoire, ni ses propres institutions politiques.

La logique d'égalité qui sous-tend le rapatriement de 1982, égalité des individus dans la Charte des droits, égalité des provinces dans la formule d'amendement, s'inscrit en faux contre le caractère distinct du Québec, contre sa conception d'une communauté nationale dont les réclamations peuvent être

L'ALTERITE CANADIENNE

satisfaites, estime-t-on au niveau fédéral, par une politique de bilinguisme et de multiculturalisme. Ce faisant, elle permet aux autorités centrales de considérer le Québec comme les autres provinces et de continuer d'agir comme le gouvernement supérieur appelé à diriger la fédération. Nul besoin de partager davantage sa souveraineté avec une autre nation, même en la considérant comme minorité nationale. Alors qu'un fédéralisme asymétrique pourrait accommoder les besoins et les demandes d'une minorité nationale beaucoup mieux que ne peut le faire un fédéralisme égalitaire.

UN PARLEMENTARISME DÉVOYÉ

Le second volet a trait à la mise en œuvre du parlementarisme. À l'époque de la Confédération, on peut dire que l'octroi de la responsabilité ministérielle, concédée en 1848 au Canada-Uni, gardait encore tout son sens. Le Parlement canadien était encore suffisamment puissant et les partis politiques insuffisamment disciplinés pour que le gouvernement, dont les ministres étaient choisis parmi la majorité parlementaire, soit sensible au vote des députés puisqu'il ne pouvait être assuré de l'appui indéfectible de ses propres troupes. Cette situation se reproduisait également au niveau des législatures provinciales.

Peu à peu, le Canada a suivi l'évolution qui s'est fait sentir dans tous les systèmes parlementaires, mais en accentuant davantage ses aspects les plus néfastes. Comme dans d'autres pays, les partis politiques canadiens se sont progressivement donné des organisations bien structurées du sommet vers la base et sont devenus de plus en plus disciplinés, si bien que la dissidence s'exprime rarement et est, le plus souvent, durement sanctionnée.

Outre l'intensification de la discipline et de la cohésion des partis politiques, le gouvernement responsable, à la base d'un véritable système parlementaire, a aussi provoqué au Canada l'élargissement des pouvoirs du premier ministre dont plusieurs relevaient auparavant du gouverneur dans la colonie. Face à un monarque ou à son représentant (le gouverneur) qui a été dépouillé de ses pouvoirs, le premier ministre est devenu le nouveau monarque, jouissant d'une légitimité plus grande conférée par l'élection.

C'est là le fait le plus paradoxal du développement du parlementarisme au Canada (ainsi que dans d'autre pays, dont la Grande-Bretagne). Comme je l'ai déjà écrit ailleurs, par un curieux retour de l'histoire, en dépouillant le monarque de ses pouvoirs et en le contrôlant davantage, le Parlement a peu profité de cette nouvelle situation puisqu'en son sein devait émerger un nouveau leader, un monarque élu qui va hériter en grande partie des pouvoirs

Réjean PELLETIER

de l'ancien monarque (Pelletier 1999 : 57). Et ces pouvoirs sont énormes. Il a, à toutes fins utiles, droit de vie et de mort (politique, il va sans dire!) sur ses députés et ses ministres.

Cette mainmise du premier ministre sur le gouvernement et sur le Parlement n'est rendue possible que par la solidarité ministérielle par laquelle les ministres se montrent solidaires collectivement des décisions prises au Conseil exécutif et par la discipline de parti par laquelle les gouvernements obtiennent l'appui d'une majorité ferme, indéfectible, disciplinée, aux politiques qu'ils soumettent à la Chambre. Depuis 1867, soit depuis 135 ans, quatre gouvernements seulement ont été contraints de démissionner à la suite d'un vote de censure et, dans les quatre cas, il s'agissait de gouvernements minoritaires. En situation majoritaire, aucun gouvernement canadien n'a perdu un vote de confiance : il pouvait et il peut toujours compter sur l'appui d'un parti discipliné.

En somme, le système parlementaire au Canada a été dépouillé progressivement de son sens originel. Certes, le gouvernement doit toujours répondre de ses actes devant le Parlement, mais il le fait devant une majorité qui lui est fidèle et disciplinée. Surtout, le passage d'une monarchie héréditaire à une « monarchie élective » a des conséquences importantes sur le fonctionnement de notre démocratie parlementaire. Le régime parlementaire repose sur l'idée d'une collaboration entre les pouvoirs exécutif et législatif. Aujourd'hui, on est passé à une domination de l'exécutif sur le législatif. Il repose également sur un équilibre entre les deux, assuré par la dépendance mutuelle de l'un à l'égard de l'autre, l'exécutif pouvant dissoudre le législatif et étant en retour responsable devant le législatif qui peut le censurer. Aujourd'hui, on est passé à une forme d'indépendance de l'exécutif qui peut facilement survivre, grâce à sa majorité disciplinée, aux différentes motions de censure. Bref, les fondements de la démocratie parlementaire ont été détournés au profit de l'exécutif et, de là, au nouveau monarque qui domine cet exécutif.

Un déficit démocratique

Ce détournement de fonction a conduit à un détournement de la démocratie. Plus précisément, en utilisant une formule à la mode de nos jours, on peut parler d'un véritable déficit démocratique. En ce qui a trait au parlementarisme, ce déficit se manifeste à la fois dans le système de représentation et dans les mécanismes électoraux. Le système électoral en vigueur au Canada, hérité de la Grande-Bretagne, conduit à des distorsions importantes de la volonté des électeurs en accordant une prime substantielle au parti victorieux et en sous-représentant les tiers partis. Bien plus, il crée

L'ALTERITE CANADIENNE

souvent une majorité de perdants puisque, avec seulement 38% des voix en 1997 et 41% en 2000, le Parti libéral canadien a obtenu une majorité de sièges à la Chambre des communes. Une telle situation n'encourage guère la participation électorale : à 61% en 2000, le taux de participation à des élections fédérales a été le plus faible depuis la Confédération.

Par ailleurs, la forte discipline qui s'est imposée dans tous les partis ne favorise pas une représentation effective de la population. En effet, comme représentants avant tout de leur parti, les députés doivent adhérer à la ligne du parti et se soumettre à la discipline qui les régit sous peine d'exclusion. Au total, la majorité en Chambre est élue par une minorité de citoyens et les députés sont devenus des représentants de leur parti avant d'être les porte-parole des intérêts de leurs électeurs.

En ce qui a trait au fédéralisme canadien, le gouvernement central a toujours tendance à se considérer comme le gouvernement supérieur et à traiter les autres en gouvernements inférieurs. Cette orientation à caractère « impérial », présente aux débuts de la Confédération, ne s'est pas complètement estompée. Le fédéralisme de collaboration entre le fédéral et les provinces, qui caractériserait selon certains les relations intergouvernementales actuelles (Lazar 2000, 1998), doit plutôt se comprendre en termes de «coopération hégémonique » reposant sur un pouvoir dominant qui établit les règles et fournit les stimulants nécessaires pour que les autres se conforment à ces règles (Noël 2001). Bref, on est encore loin d'un partenariat dans l'égalité qui devrait prévaloir dans un cadre fédéral. Une réelle collaboration entre gouvernements implique, en effet, que les acteurs politiques agissent comme de véritables partenaires placés sur un pied d'égalité.

Par ailleurs, l'absence d'une ligne claire de responsabilités, surtout lorsque les autorités utilisent leur pouvoir de dépenser, ne favorise guère l'imputabilité des gouvernements : celle-ci suppose que l'on connaisse le lien de responsabilité de chaque ordre de gouvernement et que les décisions prises puissent être soumises à la discussion publique. En d'autres termes, la clarification des rôles devrait conduire à une plus grande imputabilité, ce qui n'est pas toujours le cas dans le fédéralisme canadien.

Enfin, la non-reconnaissance de la minorité nationale québécoise et l'adoption d'une politique de multiculturalisme qui réduit cette minorité nationale à une communauté culturelle comme les autres a pour effet de polluer le paysage politique canadien et de rendre plus acrimonieux le débat entre les Québécois et les autres Canadiens. Le langage de la nationalité, comme le rappelait pertinemment Kymlicka (1998:132), a aussi pour but d'égaliser le

Réjean PELLETIER

pouvoir de marchandage entre la majorité et la minorité nationale, de les considérer comme des partenaires égaux. C'est ce que réclame le Québec d'une façon ou de l'autre, que ce soit par la souveraineté-partenariat, par le fédéralisme asymétrique ou, tout simplement, par des changements substantiels au système fédéral.

Tous ces traits de dysfonctionnement du fédéralisme, ainsi que ceux reliés au système parlementaire, ne contribuent guère à rehausser le caractère démocratique du Canada. Certes, démocratie il y a, mais une démocratie qui souffre d'un certain déficit.

Références

Burelle, André (1995), Le mal canadien. Essai de diagnostic et esquisse d'une thérapie, Montréal, Fides.

Kymlicka, Will (1998), Finding Our Way. Rethinking Ethnocultural Relations in Canada, Toronto, Oxford University Press.

Lazar, Harvey (2000), «In Search of a New Mission Statement for Canadian Fiscal Federalism», dans Canada: The State of the Federation 1999/2000. Toward a New Mission Statement for Canadian Fiscal Federalism, sous la direction de Harvey Lazar, Montréal et Kingston, McGill-Queen's University Press, pages 3-39.

Lazar, Harvey (1998), «Non-Constitutional Renewal: Toward a New Equilibrium in the Federation», dans Canada: The State of the Federation 1997. Non-Constitutional Renewal, sous la direction de Harvey Lazar, Kingston, Institut des relations intergouvernementales, pages 3-35.

Noël, Alain (2001), Les prérogatives du pouvoir dans les relations intergouvernementales, Montréal, Institut de recherche en politiques publiques, coll. Enjeux publics (vol. 2, no 6).

Pelletier, Réjean (2000), «Constitution et fédéralisme», dans Le parlementarisme canadien, sous la direction de Manon Tremblay, Réjean Pelletier et Marcel R. Pelletier, Québec, Les Presses de l'Université Laval, pages 47-87.

Pelletier, Réjean (1999), «Le gouvernement responsable: Une conquête ou une défaite pour le Parlement?», dans Le point sur 150 ans de Gouvernement responsable au Canada, sous la direction de Louis Massicotte et F. Leslie Seidle, Ottawa, Groupe canadien d'étude des questions parlementaires, pages 53-72.

Wheare, K. C. (1963), Federal Government, 4e édition, Londres, Oxford University Press.

CHANGING CANADIAN POLITICAL CULTURE — IS THE CANADIAN MODEL ALREADY OUT-DATED?

Andrew IVES
Université de Caen

Following a short discussion that attempts to summarise the central features of the Canadian model, this paper addresses two central questions: firstly, how does the self-proclaimed national identity stand up to a objective study of Canadian political history; and secondly, how does it stand up to an objective study of contemporary political discourse? In addressing these two questions, the paper deals primarily with the notion of political culture, and suggests that the generally accepted consensus on Canadian political culture, based on research carried out by historians, political scientists and sociologists in the 1960s and 1970s, is out-dated.

Après avoir évoqué et mis en perspective les éléments centraux du modèle canadien, cet article tente de répondre à deux questions de fond : l'identité nationale officielle résiste-telle, premièrement à une étude objective de l'histoire politique canadienne, et deuxièmement, à une étude objective du discours politique contemporain. En traitant ces deux questions ; l'article se focalise sur la notion de culture politique, et il suggère que le consensus sur la culture politique canadienne, basé sur les recherches menées par de nombreux historiens, sociologues et politologues dans les années 1960s et 1970s, n'est plus d'actualité.

I was immediately intrigued by the conference theme — Canada Otherwise — and the accompanying text that was sent out to researchers setting out the parameters for papers. Having spent many years conducting research to try to prove that Canadian political values and attitudes had been slowing evolving, I was quite interested to see that the country, it would seem, had managed to export most of the elements contained within the traditional representation of Canadian political culture. My view is that the country has been changing and that the traditional theses on Canadian political culture are no longer accurate. In particular I have questioned the validity of certain elements of Canada's constructed national identity. I was therefore keenly interested to see that many of these elements were being presented at this conference under the title "the Canadian model".

I would like in this paper to address a couple of central questions: firstly, how does the self-proclaimed national identity stand up to a objective study of Canadian political history; and secondly, how does it stand up to an objective study of contemporary political discourse. In addressing these two questions I will deal primarily with the notion of political culture, and will

¹ Certainly I accept that my attempt at "objectivity" will fall short of the mark. I use the word "objective" here simply to denote my desire to remain sceptical of Canadian official history, and to put some of the tenets of the Canadian national identity to the test rather than to accept them at face value.

Andrew IVES

suggest that the generally accepted consensus on Canadian political culture is out-dated. Canada is a young country, but it still needs, as other countries, its own "mythes fondateurs", and its own official identity. But it is worth noting that the national identity has been created partly to meet the needs of pan-Canadian nationalism, and as such it should be approached cautiously.

In evoking the idea of a national political culture, I am referring to the shared political ethos for the majority of the citizens of a given nation, and submitting that this shared ethos varies from nation to nation. Canadians share a certain number of traditions, values, attitudes and behavioural traits with regard to the organisation of society, and these taken together constitute the Canadian political culture. The very idea at the base of this conference, namely that there is a "Canadian model", presupposes that there is also a unique political culture giving rise to a unique society.

So what is the Canadian model, or at the least what image of itself has the country managed to export? The conference organisers have provided a brief portrait of the accepted view of Canadian political culture, although they are careful to note that the portrait provided is itself subject to debate, and they wisely evoke the notions of "construction", and of "founding myths" just after presenting what they see as some of the central elements of the Canadian model. Still, it is interesting to look at the description retained by the conference organisers for it gives us an example of what Canadians have managed to export abroad in terms of national identity.

The description begins with the idea that Canada has "a social conscience". This reference is sufficient to evoke the idea that Canada is seen as an advanced welfare state, a nation that provides for those who can't provide for themselves, differentiating itself clearly from the its great southern neighbour. For on the other side of the border it is generally held that the tradition of rugged individualism, and the hesitancy to give renewed powers to the state, have created a situation in which the state provides little to the weakest members of society, these being held personally responsible for their plight.

My first remark concerns the frame of reference. If a case can be made for viewing Canada as having a national social conscience when compared to the USA, could the case still be made if we were to compare Canada to the nations of continental Europe, or in particular if we compared it to the Scandinavian countries, usually depicted as being the most socially progressive? But I'll go one step further, leaving the Scandinavian comparison to specialists of those countries, and ask more fundamentally: does Canada

CHANGING CANADIAN POLITICAL CULTURE

deserve to be seen as socially progressive at all, or is this simply a component of the national identity construction?

In terms of the environment, Canadians have certainly achieved a remarkable feat: they seem to have exported the image of an environmentally conscious population, while continuing to be one of the post polluting nations in the world. Again the frame of reference is of great help - judged by the standard of the United States of America under the leadership of George W. Bush, it is easy to pass Canada off as having an environmental conscience. And yet, Canada has not met its targets for green house emission reductions in the Kyoto agreement, and it continues to rank just behind the USA in most per capita pollution figures. What's more, Canada generally acts as a faithful ally to the United States whenever environment questions are debated at the international level. Behind the myth of Canadian pristine nature, what is the true state of Canadian rivers and lakes? What responses have been found to deal with criticism of clear-cut logging techniques? We have here a series of examples revealing a radical difference between the official image, which depicts the typical Canadian as "environmentally conscious", and the actual state of pollution in the country.

Taken on the same admittedly superficial level, the image of Canada as "socially progressive" doesn't seem to bear out either. Inequality has been on the rise rather than being reduced over the past twenty years: more and more homeless, more children living in poverty. And what about the state of the national health system, once cited as a model to the world, but now in such a state of disrepair after years of budget cuts that the newest debate concerns whether or not the country should allow a private health care system to be set up which would allow those with the means to bypass the national system—the two-tiered health care model much decried in the 1970s seems to be gaining popularity in the country known for its "social conscience".

Let's get back to the elements of national identity described by the conference organisers. They refer to a nation "founded on the concept of difference". Herein lies the theory of Canadian tolerance, which is seen to be one of the central elements of Canadian political culture. In this regard, it is worth noting that tolerance as a national characteristic doesn't seem to stand up to the findings of recent sociological studies. The Canadian political scientist Neil Nevitte, much to his surprise, notes in *The Decline of Deference* that opinion poll results do not reveal a particularly tolerant population. Nevitte does not imply that Canadians are *intolerant*, he merely notes that his cross national comparison of opinion poll results carried out in many countries does not suggest that the Canadian population is *more* tolerant than those of other

Andrew IVES

western democracies. To quote him directly: "By these measures, Canadians are relatively tolerant, but there is nothing to suggest that tolerance is a uniquely Canadian national trait." In other words, tolerance would seem to be a component of western political culture, but does not seem to be more prevalent in Canada than elsewhere. More surprisingly, even a direct comparison between Canadian and American attitudes does not provide strong evidence in favour of the Canadian tolerance theory.

Up to this point I have simply looked at the conference organisers' description of the Canadian model, and tried to suggest, in an admittedly superficial fashion, that it is, at the very least, subject to debate. The problem with my overly critical approach is that it would seem to deny a reality that all objective observers would accept, namely that Canada's political culture is different from that of the United States. And although I am critical of Canadian social policy, I am willing to admit that a number of social programmes have been maintained in spite of budget cuts, and in spite of the pressure exercised by the neo-liberal³ political lobby to reduce funding even more. I would like to continue therefore with a more detailed look at what has traditionally been accepted as Canadian political culture, and then deal with the changes I have observed which should make us wary of using the traditional description to evoke the idea of a Canadian model today. I will suggest that the so-called Canadian model, though at one time fairly accurate, has become more of a marketing tool than a reliable description of contemporary values and attitudes.

For consensus historians, the major differences in Canadian and American political cultures can be traced back to the American Revolution, and notably to the Canadian decision to remain loyal to the British crown. "Freedom wears a crown" was an expression popular with the Tories who maintained that the monarchy was more respectful of minorities than a republic could ever be. It was also held as a truism that a parliamentary democracy with a monarch as Head of State allowed citizens more latitude to express dissent from both majority opinion and government policy. They maintained that the monarch did not feel threatened by free speech, thereby allowing citizens more effective freedom of expression than could exist in a Republic. In Republics, like the one to the south, minorities found themselves victims of the tyranny

² Neil Nevitte. The Decline of Deference: Canadian Value Change in Cross-National Perspective. (Toronto: Broadview Press, 1996), p.238

³ Canadians would likely use the term *neo-conservative* to denote the political current that pleads for policies that will limit the role of the state. I prefer the European vocabulary because the term *neo-liberal* clearly makes the link between 19th century liberalism and this modern current of political thought.

CHANGING CANADIAN POLITICAL CULTURE

of the majority, as Tocqueville had suggested, and conformity of opinion became the general rule. The witch-hunts which had marked American history, and which were revisited during the period of McCarthyism seemed to modern Tories the logical outcome of the republican system, hence the slogan "freedom wears a crown". This vision of a Canadian body politic which was less crushing of the individual, more liberal towards eccentricity, more respectful of minority communities, in a word more tolerant, was integrated into the official description of Canadian political culture.

Another key element was the Tory respect for tradition and hierarchy, and the idea that Canadians were content to give great latitude to the central government to act in the general interest, rather than to participate actively in the establishment of government policy. The American attitude of wariness towards government generally, due to the fear of handing over responsibilities to a government that could later become a tyranny, was completely absent north of the American border. This national characteristic of faith in government was invoked notably to provide an explanation for the wide support in public opinion for government initiative in both the economic and social domains. The Canadian frontier experience, much different from that of the United States, is often cited as an example by historians wishing to illustrate the importance of government initiative in Canadian history. In the late 19th and early 20th century, Ottawa controlled all aspects of western development, and this tradition of government intervention continued in the post-war period, which saw Canadian governments nationalise industries, and set up a comprehensive welfare state.

The success of a Canadian social democratic political party was also held to be an important component of Canadian political culture. A seminal essay written by Gad Horowitz⁴ depicting social democracy as a logical response to the Tory tradition, and suggesting that the former was not present in the United States due to the absence of the latter, gave another key element of the Canadian model, and we see this clearly in the conference organisers' description: Canada should be seen, it is implied, as a more collectivist society than the United States, where liberal individualism is generally recognised as the predominant, even the all-encompassing, political current.

This idea of a more collectivist political culture was widely accepted in the 1960s and 1970s. Canada, in terms of political culture, could be seen as

⁴ Gad Horowitz "Conservatism, Liberalism, and Socialism in Canada: An Interpretation" Canadian Journal of Economics and Political Science. 32.1: 143-71. (1966)

Andrew IVES

being somewhere between Europe and the USA, sharing with Europeans a belief in government initiative and sharing also a propensity for paternalistic attitudes on the part of the political élite. We clearly see this idea of a unique Canadian political culture situated half-way between the European and American models in Claude Julien's book Le Canada — Dernière Chance pour l'Europe⁵.

Julien's description was not innovative; it had become the accepted way to depict Canadian political culture. Its proponents were numerous, the most famous internationally being the American Seymour Lipset. In Continental Divide, Lipset sums up the consensus view concisely: "America reflects the influence of its classically liberal, Whig, individualistic, antistatist, populist, ideological origins. Canada, at least from a comparative North American perspective, can still be seen as Tory-mercantilist, group-oriented, statist, deferential to authority⁶."

The problem with this depiction of Canadian political culture is that is was developed in the 1960s and 1970s at a time when there was a new awareness of the extent of American ownership in the Canadian economy, and a desire to resist American hegemony. Political scientists, historians and sociologists, who were interested in defining Canadian political culture, were at the same time filling a role that was needed politically: a newly rising pan-Canadian nationalism needed some theoretical foundations. In this environment, there was certainly a risk that politicians would exaggerate the findings.

This type of criticism is presented energetically by Janet Ajzenstat who states "Canadians would sell their soul for an academic theory that says that Canada is not like the U.S⁷." Her research on political thought and discourse in the 19th century attempts to prove that the Tory current was largely absent, and that Canada, like the United States, was founded on premises rooted in classical liberalism. The whole theory of a Tory collectivist streak at the heart of a distinct Canadian political culture is shot down.

⁵ Claude Julien Le Canada — Dernière Chance pour l'Europe (Paris : Grasset, 1965)

⁶ Seymour Lipset. Continental Divide: The Values and Institutions of the United States and Canada. (New York: Routledge, 1990) p.212

⁷ Janet Ajzenstat. "Canada's Political Culture Today: Liberal, Republican or Third Wave?" *Canada's Origins: Liberal, Tory or Republican*? Ajzenstat et Smith, éditeurs (Ottawa, Carleton University Press, 1997) p.265

CHANGING CANADIAN POLITICAL CULTURE

In my view, Ajzenstat goes too far. She seems to look at contemporary Canadian political discourse and to see that the Tory streak is absent. Her response is then to reinterpret Canadian political history. I agree with her that the Tory current is absent today, but instead of reinterpreting Canadian political history, I suggest that the absence is due to a slow evolution of political attitudes. In other words, the Tory current is absent today not because it never existed, as Ajzenstat advances, but because it has slowly withered away.

In fact, my own research on political discourse in the first half of the 20th century reveals a strong collectivist current. This current was reinforced from both the left and the right of the traditional political spectrum: Tories in the Conservative party, and social democrats in the CCF, shared a common vision on the need for a strong central state, they both posited the existence of an organic nation which is more than the sum of the individuals composing it. Although the two political parties diverged in their interpretations of the cardinal value of equality, and in their attitudes towards capitalism, they both reinforced a collectivist vision of society, providing an effective counter weight to the liberal view which sees society as simply an agglomerate of individuals competing against each other under the rules of the free market economy.

In short, my own research confirms the consensus view of political culture for the first half of the 20th century. The thesis of an erroneous picture of Canadian political culture being constructed to meet the needs of pan-Canadian nationalism, while it certainly is partly valid, seems a little excessive. I prefer to focus on the historical perspective of these academics. It seems natural that historians working in the 1960s and 1970s would be keenly aware of the collectivist traits in Canadian political history, as they had not yet disappeared completely from contemporary political discourse for that period. The research that produced the portrait of Canadian political culture, which is still being presented today, and notably at this very conference under the name of the Canadian model, was done at a time when the political landscape had clearly retained a link to an earlier period. Researchers in the 1960s could paint a portrait of Canadian political culture in which the Tory streak was vibrant, because many politicians of that period were still presenting Tory political conceptions.

But from our perspective at the beginning of the 21st century, we can see the old Tory current was already in decline in the 1960s. And the analysis of political discourse in the 1990s reveals a series of major changes in political conceptions that seem to make the thesis of a Tory streak, giving rise to the so-called Canadian model, more and more obsolete. Today's political

Andrew IVES

landscape is dominated by a federal Liberal Party completely in synch with the neo-liberal tenets of contemporary political discourse: a limited role for government, the importance of markets, the need for privatisation, individual freedom as the motor of economic growth. What's more, the forces providing opposition, or a counter weight, to the Liberal government come from the right of the political spectrum, rather than from the left, and these call for tax reductions, rather than for increased collective responsibility in the form of funding for social programmes.

Some of the key elements of the traditional depiction of Canadian political culture are no longer visible. The traditional Tory viewpoint is completely absent from political debate, and the social democratic party remains very weak in spite of its attempt to move towards the centre. More generally, opinion polls reveal a great mistrust of government and little support for government intervention. Political attitudes are highly individualistic, rather than collectivist, and this is especially true of the younger generation.

In light of the profound changes in Canadian political culture, notably the demise of the traditional Tory streak and the rise of liberal individualism as the predominant political current, it is amazing to see that the country is still able to successfully export the traditional view, and even to enhance it with the grandiose title of the Canadian model. Every country needs a national identity, and a founding myth. Canada has developed one for itself which allows the country to present itself abroad in a positive light. But I would suggest that the distinctive features of the country are rooted in the fact that Canadians had maintained a distinct political culture, and this seems to be less and less true.

The conference organisers have proclaimed that Canada is an example of a country "resisting hegemony". My own view is less uplifting: American influence is so pervasive both economically and culturally that Canadians are in the process of losing their most precious national asset, their unique political culture. Instead of presenting Canada to the world as a potential role model, I suggest it would be wiser to present it as an anti-model in an age of globalisation. The evolution of political culture in Canada reveals the extent of the danger presented by American hegemony — even something a deeply ingrained as a political culture rooted in centuries of history can be slowly lost. As the conference organisers have rightly stated, Canada was founded on the concept of difference, but it is continental homogeneity rather than diversity, that would seem to be its destiny.

UN CATHOLICISME CANADIEN POUR UN CANADA CATHOLIQUE ?

Laurent BATUT Université March Bloch, Strasbourg

L'irruption des Irlandais de la Famine dans le très loyaliste Haut-Canada fit de Toronto le « Belfast de l'Amérique du Nord ». Pour les autorités ecclésiastiques catholiques, le problème de l'intégration de cette population devint crucial et ce d'autant que la tutelle « encombrante » de l'Eglise québécoise était loin d'être un facteur favorable à l'épanouissement d'un catholicisme anglophone. Le statut de double minorité permit, assez paradoxalement, l'établissement d'une forte identité collective irlandaise, première étape d'une intégration dans la société d'accueil. Le but ultime était bien, aux yeux des hiérarques catholiques, d'établir, à tout le moins, leur empreinte sur l'avenir de la colonie britannique. La grande vague d'immigration de la fin du XIXème siècle provoqua une crise de cette identité irlandaise catholique centrée sur la fidélité à une hibernité « redressée ». Les catholiques irlandais avaient entamé leur mue dès le dernier quart du siècle. L'arrivée d'immigrants d'Europe continentale fut le détonateur d'une nouvelle attitude des fidèles de l'Eglise de Rome. Anglophones ils étaient, leur mission était simple : conserver le caractère anglophone du Canada. Pour les évêques, cette nouvelle immigration portait en elle autant de dangers que d'espoirs : le Canada devait devenir l'exemple d'une société nord-américaine anglophone et catholique.

The sudden arrival of the Famine Irish in Upper Canada in the second half of the 19th century transformed Toronto into a "North American Belfast". This raised the problem of the integration of an ethnic and religious minority in an openly hostile environment. For Ontario's Catholic authorities, it quickly became crucial to keep their distances with Quebec's Church. English-speaking Catholics were not to be seen as siding with potential enemies of the Crown. Their coming from Ireland was enough of an obstacle to the furtherance of the Church's influence. Paradoxically, it is their strange position as a "double minority" in Ontario's society which enabled the community to build a very strong collective identity smoothing their integration in the host society. For the Catholic clergy the ultimate goal was to leave a definite imprint on the future of the British colony. This reformed Irish-Catholic identity was put to the test by the second wave of immigration which reached the Dominion at the turn of the 20th century. The Catholic flock had started to modify its relation to the rest of Canada's English-speaking society in the last quarter of the 19th century, and the arrival of continental Europeans triggered a deeper and broader reflexion on identity and national unity among Catholics. They came to realise that as English-speaking Canadians their task was to preserve Canada's British heritage. For the bishops, despite the dangers posed by diversity, this new, mainly Catholic, immigration was the chance to turn Canada into an alternative, Catholic, North American society.

Le titre de cet article me paraît, après réflexion, quelque peu cryptique voire provocateur. Il sous-entend en effet que le Canada serait catholique ou pourrait le devenir. De fait, deux constatations s'imposent à l'examen de ce titre. Il affirme l'existence d'un catholicisme canadien adapté aux conditions nationales, mais aussi que le but ultime de l'Eglise au Canada est de convertir tous les Canadiens.

Le catholicisme a été bien trop souvent associé à la société canadienne française puis québécoise. Nous voudrions montrer que non seulement il existe

Laurent BATUT

une Eglise anglophone dynamique (à certains égards plus que l'Eglise québécoise) mais qu'elle a eu une influence certaine et plus importante qu'on ne le croit en général. Elle fut, entre autres, un des acteurs de la politique d'immigration du Dominion mais aussi partie prenante de la réflexion menée dès le tournant du siècle quant à la nature de la « canadianité ».

Tout au long du XIXème et dans la première moitié du XXème, depuis la fondation du premier diocèse anglophone dans le Haut-Canada à Kingston et surtout depuis l'érection de celui de Toronto en 1842, le but de le plupart des prélats anglophones et du Vatican en particulier, on le verra, a été de faire du Canada un front pionnier, une mission, un apostolat particulier, reprenant en cela une tradition établie par les ordres français de la Nouvelle-France.

Cet apostolat a un objectif très clair : faire du Canada une terre catholique, une autre Amérique catholique celle-là. On remarquera, et ce assez paradoxalement, que cette mission rejoint très précisemment les inquiétudes des Loyalistes. Les termes du problème étaient très simples : pour convertir l'Amérique du Nord britannique au catholicisme, il fallait rendre ce dernier réellement canadien, ce qui ne devait pas être chose aisée car l'Eglise catholique anglophone, comme sa consœur étatsunienne, est fille d'une immigration rejetée et méprisée.

Cette mission devenait ainsi fortement tributaire des politiques d'immigration élaborées dans le secret des cours épiscopales par les hiérarques catholiques. Très rapidement la réflexion s'engagea sur l'intégration à la société d'accueil certes, mais elle se structura autour d'une idée simple : imprimer sa marque sur cette société afin de faciliter cette intégration. Les prélats se lancèrent donc dans une politique volontariste de contrôle des flux migratoires par une tentative de sélection rigoureuse des colons dans l'ouest et dans le « Nouvel Ontario ».

Au cours du XIXe et jusque dans les années 1920, les évêques de Toronto devenus les chefs de l'Eglise anglophone tentèrent de fonder un catholicisme anglo-conforme et social, fidèle à la Couronne et à l'Empire, puis par pur pragmatisme, pluri-ethnique.

UNE SOCIETE ANGLO-CONFORME ET SOLIDAIRE

Le diocèse de Toronto fut érigé en 1842 alors qu'une seule paroisse suffisait à desservir le petit nombre de catholiques présents dans la ville. Ce fut bien l'arrivée massive des Irlandais de la Famine à la fin des années 1840 qui permit l'expansion du diocèse sous la direction de Mgr de Charbonnel (1850-

UN CATHOLICISME CANADIEN POUR UN CANADA CATHOLIQUYE?

1860) puis de Mgr Lynch (1860-1889). C'est d'ailleurs ce dernier qui mènera le combat pour l'intégration avec passion et acharnement. Le concept de conformité est au cœur de la politique d'accueil des Irlandais. Dans une ville dominée par l'Ordre d'Orange, le catholicisme eut fort à faire pour imposer sa présence. Il fallut jouer des coudes mais aussi tenter d'amadouer un ennemi trop puissant pour être vaincu en terrain découvert.

Pour un clergé ultramontain, formé avec rigueur en France et à Rome même, les Irlandais n'étaient, en fait, que des analphabètes à éduquer. Il fallait rendre cette minorité acceptable et pour cela ne pas perdre le combat pour la conformité : sur les plans dogmatique, culturel mais aussi social.

La discipline ecclésiastique, rien que la discipline ecclésiastique, toute la discipline ecclésiastique.

La tâche première dans l'œuvre de « redressement ecclésial » fut de rétablir l'autorité canonique auprès des prêtres, peu enclains à obéir à de strictes règles jusque-là passées par pertes et profit. Ce ne fut pas sans mal que les évêques imposèrent le port de la soutane (il fallait être reconnu en tant que prêtre catholique, ce que les ordinaires s'étaient bien gardés de faire dans le très protestant Haut-Canada). Le clergé doit être l'avant-garde d'une reconquête spirituelle, prélude à la conquête des « âmes égarées », et donc se doit d'être exemplaire comme le montrent les lettres pastorales des évêques :

To the young aspirants to the ecclesiastical state, we would say: be of good cheer; poverty will be no obstacle to the realization of your hopes. Preserve the purity of your bodies and of your souls. Pray; frequent the Sacraments; be devout to the Immaculate Mother of our High Priest, Jesus Christ; and God will send an angel from Heaven to teach you rather than allow your divine vocation to be lost.

Bien entendu l'attitude des autorités ecclésiastiques n'est pas dénuée de contradictions: on tente ainsi à la fois de se protéger et de cultiver sa différence (soutanes, procession, pompe romaine...) mais aussi, et c'est bien le sens de cet extrait, d'indigéniser le clergé et ce le plus vite possible afin de faire un catholicisme « canadien ». Les jeunes Canadiens doivent se montrer fiers de leur foi et être prêts au sacerdoce. La dépendance à l'égard du clergé irlandais doit être réduite dans les délais les plus brefs. Il ne s'agit pas de rejeter

¹ Archives of the Roman Catholic Archdiocese of Toronto (ARCAT), Collection Lynch, Lettre Pastorale, 12 mars 1878.

Laurent BATUT

l'identité irlandaise mais d'exalter une nouvelle hibernité, catholique, à la fois débarrassée des scories et des défauts dus à la colonisation anglaise mais aussi intégrée à la société canadienne. Il existe bien dès cette époque une conscience très aigue du statut colonial du Canada au sens de subordination.

Une identité « redressée »

Cette nouvelle hibernité, Mgr John Joseph Lynch en fut le chantre pendant tout son épiscopat de 1860 à 1889. C'est sa plus célèbre lettre pastorale, du 12 mars 1878, qui nous montre quelle était la volonté du prélat.

Prenant des accents très victoriens, il appelle ainsi à la tempérance de ses ouailles, réglemente strictement les obsèques, impose un système social placé dans les mains de différents ordres religieux mais il confie, surtout, à la Société de Saint Vincent de Paul, l'éducation sociale et la surveillance quotidienne du troupeau. Comment mieux résumer cette manière très originale de concevoir cette identité « exilée » qu'en employant les mots même de Mgr Lynch:

The Irish clergy have always stood by their people [...] as prudent and patriotic Councellors. [...] Irish nationality and the Catholic faith go hand in hand. We exhort Irish Catholic parents to procure for their children a Christian, Catholic education.²

De fait, le clergé a mis en place une véritable « welfare church » qui prend en charge et contrôle les catholiques du berceau à la tombe. Il semble que l'on ait considéré que ce que l'on nomme institutional completeness était le seul moyen efficace de survivre dans un environnement social qui, il faut le reconnaître, était hostile. Pour conquérir il faut survivre en quelque sorte. L'approche est comme toujours très pragmatique à bien des égards, mais l'objectif demeure identique car le Canada est une terre de mission.

On lutte ainsi contre le gaélique et les sociétés secrètes comme la *Fenian Brotherhood* et on impose l'anglais. La raison donnée est fort claire :

The Irish [...] were conquered [and] the English language became the language of the three provinces given over to the conquering race. Of necessity [they] had to learn English[...]. Little did [they] see that the Divine Providence of God was preparing them to convert their English masters, to spread the faith in the

² Idem.

UN CATHOLICISME CANADIEN POUR UN CANADA CATHOLIQUYE?

colonies, and to gain the new world of America to the true faith. Irish zeal [...] with the English language, [is] spreading the faith through the empire on which the sun never sets.³

Tout le travail d'intégration ne sert ainsi que le volet catholique de la construction identitaire de la communauté mais aussi de la colonie et de l'Empire. Le Canada tout comme l'Irlande est une colonie, mais il ne conviendrait pas à ce grand peuple de réclamer une idépendance qui serait une position à courte vue. Le Canada doit ainsi acquérir une autonomie réelle vis-àvis de Londres mais la loyauté à la Couronne, en tant que lien vital entre les différents peuples de l'Empire, est primordiale (loyalty to the Crown is a sacred duty⁴) On ne peut d'ailleurs pas ignorer la pointe de fierté d'appartenir à un si formidable empire, qui émane de ce discours qui se veut nationaliste. Il est intéressant de constater toute la subtilité mais la complexité et finalement la faible lisibilité de la rhétorique catholique de cette période.

For Crown and Country

Cette insistance sur l'angloconformité se révèla payante en termes d'intégration à ce qu'il ne convient plus d'appeler la société d'accueil dans les années 1880 et 1890. Les catholiques irlandais deviennent peu à peu des catholiques anglophones, la nuance est subtile mais il semble bien que les affaires d'Irlande, si elles intéressent toujours ne font plus la une des organes de presse catholiques⁵. L'avenir du Canada, devenu Dominion, est au centre de la réflexion, il peut et doit devenir un exemple pour les revendications de l'Irlande. L'Angloconformité, l'anglophonie, est acceptée voire revendiquée par les catholiques. Ils appartiennent de plus en plus à la majorité anglophone plus qu'ils ne sont la minorité de la majorité catholique du pays. Les conflits linguistiques qui éclatent autour du statut des écoles catholiques en dit long que ce soit lors de l'épisode des écoles du Manitoba ou lors de la crise du règlement 17. Les catholiques anglophones prennent le parti de l'assimilation linguistique des francophones. La solidarité linguistique a pris le pas sur la solidarité confessionnelle.

³ Idem.

⁴ Idem.

⁵ On se fonde ici sur une recension des sommaires du *Catholic Register*, hebdomadaire catholique suivant une ligne éditoriale plus ou moins contrôlée par les autorités diocésaines, dans les décennies 1890, 1900 et 1910.

Laurent BATUT

Le Vatican semble indiquer sa préférence de manière très explicite par la bouche de Mgr Merry del Val, délégué apostolique au Canada⁶:

[Les catholiques] ont gagné l'estime des hommes politiques et même des protestants, de sorte que leur influence est énorme dans le pays⁷.

Les fidèles catholiques « irlandais » avaient non seulement adopté la langue de la majorité mais aussi les objectifs politiques. Ils ont ainsi développé, obéissant aux injonctions du clergé qui de fait en perdit une partie de son pouvoir sur eux, leur vision propre du Canada, pays anglophone, autonome, membre égal d'un ensemble britannique impérial. Une nouvelle forme d'impérialisme voyait ainsi le jour, impérialisme fondé sur la notion que l'empire était une fédération de nations sœurs.

Le clergé et les catholiques dans leur ensemble refusent toute perspective d'annexion du Canada par les Etats-Unis. La nouvelle nation canadienne, dont on n'oublie pas de mentionner la dimension catholique, est exaltée dans les livres d'histoire des écoles catholiques.

Il n'est donc guère surprenant que la loyauté des catholiques anglophones fut sans faille (ce qui ne fut apparemment pas le cas en Australie par exemple) lors de la guerre des Boers mais surtout lors de la Grande Guerre. Dans le *Catholic Register*, Mgr McNeil (1912-1934) embrasse, sans équivoque, la cause de l'Empire et montre bien ainsi le chemin parcouru:

You do not have to be reminded of the duty of patriotism. You are as ready as any to defend your country and to share in the burdens of Empire⁸.

⁶ Mgr Merry del Val fut nommé à cette position de manière temporaire et voyagea dans la plupart des provinces canadiennes au cours de l'année 1897. Il orienta la politique vaticane à l'égard de l'Eglise québécoise. Il partage ainsi la position d'un de ses influents sucesseurs, Mgr Sbarretti (1903-1910), et croit que l'avenir de l'Eglise passe par les pays anglo-saxons. Dans cette perspective, le Canada luimême occupe une place de choix dans une stratégie d'évangélisation et de conversion et peut devenir le cheval de Troie qui fera tomber la forteresse américaine.

⁷ Archivio della Sacra Congregazione per gli Affari Ecclesiastici Straordinari (AAES), Merry del Val au cardinal Rampolla, 21 mai 1897 in Roberto Perin, Rome in Canada: The Vatican and Canadian Affairs in the Late Victorian Age, University of Toronto Press, Toronto/Buffalo/London, 1990, p. 85.

UN CATHOLICISME CANADIEN POUR UN CANADA CATHOLIOUYE?

Think of the extent of the British Empire; it makes us feel proud to belong even in part to this great Empire [...]. No one can say that the British Empire has used power immoderately to crush any people.⁹

Le débat sur l'identité canadienne avait été lancé, plus tôt dans le siècle, par les nationalistes irlandais qui voyaient la société canadienne comme une communauté de communautés structurée autour de trois peuples fondateurs. De ce fait l'influence irlandaise, pour les laïcs, catholique pour le clergé, fonde le caractère distinct de la société canadienne par rapport à la société britannique. Cette pensée fut nouvelle au milieu du XIXème puisqu'elle niait autant l'idée d'assimilation que celle de melting pot.

Le rejet progressif du facteur religieux dans la sphère privée fut le revers des succès de l'Eglise et permit l'achèvement du processus d'intégration. Dès le dernier quart du XIXème, l'élite catholique anglophone reconnaît à demi-mot que pour véritablement participer à la conduite des affaires du Dominion, il faut se détacher de la tutelle cléricale. Les catholiques anglophones réclament le droit à l'indifférence et n'hésitent plus à chanter *God Save the King* lors des manifestations officielles. Ne convient-il pas de rendre à l'Empire ses bienfaits et sa tolérance, qualités que le Canada a retenues ?

Ces nouvelles générations semblent plus préoccupées de leur réussite sociale que de la place et des succès de leur Eglise, qui a cessé d'être l'Eglise d'Irlande en exil pour devenir l'Eglise canadienne. Les Irlandais sont devenus des Anglo-celtes, pour reprendre l'expression de Mark McGowan¹⁰. En filigrane, on constate que pour tous les catholiques, le Canada est une version améliorée de la Métropole. La tolérance canadienne va cependant être mise à rude épreuve par les revendications de plus en plus sonores des « néocatholiques », pour pasticher l'appellation de « néo-canadiens ».

⁸ Catholic Register, 19 novembre 1914 in Mark G. McGowan, "To Share in the Burdens of Empire': Toronto's Catholics and the Great War, 1914-1918", Brian P. CLARKE & Mark G. McGOWAN, Catholics at the 'Gathering Place': Historical Essays on the Archdiocese of Toronto, The Catholic Historical Association, Toronto, 1993, p. 179.

⁹ Catholic Register, 17 janvier 1915 in ibid, p. 196.

¹⁰ On trouvera cette expression à de nombreuses reprises dans Mark McGowan, The Waning of the Green: Catholics, the Irish and Identity in Toronto 1887-1922, McGill-Queen's University Press, Montréal/Kingston, 1999, 414p.

Laurent BATUT

UNE EGLISE RENOUVELEE : LE « PLURI-RITUALISME » ET UNE NOUVELLE STRUCTURE CANONIQUE

L'irruption des Européens continentaux sur la scène bouleverse la communauté catholique et son équilibre instable entre pouvoir laïc et ecclésiastique. Pour schématiser, elle oblige la réconciliation des deux Eglises rivales, francophone et anglophone. Le catholicisme canadien devient bilingue.

Il semble toutefois que deux phénomènes propres à l'Eglise anglophone doivent retenir notre attention : l'adaptation des structures canoniques et la recherche menée par Mgr McEvay (1908-1911), puis Mgr McNeil, qui préfigure l'attitude des évêques à la suite de la seconde guerre mondiale.

Si l'Eglise a, dans un premier temps, tenté d'adopter les recettes qui avaient fonctionné avec les Irlandais, elle dut rapidement faire marche arrière et transiger, négocier pied à pied avec les Italiens et les Polonais. Les autorités diocésaines ont ainsi dû reconnaître l'existence de plusieurs groupes nationaux en autorisant ainsi la création de paroisses « nationales », gérées en grande partie par les paroissiens, ainsi qu'un exarquat ruthène pour les catholiques de rite oriental d'origine ukrainienne. La diversification de la composition nationale de la communauté catholique est finalement encouragée mais encadrée. Elle est vue comme une chance favorisant la diffusion de la « vraie foi » dans le Dominion. L'Eglise canadienne dans son ensemble devient un interlocuteur, voire dans certains cas un partenaire, du gouvernement fédéral, et des gouvernements provinciaux, dans les affaires liées à l'immigration. La concurrence des Eglises protestantes a, bien entendu, servi d'aiguillon à cet activisme fébrile. Dans ces conditions il n'est guère surprenant de constater une étroite concordance des politiques gouvernementales et catholiques. L'Eglise a, de surcroît, mis en place des structures particulières en envoyant des agents d'immigration en Europe continentale et Royaume-Uni. La réforme structurelle la plus marquante toutefois est la création d'un ordre religieux spécifique : les Sisters of Service. Elles sont particulièrement chargées de l'accueil des immigrants à leur arrivée mais aussi de l'organisation de leur installation et de leur adaptation au pays.

C'est bien cette réflexion concernant le rétablissement d'une unité nécessaire de l'Eglise en tant que communauté ecclésiale qui guide Mgr McNeil sur les pistes de l'unité canadienne et sur le sens de la canadianité. Il était, bien entendu, impossible de faire adhérer les néo-catholiques à la doxa irlandaise, elle même abandonnée par les catholiques anglophones. Comment donc intégrer ces populations nouvelles ? A quel ensemble ? La conservation

UN CATHOLICISME CANADIEN POUR UN CANADA CATHOLIQUYE?

de l'unité de l'Eglise passait donc par la réinvention de sa canadianité. C'est bien en cela que ce débat interne concerne finalement tous les Canadiens.

Mgr McNeil tenta de formaliser sa vision de l'identité canadienne dans un long article qui reste inachevé, datant de 1934 intitulé *Canadian National Unity*. A le lire on reste frappé par l'actualité du débat et par la modernité avec laquelle il aborde ce sujet. Il détourne en fait le concept d'identité en le raccrochant à celui de citoyenneté:

The union has given us nationality, and the chief centripetal forces which hold the Dominion of Canada together as a nation are:

- 1. Loyalty to the British Crown.
- 2. [...] the central institutions which have grown out of the British North America Act.
- 3. The Christian civilization [...]
- 5. Educational systems which inspire Canadian patriotism with high civic ideals [...]
- 7. The English language and the French language.

Comment ne pas rapprocher cette vision de ce que Jürgen Habermas appelle le « patriotisme constitutionnel », ou de l'identité comme « conversation nationale »¹¹. Dans un monde qu'il sait de plus en plus sécularisé Mgr McNeil veut encore croire que l'Eglise peut devenir la préfiguration d'une société nouvelle. Partisan du christianisme social, il croit que l'œuvre sociale peut créer un nouveau sens de la communauté. L'Eglise en acceptant son caractère composite tout en restant unie peut et doit servir de modèle à la société canadienne. C'est en affirmant son caractère « multiculturel » que l'Eglise deviendra véritablement canadienne en ce qu'elle infuencera la communauté nationale dans son entier, pour en faire un modèle alternatif, apaisé, de société nord-américaine.

Sans cesse en quête de la préservation de son unité et de son influence sur ses ouailles, l'Eglise de Rome s'est lancée, malgré elle sans soute, dans de nombreuses expériences identitaires qui aboutirent dans les années 1930 aux conclusions que l'on sait.

N'est-il pas tentant de voir dans sa promotion tardive du bilinguisme, la constitution d'un système social, son appel à la fidélité constitutionnelle, et son acceptation finale d'un multi-ritualisme dont les fondements sont proches

¹¹ Alain Dieckhoff, La nation dans tous ses états, Flammarion, Paris, 2000, p. 300

Laurent BATUT

du multiculturalisme, des agents qui ont fertilisé et nourri le débat concernant cette problématique identité canadienne? Mgr McNeil semblait même clore le débat en sous-entendant que là n'était pas le problème et que cette citoyenneté qui remplacerait le concept d'identité nationale devait naître d'un nouveau modèle de « cohabitation » pour reprendre les mots de David Crombie. Ce serait ainsi en cela que l'Eglise catholique du Canada serait véritablement canadienne mais aussi que la dimension catholique des traditions politiques canadiennes ne devrait peut-être pas être négligée.

Ces conclusions ne sont qu'hypotèses et contestables dans ce qu'elles ont peut-être de péremptoire mais il convient toutefois de rappeler que l'Eglise catholique est finalement la seule institution réellement pan-canadienne et que pour des raisons d'échelle elle eut à faire face aux problèmes liés à la diversification des flux migratoires bien avant la société canadienne. Ces deux caractéristiques en font pour le moins un champ d'investigation intéressant qui pourrait suggérer qu'il existe une manière canadienne d'aborder ces sujets.

Dean LOUDER¹
Université Laval

La parution récente de l'ouvrage Vision et visages de la Franco-Amérique met en évidence l'originalité, la diversité et la vivacité des cultures francophones en Amérique du Nord. Des porte-paroles de ces cultures nous en parlent et nous font réfléchir. Comment, par exemple, dans le contexte économique du XXIe siècle, faire valoir la présence et la voix des communautés francophones du Canada et des États-Unis? Sans doute en portant le regard en avant et non en arrière, vers l'extérieur plutôt que vers l'intérieur du groupe, en cherchant les moyens efficaces pour relier entre elles les "îles" du vaste "archipel" francophone d'Amérique et en développant un nouvel esprit de solidarité.

The recent publication of Vision et visages de la Franco-Amérique testifies to the diversity and vivacity of French speaking cultures in North America. Various representatives from these cultures raise their voices and require us to think. How, for example, within the context of the new economic strategies negotiated between the peoples of the Americas in the 21st century, will it be possible to reserve a place for the French communities of Canada and the United States? It will obviously require looking forward and not back, without and not within, and all the while seeking efficient means for linking the « islands » of the vast French « archipelago » of America to create a new spirit of solidarity.

Il y a bientôt deux décennies nous avons produit un ouvrage dont l'influence et la renommée auront fait, à notre étonnement et notre plaisir, boule de neige à travers le continent nord-américain. Rapidement, il aura contribué à la renaissance d'un ancien concept, celle de l'« Amérique française », à la mise en œuvre et à l'épanouissement d'un nouveau champ d'études². Qui plus est, partout dans le monde, les ambassades canadiennes en auront même fait un ouvrage de référence et, dans une telle foulée, les Américains crurent bon de le traduire³. Bref, il s'agissait d'une publication exerçant un effet évident et allant jusqu'à secouer ses lecteurs dans leur for intérieur.

l Ce texte s'inspire des idées et des écrits de Louder et ses collègues francoamériquains: Kent Beaulne, Virgil Benoît, Clark Blaise, Michel Bouchard Bouchard, Louis Dupont, André Gladu, Jean Morisset, Glen Pitre, Zachary Richard et Eric Waddell.

² À cet effet, voir l'essai d'Anne Gilbert, « À propos du concept d'Amérique française », Recherches sociographiques, Vol. 39, no 1, 1998, pp. 103-220.

³ Dean Louder et Eric Waddell, French America: Identity, Mobility and Minority Experience across the Continent (Baton Rouge, LSU Press, 1992).

Un tel livre parlait, en effet, d'une aventure à la grandeur de l'Amérique: celle des héritiers de l'empire français. C'était une aventure nourrie d'un rêve et ayant amené de très nombreux rejetons à naviguer dans l'espace continental, à y jeter leur ancre, à y prendre racine en moults endroits, sans oublier toutefois le parcours suivi à l'origine, depuis le fleuve, le golfe, la vallée du Saint-Laurent et les territoires attenants en bordure océanienne. Du continent perdu à l'archipel retrouvé: le Québec et l'Amérique française, tel était le titre, combien évocateur, que portait notre livre⁴. Lancé comme un pavé à la mer au sein d'un Québec en pleine effervescence nationaliste, il a dérangé alors — beaucoup dérangé — parce qu'il véhiculait un discours à la fois indépendantiste et continentaliste: les deux semblant à l'époque tout à fait incompatibles!

Le regard que nous avons voulu jeter sur « l'Amérique française », à cette époque, s'avérait scientifique, rassemblant sous une même couverture la documentation et l'analyse d'observateurs universitaires aussi bien informés que curieux, provenant certes de plusieurs disciplines, mais ayant la géographie comme principal port d'attache. Notre but avoué était de faire une nouvelle carte de l'Amérique d'expression française, en dévoilant ses origines, en décrivant son évolution, en débusquant ses trajectoires oubliées, cachées ou masquées ; bref, en dressant son portrait et en risquant quelques prévisions quant à son avenir. C'était, à vrai dire, un regard qui se voulait froid mais combien nécessaire, voire urgent, que nous avions alors jeté sur un « archipel francophone » dont ni le Québec ni l'Amérique anglo-saxonne ni les francophones eux-mêmes, distribués dans tous les replis géographiques du continent, ne soupçonnaient l'ampleur et la richesse.

Nous étions tous, auteurs et contributeurs, gens de terrain partageant une soif commune: celle de parcourir le *monde réel* afin de mieux appréhender et connaître les gens dans leur milieu et leur vécu, pour tenter ainsi de cerner le rêve qu'ils portaient en eux. En « bons scientifiques », cependant, nous avions choisi de présenter, pour l'essentiel, les résultats d'une panoplie d'« études de cas » poursuivies et réalisées aux quatre coins de l'Amérique du Nord. À travers ces travaux, le « pays éparpillé » s'est progressivement révélé et c'est un peuple aussi épars que réel qui émergera alors du témoignage même de sa propre existence. Toutefois, un tel peuple ne pouvait certes pas parler d'une seule voix dans cette collectivité, de telle sorte que la légitimité de l'un et de l'autre, le peuple aussi bien que la collectivité, se retrouvera partout contesté. Le rêve se transformant trop souvent en cauchemar dans l'état d'ambivalence où se retrouvait la Francophonie de l'hémisphère nord-américain.

⁴ Dean Louder et Eric Waddell, *Du continent perdu à l'archipel retrouvé: le Québec et l'Amérique française* (Québec: Presses de l'université Laval, 1983).

Pour nous, ce qui paraissait être au départ un simple voyage de découverte deviendra vite une aventure humaine. Nous nous sommes fait des amis, nous avons vécu des retrouvailles et nous avons découvert de la parenté du Québec, même si nous n'étions pas Québécois à l'origine. À travers les années, nos chemins se seront alors croisés et recroisés à maintes reprises, tantôt chez les uns, tantôt chez les autres, que ce soit en France, aux États-Unis, au Canada et au Québec. Et toujours, à travers l'immanence et la permanence de cet immense réseau géographique et « familial », nous cherchions à construire un sens, à insuffler une signification à notre existence de francophones sur le continent américain et ce, sur un plan tant personnel que collectif.

C'est l'écrivain Clark Blaise — connu à la fois, selon les circonstances, comme auteur américain, canadien ou franco-américain — celui même que nous avons cité en exergue dans *Du continent perdu à l'archipel retrouvé*, qui exprime peut-être le mieux cette quête de sens: « A mongrel people in search of a saga — a place in history, a place in America—desirous of revealing its existence to the rest of the world⁵ ».

Pour trouver, analyser et comprendre ce sens, le nombre de colloques consacrés à la francophonie nord-américaine — et surtout canadienne — s'est multiplié de manière colossale depuis un quart de siècle. Louis Dupont, un collègue et ami, nous le rappelle sur un ton humouristique:

…les colloques se suivent et se ressemblent, un maëlstrom de chercheurs, artistes, littéraires, militants, présidents d'associations, fonctionnaires accrédités, Francos ordinaires. À la liste des « coureurs » de tous genres que l'on ne cesse de découvrir ou de créer à partir du mythe référentiel des coureurs de bois et de facteries, il faut dores et déjà ajouter les « coureurs de colloque⁶ »

Nous voici, donc, coureurs de colloque, une nouvelle fois réunis dans un lieu fort agréable, à Strasbourg, dans cette vieille Alsace, loin du Canada,

⁵ En 1975, Blaise avait écrit dans *Tribal Justice*: My father told it to me one day over beers in a bar in Manchester (New Hampshire) as though he were giving me an inheritance. One of my uncles, the one who'd gone to California, had taken the easy northern route across Ontario and the prairies, then down the west coast lumber trails, without missing a single French *messe* along the way. All America is riddled like Swiss cheese, with pockets of French.

⁶ Louis Dupont, « La Franco-Amérique entre illusion et réalité », texte inédit, 2001.

pour réfléchir ensemble sur le sens à donner au « modèle canadien » dont la composante francophone contribue tant à son originalité.

C'est dans les moments forts et éphémères de certains de ces colloques où des Francos de diverses origines géographiques se retrouvent et se côtoient que peut être ressenti « quelque chose » qui dépasse l'individu et sa communauté — Zachary Richard n'a-t-il pas dit, lors du lancement de son dernier album, Cœur fidèle, « notre isolement est plus fort que notre fraternité ». Mais quel est ce « quelque chose »? Un frisson d'appartenance peut-être? Mais de quelle appartenance s'agit-il, appartenance à quoi au juste? Certes, pas au Québec, cette île gigantesque de l'archipel francophone d'Amérique qui s'est coupé de sa diaspora et a fait subir de l'amnésie collective à sa population. Certes, pas au Canada, ce pays en construction qui se sert du français pour se démarquer de son puissant voisin et des francophones minoritaires pour mater le nationalisme québécois. Certes pas les États-Unis où le fait français se réduit au Marquis La Fayette et l'aide apportée aux révolutionnaires de 1776. Non plus à l'Amérique française, appellation à forte connotation « Ancien Régime » que nous jugeons aujourd'hui désuète et que nous remplaçons par « Franco-Amérique » pour décrire une réalité plus actuelle et davantage enracinée dans ce continent. Appellation aussi qui pourrait éventuellement palier au problème que nous avons évoqué ailleurs:

Le nom que se donne un peuple peut en dire long sur son cheminement et son identité. Dans le cas des francophones du continent, la diversité des noms est étourdissante... Cette panoplie de noms est cause d'angoisse, celle de ne pas avoir de mot pour désigner l'ensemble de la population francophone d'Amérique. D'un autre côté, elle reflète avec précision la fragmentation grandissante de la collectivité⁷...

L'Amérique française — La Franco-Amérique. Entre ces deux désignations: un saut, une rupture et surtout un questionnement. Qu'est-il advenu des héritiers de l'empire dit français, et disséminés à l'échelle de la Nord-Amérique entière? Qu'est-il devenu de ce rêve et de ceux qui l'ont porté et continuent de le porter, à leur insu ou pas, mais toujours à l'extérieur des voies/voix officielles?

⁷ Dean Louder, Cécyle Trépanier et Eric Waddell, « La francophonie canadienne minoritaire: d'une géographie difficile à une géographie d'espoir », in Joseph-Yvon Thériault, Francophonies minoritaires au Canada: L'état des lieux (Moncton: Éditions d'Acadie, 1999), pp. 26 et 29.

Où sont, que sont, qui sont ces gens? Pour les rejoindre, ont été réunis en mai 1996 — lors d'un colloque bien sûr, tenu dans la plus ancienne des Acadies, celle du Mont Désert sur la côte de l'État du Maine à Bar Harbor — des témoignages de personnages francos d'un peu partout en Amérique du Nord⁸. Ils lèvent la voix dans un ouvrage intitulé *Vision et visages de la Franco-Amérique* qui constitute la suite logique de *Du continent perdu à l'archipel retrouvé*⁹. Il a toutefois été réalisé dans un autre esprit et dans un autre temps. Ces personnages y sont dans toute leur richesse et leur diversité, dans leurs joies et leurs peines, leurs difficultés et leur apothéose, leurs rêves et leur esprit de création. Le lecteur peut y connaître leurs plaisirs et leurs inquiétudes, leur humilité, et parfois leur arrogance; et ainsi, se rendra peu à peu compte de la manière dont tous se retrouvent tiraillés entre héritage et destin, tout autant emportés et projetés par l'un et par l'autre, avec une fierté et une gloire ne demandant que reconnaissance.

Dans le contexte du présent colloque qui retient comme thèmerassembleur la notion d'altérité, de différence et, forcément, de « voisinage »
(rapports avec ses voisins), il est utile de se rabattre sur le concept de
« communauté de destin » évoqué par Louis Dupont 10. Les francophones nordaméricains sont-il réunis par une communauté de destin? Les conférenciersvedettes, s'adressant aux coureurs de colloque au Canada, le répètent ad
nauseum. 11 La Fédération des communautés francophones et acadienne du
Canada est là pour le prouver. Mais disons-le en toute franchise, la
communauté de destin ne concerne que les Québécois francophones, les FrancoCanadiens et les Acadiens, car les Franco-États-Uniens n'en font plus partie
depuis un demi-siècle. Ces derniers, selon Dupont, représente en quelque sorte
l'achèvement du destin, ce que pouvait éviter hier les Canadiens français « en
demeurant au Canada » et, de nos jours, « en demeurant Canadiens 12 ». Les
Franco-Canadiens n'apprécient guère que l'on parle des Franco-Américains
[cains] et encore moins que l'on établisse des comparaisons avec leur situation

⁸ Ce colloque organisé par les universités du Maine (Orono, États-Unis) et d'Angers (France) portait sur le thème « L'identité culturelle en Amérique française: héritage, évolution et défi un renouveau ».

⁹ Dean Louder, Jean Morisset et Eric Waddell, Vision et visages de la Franco-Amérique (Québec: Les éditions du Septentrion, 2001).

¹⁰ Dupont (note 5) identifie trois modes d'existence de la Franco-Amérique; histoire, communauté de destin et imaginaire.

¹¹ À titre d'exemple, Michel Doucet, « Tous ensemble face aux mêmes défis », conférence présentée à l'occasion du déjeuner du Forum francophone de concertation 1997, Québec, le 14 mars 1997.

¹² Voir note 5.

qui n'est pas, avouons-le, plus dramatique que celle qui règne à bien des endroits au Canada. Ils sont peu invités aux colloques « canadiens », le gouvernement du Québec ne formule pas de politique officielle à leur égard et le gouvernement d'Ottawa refuse de leur venir en aide¹³.

Pourtant les Francos des États-Unis, des voisins, des amis, des cousins, pourraient, par la bouche de certains des leurs, nous en apprendre sur la résistance, la bonne entente et le sentiment d'appartenance franco-amériquain [quain, au sens original et continental du terme].

Laissons parler d'abord Virgil Benôit du Minnesota, Kent Beaulne du Missouri et Glen Pitre de Louisiane, tous trois présents au colloque de Bar Harbor. Ensuite prendront la parole le cinéaste québécois bien connu, André Gladu, auteur d'une série de vingt-sept documentaires qui resteront comme un hymne à la diversité et à la créativité des peuples francos d'Amérique et Michel Bouchard, Franco-Albertain¹⁴.

Virgil nous parle de l'héritage français de son coin de pays sous un triple aspect. D'abord, son Minnesota rappelle affectueusement la portée des explorateurs français au Midwest par sa devise d'État officielle, « Étoile du Nord » en français. Ensuite, son village natal de Red Lake Falls, qui fut fondé au XIX° siècle par le célèbre guide d'expédition, le métis, Pierre Bottineau, montre une Amérique caractérisée par un esprit de spéculation qui impliquaient des centaines de « Francos » voyageurs, trappeurs ou guides, charretiers, traiteurs ou colons et tous les entrepreneurs qui traversèrent ce pays, au XIX° siècle, et décidèrent alors d'y rester . Troisièmement, Virgil réfléchit sur les colons canadiens immigrants, qui suivirent au XIX° siècle les traces d'explorateurs et de Métis, espérant « faire » de la terre, construire des villages et préparer à leur façon une vie meilleure. L'emmaillotement de ces trois héritages de la Franco-Amérique a produit pour la postérité des centaines d'histoires, dont une qui réunit l'Indien et le Canadien au temps récent. Je

¹³ Ce qui n'est évidemment pas le cas des communautés francophones et acadienne du Canada pour qui une telle politique existe depuis sept ans. En lançant la politique en mars 1995, Madame le Ministre Louise Beaudoin a dit, « ...cette lutte pour la survie est commune à l'ensemble des francophones d'Amérique du Nord, et de façon plus aiguë, à ceux du Canada. » Le Conseil de la vie française en Amérique, le seul organisme qui a le mandat de veiller à la promotion des communautés de langue française à la fois au Québec, au Canada et aux États-Unis et dont le principal bailleur de fonds est Patrimoine Canada, vient d'essuyer un échec cuisant à sa demande de renouvellement de subvention, 0\$.

¹⁴ Cette série, produite à l'Office national du film, porte le titre « Le Son des Français d'Amérique ».

vous la rends telle qu'elle m'a été racontée au printemps de 1996 en traversant la dense forêt de l'État du Maine entre Jackman et Monson. La question à se poser en l'écoutant est la suivante. Comment faire pour lier, aujourd'hui, le passé et le présent afin que toutes les localités de la Franco-Amérique puissent profiter des rapports avec les autres lieux et peuples de langue française d'Amérique? Comment faire pour projeter ce passé et ce présent dans le futur?

Il est Ojibwa. De ces Indiens qui savent faire parler les flûtes. Sa réputation de flûtier dépasse de loin les frontières de l'État du Minnesota qui encercle la réserve. Douces à caresser sont ses flûtes. Le moindre souffle humain déverse en elles des torrents d'émotions venant se traduire en plaintes et en frissons mélodieux. On raconte que jadis, n'importe quels doigts savaient faire rire et danser ses flûtes, mais voilà que la danse s'est faite de plus en plus triste et langoureuse...

Or, Dick n'est pas que flûtier. Il est aussi reconnu comme un merveilleux flûtiste, bien que les Blancs ne l'aient plus entendu jouer depuis longtemps. Pour expliquer son silence, la rumeur laissait traîner à son sujet des histoires de beuveries et de dépressions répétitives.

Mais, trop intéressé, en fait, à vivre la fin de ce vingtième siècle orgueilleux, on ne se préoccupait guère de ce qui se passait à la réserve. Et les Indiens, quant à eux, se drapaient dans un mur d'indifférence. Cette attitude d'ignorance mutuelle éclata le jour où, pour rappeler le cent-vingt-cinquième anniversaire du Traité de la cession du territoire ojibwa aux Blancs, un jeune Américain, géant de stature, prit l'initiative de tenter des rapprochements. Horace, car c'était son prénom, était alors dans la jeune vingtaine. Il conservait, de l'adolescence, cet alliage fragile à l'usure du temps fait d'une passion pour la justice et la foi dans l'être humain. Trop jeune pour avoir du ressentiment et trop fort pour être sournois, il entreprit d'ouvrir les pourparlers avec les Indiens. On ne pouvait tout de même pas commémorer une entente territoriale sans la collaboration des deux parties impliquées dans le Traité!

Affirmer que cette proposition fut bien accueillie serait mentir. Les Blancs trouvaient beaucoup plus gai, et surtout plus sûr, de fêter entre eux. Après tout, pourquoi risquer de réveiller d'anciennes querelles ? Malgré sa jeunesse, ou grâce à elle, Horace tenait bon. Et... il avait de l'influence. Il s'empressa donc

de convaincre son père sachant que celui-ci ne tarderait pas à faire entendre raison aux autres. Ce qui fut fait.

Les choses ne furent pas aussi simples du côté des Ojibwas. Les lettres envoyées au Chef Chainyer demeurèrent sans réponse. Mortes et enterrées. Et pour cause. Conscient de son rang, le Chef ne s'adressait qu'au Gouverneur de l'État! Inutile de mentionner que cette idée n'avait pas traversé l'esprit démocratique de notre jeune ami. Impatient d'organiser les célébrations, Horace se rendit donc au village indien avec l'idée de gagner l'appui du Chef. Inquiet d'un refus possible, il eut la prudence d'entraîner un témoin dans ce qu'il croyait être une aventure. Malgré une résistance naturelle, Jack Augey était de nature prudente, mais la longue amitié qui le liait à Horace eut gain de cause sur ses hésitations. Les deux amis se présentèrent donc ensemble au domicile du Chef Chainyer. À leur grande surprise, celui-ci ne se fit pas trop tirer l'oreille pour les recevoir. Et, qui l'aurait pensé, avec tous les honneurs d'une délégation! Les jeunes hommes durent donc respecter le protocole indien, en patientant plus d'une heure dans ce que l'on pourrait appeler un salon. Une fois devant eux, le Chef écouta leur requête stoïquement. Aucun signe, ni mouvement, ni tic nerveux, ni même le moindre frémissement ne trahissaient une réaction. La rencontre fut réduite en monologue. À la fin, n'ayant plus rien à perdre, Horace éclata:

— By gosh, Chief Chainyer, you know damn well that Jack's real name is Jacques Augé, that mine is Horace Jean and that yours is Bill Chégnier! We have been together for such a long time, why not try to do something together again?

Toujours impassible, le Chef regarde le jeune insolent. Entre ces hommes coule trois cents ans d'histoire. Des alliances, encore inscrites dans les corps des enfants, répètent des noms français: Roy, Bottineau, Raiche, Azure, Fontaine, mais aussi Rainville, LaRoque, Pelletier. Une complainte, triste à vivre, répète ces noms français, et appelle, une à une, ces Indiennes qui, encore aujourd'hui, savent la survivance. Des enfants abandonnés, des maîtresses oubliées, des femmes révoltées, des hommes trahis défilent devant elle.

Une odeur de feu traverse la maison. Les flammes des maisons et des villages embrasés éclairent les pupilles. Les flammèches des feux de camps et des pipes allumées ravivent d'autres souvenirs

faits de réconciliation, d'amour et d'amitié. Des peaux apparaissent et disparaissent. Des rabaskas—ces canots d'écorce de trente pieds de long qui partaient de Montréal chargés d'étoffe, de chaudrons, d'argenterie de traite, de poudre et d'armes à feu pour revenir couverts de fourrures—sillonnent les pensées. Une carte en parchemin se déroule du nord au sud. Elle s'appelle Sorel, Sault-Sainte-Marie, Baie-aux-Tortues, Ouragan, Grand Portage, Lac-qui-parle, etc., etc.!

Du geste lent d'un ours épuisé par la course, le Chef se lève et se dirige vers une petite table oubliée au fond de la pièce. Il saisit un bout de papier, se penche et griffonne, sans même prendre la peine de s'asseoir, un signe, un mot, un nom? Revenu au centre de la pièce, il tend le papier à notre ami. Sur cette page blanche, tracé en longs traits discontinus, apparaît un mot. Un mot resurgi du fonds des temps, un mot qui, au-delà de lui-même, contient une parole. Une invitation, un adieu, un silence... Un mot, un seul. Le dernier sans doute qu'il lui reste, bouée ou épave! un mot: Bonjour!

— Give that to the archivist. He lives across the street. We'll help you.

Les préparatifs pour la semaine commémorative vont bon train. La participation des Ojibwas étant conditionnelle à ce que l'on s'abstienne de donner un air de fête à cet événement anniversaire, les termes de « festival, fête et célébration » sont bannis du vocabulaire et remplacés par celui de commémoration, plus neutre et plus respectueux de la double interprétation de ce Traité. Les rencontres d'organisation se passent en territoires blanc et indien. Jeunes et vieux mettent la main à la pâte. Devant les yeux incrédules des enfants, certaines soirées allaient donner lieu à d'étranges cérémonies de retrouvailles entre frères ennemis. On fuma encore ensemble.

Horace était presqu'heureux. Comme dans les soirées que lui racontait sa grand-mère, il aurait tant voulu entendre Dick jouer de la flûte. Il n'était pas le seul. Souvent, on demandait au vieil Indien de jouer pour l'assemblée. Il s'avançait alors devant la salle de bon cœur. Prenant place sur une chaise de bois—il y a bien longtemps qu'il ne s'assoit plus par terre en présence d'étrangers—il sortait une flûte de sa poche, celle de la chemise, située sur le cœur. Il la saisissait du regard, la retournait tendrement dans ses mains et, la caressant doucement, il lui

insufflait la vie. Les yeux fermés, il en attendait les plaintes. Le son qui en sortait était si pur, si clair, que personne dans l'assemblée n'échappait à son charme. Mais, quelques minutes à peine après le début de la musique, voilà que le son s'enrouait, puis s'éteignait en gémissant pour mourir de sa belle mort. Dick ne semblait pas trop affecté par le silence de sa flûte. Il la reportait à sa poche, se levait et annonçait: « elle ne veut plus chanter ».

À ses amis il racontait que ses flûtes s'étaient tues depuis bien longtemps pour les Français. À la question « mais, quels Français », Dick ne répondait pas. Il ne le savait plus. Mais, le savaient-ils seulement eux-mêmes?

Parfois, le vieil Indien hochait la tête et s'excusait auprès de son auditoire déçu en expliquant que les flûtes sont capricieuses. Certaines d'entre elles ne chantent jamais très bien, d'autres se lassent très vite, tandis que d'autres—les plus belles et les plus douces—ne chantent souvent qu'une seule fois dans leur vie.

Quelques jours avant l'ouverture des cérémonies commémoratives, le père d'Horace, à la grande surprise de tous, quitta ce bas-monde. On proposa d'annuler les activités. Horace refusa. Après tout, son père approuvait cette réunion des deux peuples. On annonça une veillée privée. Seule la famille immédiate était admise auprès de l'aïeul. Mais à peine la maison était-elle ouverte qu'un émissaire du Chef ojibwa apportait, en guise de cadeau, un album de photographies datées du début du siècle. Cette fois la signature était plus longue. On y lisait: « thank you Horace for this reunion of our people »

Puis les vieux Indiens défilèrent avec des présents. Celui-ci apportait du tabac, celui-là des grains de chanvre, un autre une gerbe de blé point encore mûr. Dick arriva très tôt dans la journée. Il s'installa au fond de la pièce et joua jusqu'à la brunante. Avant de repartir chacun chez soi, on défila devant le mort. Puis, le fils et l'épouse se retirèrent dans leur chambre pour se préparer au lendemain.

Le jour des funérailles arrivé, Horace et sa mère se dirigèrent ensemble vers le père pour le saluer une dernière fois. Dans la main du mort, s'était glissée une flûte. C'était la plus belle et la plus douce. On referma le couvercle de la boîte.

Et Virgil conclut par un constat et une incitation: Nombreux sont nos lieux de mémoire. Qu'ils soient offerts sans restriction aux cartographes de la Franco-Amérique.

Kent Bone est arrivé au Québec pour la première fois en 1978 à l'âge de 23 ans. Il est retourné chez lui, à la Vieille Mine, dans les Monts aux Arcs (Ozarks), au Missouri profond, avec un nouveau nom, Kent Beaulne¹⁵. Dans un texte intitulé « Jeune-Homme découvre le monde francophone: un récit » Kent nous rappelle la place centrale qu'occupait le Missouri en Franco-Amérique. Il fait le bilan de ses propres tentatives, depuis une vingtaine d'années et cinq voyages au sein de la mère-patrie, pour faire de la Vieille Mine une halte stratégique sur la carte routière de la Francophonie nord-américaine, à mi-chemin, comme il le dit, entre « deux monde français, le Canada et la Basse-Louisiane »!

Ah ben, c'est bon d'vous dzire. Eune fouès c'était ein jeune homme qui s'app'lait Kent Bone. C'était l'an 1978. Il était content dans les monts Ozarks, où il habitait dans son village de la Vieille Mine. Vieille Mine, c'est bon de vous dzire, est un très vieux village au centre des États-Unis. C'est pas ton normal run-of-the-mill village américain, non. C'est un village français au centre d'une région française entourée par les Américains de culture et de langage anglais (un crachat s.v.p.).

Jeune-Homme commence de penser dur d'aller en Québec. Il a quatre frères et trois sœurs. Les deux frères qui sont le plus smart veulent aller au Québec avec Jeune-Homme et voir le pays de ses ancêtres. Les trois frères Bone vont partir de la grande ville française, Saint-Louis, pour aller à une autre grande ville, Québec. Cette fois, c'est un voyage par avion au lieu de canot, comme les ancêtres.

Ah ben, c'est pas nécessaire à dire qu'ils ont passé un très bon temps. En plus, un vrai eye-opener ct'e voyage.

En juillet 1983, Jeune-Homme est invité au Québec pour une réunion du Secrétariat permanent des peuples francophones. C'est tout payé! Comme c'est pratique de parler français! Car si Jeune-Homme est invité, c'est parce qu'il peut parler français, que sa

¹⁵ C'est après un premier contact avec le Québec que deux autres contributeurs au recueil Vision et visages de la Franco-Amérique se sont réapproprié leur véritable identité en changeant de nom, Melinda Jette [sans accents] devient Mélinda Jetté [avec accents], Barry Roderick devient Barry Roderique.

région est française aux États-Unis et qu'il a déjà fait des bons contacts... [Il assiste] à une réunion au Château Frontenac, où assistait aussi le Premier ministre du Québec, René Lévesque. Jeune-Homme est en bonne compagnie!

À cette réunion he met a real live Cajun from la Louisiane, Richard Guidry. He didn't know it at the time but Richard was an important person in the world of Francophonie. Il était un Gros Chien in Louisiane, Richard dit à Jeune-Homme qu'il devrait venir en Louisiane en septembre pour assister au Festival Acadien de Lafayette. «If you come down, I'll find you a job and you can stay a while and learn about the Cajun Culture.» Jeune-Homme is happy to receive such an invitation, but he thinks that will never happen. Après la conférence, Jeune-Homme flies back to boring barely-French-anymore Missouri.

À peine un mois plus tard, Jeune-Homme learns that two of his villagers are invited to Lafayette for the Festival acadien in September. Il veut y aller et commence à prendre au sérieux l'invitation à Richard Guidry...Jeune-Homme is ready for this trip. Il aura voyagé, comme ses ancêtres, du Golfe du Saint-Laurent au Golfe du Mexique. Il sera devenu un vrai « voyageur ».

While there, Richard Guidry introduces Jeune-Homme to his neighbor Bill Tally who needs a carpenter to work on his house. La carpentrie, Jeune-Homme connaît ça. Il va rester en Louisiane pour longtemps. Il est fier encore. What a break! Jeune-Homme avait 28 ans à ce temps. Le Festival Acadien était awesome. It isn't some little folk festival in the park with 98 people listening. This is Rock Concert Quality, mais c'est tout en français. Jeune-Homme sees once again that French is not just folklore, but can be big, living, and cool and well adapted to the 20th century.

Jeune-Homme is becoming malcontent avec Louisiane. Il ne veut pas partir, mais pense à tout ce qu'il pourrait faire chez lui. Here in Louisiane, he is just a visitor helping out. But it is not totally his culture as he is not Acadien. He has a head full of plans and knows he can do things to make a difference back at the Papaw Patch. So after ten mind expanding months, he reluctantly leaves Louisiane for Missouri to put in practice all the things that he learned in l'Université de Francophonie S.W. Louisiane.

Et l'une des choses que Sieur Beaulne va faire est de se servir de stratagèmes pour prendre la direction de la traditionnelle Fête de l'Automne qui, dirigée par des concitoyennes d'origine allemande, n'avait rien de franco, et pour en créer une deuxième qui aurait lieu au printemps, La Fête à Renaud.

« After a year and a half, it is May and the first Fête à Renault happens ». Jeune-Homme est fier! « They have twenty-eight encampments and an 18th century French fife and drum corps. They are Big Time »! Au Québec, Jeune-Homme avait appris à faire un four à pain en argile. La Brigade construit un four à pain pour le Rendez-Vous, avec Jeune-Homme comme historical advisor. « He has never built one before, but assures his friends that it is a «piece of cake». « After all, they do have several centuries of experience using clay and straw «bousillée» to daub the cracks between the logs of their houses ». « There is a lot of guesswork and common sense in doing historical reconstruction! Some things can be learned from the local old folks, but some of it has been lost for a century or more ». La recherche et les voyages permettent de combler le savoir.

Les années passent, La Fête à Renault devient un événement annuel qui arrive aussi régulier que le Chriss-mas. In fact, there is an entire generation in their teens who don't ever remember there not being a Rendez-Vous. Ça c'est de l'histoire...de l'histoire que nous avons faite!

Asteur, some of the locals make regular trips to Louisiane and they are the ones who are open minded and bring back fresh ideas. Ils devraient aller au Québec! Travel does expand the mind and more of the locals need to see French North America. We could do a lot more here in Spanish Upper Louisiane if more Papaws made the Pilgrimage to La Louisiane and French Canada.

Personnellement, j'ai le sentiment que mes voyages dans la Francophonie ont été un facteur majeur pour le French revival icitte dans le comté de Washington, District de Sainte-Genviève, haute-Lousiane, Nouvelle-France. Je remercie les gens du Québec, du Canada, du Maine et de Louisiane. Ils ont changé ma vie et j'ai aidé à changer les choses icitte.

Voilà! Kent Bone était disparu ; Kent Beaulne est réapparu. Sa quête d'identité semble complète, achevée. Pour Joseph Kent Beaulne, fils d'Orville

« Duddy » Bone et Betty Portell, qui a pu parler, combien sont partis en apportant avec eux leur secret?

Glen Pitre, natif de Cutoff en Louisiane et cinéaste formé à Harvard, dont l'œuvre ne cesse de croître, parle en ces termes de Bayou Lafourche, là où l'eau mord la terre.

Sauf pour la traversée d'une période assez noire entre l'Acadie et la Louisiane — la déportation et la reconstruction — nous sommes toujours en majorité chez nous. Peut-être que la langue se perd, mais le *gumbo french* ne risque pas de disparaître de sitôt. Notre culture, notre musique, notre manger, nos attitudes... Ne nous soucions pas trop!

Les Cadiens et l'Acadiana sont comme une peinture éblouissante. Vous les voyez et vous vous dites «quelle merveille»! Et, quand vous les regardez de plus près, voilà que vous commencez à apercevoir des détails qui ne correspondent point les uns aux autres. La vie cadienne! Nous vivons souvent les transitions de façon détaillée. Acadien, 'Cadien, Cadien, Cadjin, Cajun. Chaque morceau de notre histoire, chaque mot de notre langue, chaque 'ti-brin d'ingrédient du gumbo composent la vie cadienne. Pourtant l'image qui en ressort en gros, c'est quelque chose d'intrigant, la Cajunitude...

Un tas de monde vient chaque année en Louisiane, pour essayer de trouver les Cadiens et notre langue. Ça monte dans les bus, les longues-vues toutes prêtes, puis ça descend en force attaquer les endroits désignés et ça arrive à Lafayette, la capitale d'Acadiana, toujours en quête. Ils entendent pas beaucoup de français là-bas, sauf dans les spectacles et dans les musées touristiques. Les plus robustes louent des voitures et se retrouvent sur le Bayou Lafourche. On les voit dans les rangées de la grocerie, en train de regarder une boîte d'haricots rouges pendant dix minutes tandis que les vieilles à côté, qui ne les remarquent même point, discutent des recettes, du temps qu'il fait, des dernières opérations, etc. Les touristes cognent de la tête, se regardant l'un l'autre avec un sourire, quand ils réussissent à attraper les mots compris.

Notre langue, c'est dans le parking des Walmart, c'est aux petits fruits stands, et dans les petits magasins qu'on la trouve. Notre langue, c'est dans les coupures de viandes de notre manger qu'on la parle, C'est entre les notes de notre musique qu'elle se trouve.

Notre culture, ce n'est pas dans l'histoire qu'elle se cache, c'est dans les détails vivants.

Ce n'est pas souvent que l'on se hasarde à s'éloigner de sa propre culture, de façon à voir ce que, vous autres, vous envisagez quand vous nous regardez. C'est bien difficile à faire. Mais cela arrive de temps en temps. Et il faut avouer, en contraste avec les autres petits endroits francophones des États-Unis qui luttent pour se définir et s'identifier, wow! on va bien, nous les Cadiens.

Nous sommes cette rare ethnographie: une minorité dans la majorité. Ça explique beaucoup et, mes amis, ça sent bien. Et, on se sent bien. Très bien.

Bon, pour revenir à ce qui nous est plus familier, nous, coureurs des colloques en études canadiennes: le Québec et la francophonie canadienne. Quelle pertinence pour nous les trois récits que nous venons d'entendre, quelle pertinence pour le Canada ont-ils ces trois ilôts états-uniens? Je me permets de citer André Gladu dont la réflexion profonde et percutante constitue, dans Vision et visages de la Franco-Amérique, un portage entre les « regards » et les « témoignages ». En voici un extrait:

La Louisiane pour nous, c'est à la fois une porte sur ce qui reste de l'esprit de la Nouvelle-France, en ce continent, et une porte sur les États-Unis d'aujourd'hui. Quand je rencontrais des ouvriers cadjins du pétrole, comme les frères Desautels, qui débarquaient d'un séjour dans le golfe du Mexique, sur les plates-formes de forage (le off-shore drilling) et qui, le soir même, interprétaient, dans un magnifique français cadjin, de vieilles complaintes venues d'Acadie et de France, je n'en revenais pas que ces deux extrêmes puissent cohabiter à l'intérieur de la même personne.

Plus que dans n'importe quelle autre communauté — même le Québec et l'Acadie — le drame des francophones en Amérique n'a jamais été aussi bien rendu que par la musique des Cadjins. Ce drame-là, et la raison pour laquelle les Cadjins s'avèrent particulièrement expressifs, c'est qu'ils n'ont pas subi le sort si bien décrit par l'historien-ethnographe Robert-Lionel Séguin, à savoir celui d'être domestiqués plutôt que d'être colonisés.

Le drame des Canadiens français, des Québécois, des Acadiens, c'est qu'ils ont appris à vivre avec la violence de leur disparition.

L'exemple qui me vient à l'esprit, c'est la déportation des Acadiens qui est vue ici comme une histoire romantique, alors qu'ailleurs elle serait perçue pour ce qu'elle est: un génocide ethnique froidement calculé comme celui des Juifs, des Arméniens, des Autochtones, etc.

Par ailleurs, les Cadjins n'étaient pas autant que nous, au Québec, assujettis à la religion et ainsi, s'épargneront le lavage de cerveau qu'on nous a imposés. Restés très indépendants de caractère, et très latins, les Cadjins ont conservé un côté beaucoup plus près des Français que nous, tout en maintenant le vieux caractère acadien de résistance. Et cela, ils n'ont pas hésité à l'exprimer dans leur musique. C'est en ce sens que la musique traditionnelle des Cadjins aura pris une forme beaucoup plus expressive et dramatique que chez nous. Voilà pourquoi la Louisiane est incontournable. Qu'on ait voulu en prendre acte ou pas, au Québec, on est forcé de convenir qu'il s'est dit et se dit, en Louisiane, des choses majeures pour notre passé et pour notre avenir à nous de francophones d'Amérique.

Et cet avenir, les Francos d'Amérique sont en train de le bâtir — ou devraient l'être. Écoutons, Michel Bouchard qui vient de la région de Rivière la Paix, dans le lointain Nord de l' Alberta. Pour mieux saisir sa propre réalité, Michel a examiné l'épopée de Joseph Lamoureux, originaire d'Henryville au Québec et fondateur du village de Lamoureux, près d'Edmonton, village en quoi, après avoir parcouru l'Amérique, il mit tous ses espoirs,:

En examinant l'histoire des Lamoureux, ainsi que l'histoire de ma propre famille, je peux difficilement dissocier histoire et mythe. Les deux ne sont-ils pas ce que l'on se raconte pour donner un sens au présent? Ce sont, malgré mes prétentions d'appartenir à un « village global », les légendes familiales qui me lient, et qui lie ma région de Rivière la Paix, à Saint-Joseph au Kansas, à l'Acadie et au Québec. La modernité a déchiré le tissu organique qu'était la francophonie nord-américaine. Les liens ont été rompus. L'histoire orale, celle de nos familles a été négligée et n'a été transmise que rarement. Nous sommes désemparés devant notre histoire. Elle est comme un rêve que l'on oublie en se réveillant le matin, mais qui nous tracasse. Nous savons qu'il y a des réalités refoulées dans notre inconscient, mais nous sommes incapables de nous en souvenir. Je sais que ma communauté francophone dépasse les frontières de mon village, ma province et même mon pays. Je revendique

l'Amérique tout entière comme patrie. Je fais appel à mon histoire, l'histoire que je crée, pour justifier mon appartenance à ce continent.

Et ce continent, le continent nord-américain ? Il est appelé à subir des changements majeurs au cours du vingt-et-unième siècle. Les États qui s'y trouvent auront inévitablement tendance à se repositionner dans une nouvelle forme d'union continentale. Les trois langues de base de cette nouvelle configuration pourraient être l'anglais, l'espagnol et le français. Tandis que les deux premières sont associées à de grands États puissants, leur autorité n'étant point mise en question, la légitimité du français est beaucoup plus équivoque et peut être sujette à des interrogations sérieuses. Cela se comprend pour trois raisons: (1) cette langue n'est parlée que par deux pourcent de la population du continent; (2) bien que co-officielle au Canada, son rôle y est souvent réduit au symbolique; (3) sa base politique, économique et culturelle est limitée à une seule province, le Québec. Autrement dit, aux yeux de la plupart, la population qui parle cette langue est plutôt obscure, vulnérable et sans trop d'importance. Pourtant, la langue française est le porte-étendard, nous l'avons vu, d'une culture et la voix d'une panoplie de communautés qui ont été au cœur de la fabrication même de l'Amérique. C'est la langue d'une population encore présente aux quatre coins du continent. C'est une langue qui sert d'important instrument de dialogue interculturel à l'intérieur de l'Amérique du Nord et de vitrine sur le monde moderne externe.

Puisque l'intégration continentale suit avant tout une logique de rationalisme économique, il faudra une certain vision culturelle pour contrecarrer les forces du marché et assurer une association juste et équitable des divers peuples, langues et cultures de la grande Communauté régionale nord-américaine. Dans un tel contexte, nous, coureurs de colloque convaincus, pourrons jouer un rôle majeur, en servant de source d'appui à toute tentative qui vise à souligner et à promouvoir une présence française en Amérique. En nous servant du terme « français », nous faisons allusion à toutes les cultures, à toutes les collectivités qui s'expriment à l'aide de cette langue. Nous faisons appel à une solidarité « franco-amériquaine ». La plupart des communautés de la Franco-Amérique se concentrent encore dans les trois principaux foyers culturels: la Laurentie, l'Acadie ou la Louisiane ou, sinon, leur doivent l'existence. Plusieurs, notamment les communautés créoles et métisses, sont le produit d'échanges avec d'autres civilisations. Certains sont des nouveaux arrivants au Canada et aux États-Unis en provenance d'Europe, de la Caraïbe, d'Afrique, du Moyen Orient, de l'Océan indien ou d'Asie. Et encore d'autres se

sont joints à la francophonie nord-américaine en vertu de leur résidence, de leur éducation ou du pouvoir d'attraction de la culture francophone.

Autrefois, les organisations traditionnelles de l'Amérique du Nord francophone avaient tendance à célébrer un passé particulier, souvent douloureux, consacré à la préservation d'une foi, d'une langue et d'une expérience collective. Autrement dit, la marginalité et l'exclusivité constituaient des piliers de la promotion active de l'identité et de la survivance même. Bien qu'il ne faille pas oublier cet héritage unique et spécial, il vaut mieux, à l'avenir, faire comme le font Benoît, Beaulne, Pitre et Bouchard, regarder en avant, pas en arrière, vers l'extérieur plutôt que vers l'intérieur, afin d'assurer à cette langue, dont les produits de la nouvelle économie portent de plus en plus la marque et dont la visibilité en Amérique augmente sans cesse depuis quatre décennies, une présence, une substance et des attentes.

LE CANADA A TRAVERS LE PRISME DU COMMUNISME EST-ALLEMAND : UN PAYS CAPITALISTE DISTINCT ?

Manuel MEUNE Université de Montréal

Dans ce texte, on s'interroge sur la perception du « modèle canadien » en République démocratique allemande, sur la spécificité du regard est-allemand quant à la différence qu'incarne le Canada, entre variante climatique du repoussoir idéologique états-unien et pays capitaliste acceptable — en raison de sa distance affichée envers les États-Unis, mais aussi pour ses qualités intrinsèques. L'analyse, qui se fonde sur deux des principaux ouvrages qui, dans la RDA des années 1980, proposaient une approche généraliste des réalités canadiennes, illustre comment la grille de lecture marxiste infléchit le regard porté sur la question autochtone et la nationalisme québécois, tout en ne pouvant gommer complètement les traditionnels éléments de fascination pour l'altérité canadienne — qu'il s'agisse de nature ou de culture.

In this article, we consider the German Democratic Republic's perception of the "Canadian model," and the specificity of the East German view on the difference embodied by Canada — seen as both an ideological extension of the United States with a mere climatic variation, and as an acceptable capitalist country — thanks to its manifested difference from the United States, but also for its intrinsic qualities. This analysis, based on two of the main works which, in the GDR of the 1980s, proposed a general approach to Canadian realities, illustrates how the Marxist lens affects the way aboriginal issues and Quebecois nationalism are seen, nonetheless without completely disregarding the traditional elements of fascination with Canadian otherness — be it a question of nature or culture.

Dès avant la chute du Mur de Berlin, on s'est beaucoup interrogé, dans les pays occidentaux, sur l'existence d'un « modèle canadien », mais on s'est peu demandé, depuis, ce que la spécificité canadienne pouvait représenter pour des régimes communistes. Pouvait-il y avoir un « modèle canadien » pour des pays qui tendaient à présenter le monde capitaliste comme un bloc monolithique? Le Canada n'était-il qu'une variante climatique des États-Unis, ou jouissait-il au contraire d'un statut à part, par son pacifisme affiché ou sa volonté de se démarquer de son puissant voisin? Au-delà de l'intérêt affiché pour les autochtones comme premières victimes du capitalisme moderne, l'idéologie marxiste-léniniste incitait-elle a avoir une certaine sympathie pour le nationalisme québécois, au nom du soutien à l'autodétermination des peuples, ou ce mouvement national n'était-il qu'une autre lutte bourgeoise, sans vocation véritablement « libératrice »?

Nous nous proposons ici d'examiner s'il subsiste, en République démocratique allemande, un « mythe canadien » faisant du Canada un pays capitaliste « distinct », au-delà du filtre de l'idéologie marxiste-léniniste en vigueur. Nous laisserons de côté le domaine des relations bilatérales ou la

Manuel MEUNE

réception de la littérature canadienne, pour fonder l'étude sur deux des principaux ouvrages qui, dans la RDA des années 1980, proposaient au grand public une approche généraliste des réalités canadiennes — géographie, histoire politique, sociale et culturelle. Il s'agit d'observer dans quelle mesure la grille idéologique, marquée par le primat de l'économie, nuit à une appréciation fine des faits, et de repérer les éléments de fascination pour l'altérité canadienne qui ont pu survivre à l'analyse doctrinale — qu'il s'agisse de « nature » ou de « culture ».

LE REGARD MILITANT DANS LA COLLECTION LÄNDER DER ERDE

On le sait, faire apparaître les spécificités du discours sur le Canada implique souvent de le mettre en rapport avec celui qui vise les États-Unis. La collection de poche *Länder der Erde* (« Pays de la Terre »), qui consacre un ouvrage aux États-Unis et un au Canada permet en cela, par l'effet de contraste qu'elle suscite, d'établir un parallèle pertinent.

La destruction en règle du mythe étasunien

Dans le livre sur les États-Unis existe une volonté farouche de briser le mythe américain, son pouvoir d'attraction — le mot « mythe » est du reste beaucoup utilisé, quitte à ne faire que nourrir la fascination qu'on entend détruire. La volonté de mettre en garde contre les séductions étasuniennes est patente et dès la première page, le lecteur est édifié :

Pour tout observateur sérieux, cette évolution qui a fait des États-Unis la plus grande puissance impérialiste n'a en soi rien de mythique, même si l'idéologie dominante souhaiterait volontiers draper le capitalisme américain dans les atours de l'« exceptionnalisme l ».

Le champ sémantique est celui de l'illusion, de l'hypocrisie, de l'apparence, de l'artifice²; et outre des termes induisant l'idée d'évidence, censés créer une connivence avec le lecteur — « naturellement », « il n'est pas étonnant que... », etc. —, des guillemets d'ironie viennent très souvent introduire une distance face à des expressions qu'on risquerait d'employer sans

¹ STOCK, Walter, USA [Länder der Erde], Verlag Die Wirtschaft, Berlin, 1987, p.5.

² Les termes allemands relevés sont: bemänteln, verbrämen, Anschein, Scheinheiligkeit, Illusion, Verschleierung, Manipulierung, Ernüchterung; voir ibid., p. 8, 15, 42, 49, 78.

LE CANADA A TRAVERS LE PRISME DU COMMUNISME

discernement (les « 'bienfaits du capitalisme' », les « 'forces autorégulatrices du marché' », etc.)3. Au-delà de l'arrogance nationaliste qu'on prête aux Américains, on insiste beaucoup, comme le font du reste tous les médias estallemands, sur la pauvreté ou la criminalité. Le « mythe du 'pays des possibilités illimitées' » sur d'immenses territoires « 'inoccupés' » est opposé au sort tragique des Indiens dépossédés, et, affirme-t-on, c'est au plus tard dans les années 1980 que le mirage américain de l'égalitarisme et de la mobilité sociale a volé en éclat. On sacrifie une à une les vaches sacrées de l'américanité : le cow-boy — un journalier exploité par l'industrie bovine4 —, le melting pot — une image absurde au vu de la ségrégation raciale⁵ —, le paradis des immigrants — un cliché qui masque l'exploitation de la main d'œuvre illégale6 —, sans oublier la « prétendue liberté » dont se réclame un État fondamentalement militariste. Quant à la Révolution américaine, qui met simplement fin à la tutelle britannique, elle n'est guère un sujet d'émoi, tandis que la guerre civile n'a fait qu'« intégrer l'aristocratie esclavagiste » au capitalisme nordiste7.

Lorsque l'ouvrage aborde la culture américaine, c'est largement pour en dénoncer le caractère industriel, le matérialisme superficiel, et donc pour suggérer que les États-Unis ne possèderaient pas de culture digne de ce nom. Et même si on n'est loin des diatribes des années 1950, où l'on vilipendait le formalisme et la décadence de l'art occidental, on mesure encore l'authenticité de l'art à l'aulne de la problématique sociale qu'il reflète. Ainsi, la musique country, jadis acceptable parce qu'elle thématisait les conditions de vie difficiles dans les Appalaches, mais en voie de commercialisation de masse depuis, aurait perdu sa raison d'être.

Si le rock contestataire, malgré — ou plutôt à cause de — sa dimension subversive, est passé sous silence, les cultures minoritaires font l'objet d'une plus grande attention. La musique afro-américaine est évoquée d'autant plus positivement qu'elle est liée à un combat de libération. Les Cajuns de la Louisiane, avec leur « musique incomparable », ont aussi droit à une présentation très élogieuse⁸. Dans ces marges cadiennes, les États-Unis apparaissent comme un lieu culturellement attrayant, dispensateur d'une

³ Ibid., p. 8.

⁴ *Ibid.*, p.62.

⁵ Ibid., p. 51.

⁶ Ibid., p. 49.

⁷ Ibid., p.13.

⁸ Ibid., p. 44-45, 66.

Manuel MEUNE

diversité fertile. Mais si le « mélange culturel » qui prévaut dans cette « enclave latine » a pu produire la « meilleure cuisine du pays », la sympathique altérité d'une poignée de francophones ne saurait à elle seule sauver le mythe. Par ailleurs, d'autres présentations flatteuses de la culture américaine sont vite contrebalancées par une remarque perfide : la description de l'« idylle » qu'est Santa Fé, à qui sa notoriété en matière d'opéra vaut le titre de « Salzbourg du sud-ouest », est immédiatement relativisée par la mention de Los Alamos, « lieu de naissance de la première bombe atomique⁹ ».

Une bienveillance manifeste à l'égard du Canada

Le volume consacré au Canada dans la même collection obéit à une stratégie différente. L'ouyrage commence par la mise en exergue d'un texte de l'écrivain Frederick Philip Grove, où il est question de tempêtes de neige et de températures vivifiantes. On fait donc appel à des images rassurantes, et l'entrée en matière ressemble à celle qu'on trouverait dans des ouvrages occidentaux. Non seulement tout discours visant à briser d'emblée le mythe canadien est banni, mais on choisit de nourrir celui-ci en évoquant les étendues sauvages. Alors que dans l'ouvrage sur les États-Unis, le premier chapitre était intitulé « Vers un État impérialiste », et qu'on se consacrait à la géographie physique beaucoup plus tard, c'est ici à la nature que vont les premiers honneurs. Le différentiel de sympathie pour les deux pays est manifeste. Il est bien question, dès la première page, des Indiens, mais c'est pour évoquer des réminiscences littéraires et une histoire « captivante 10 ». Et si l'on rappelle que les puissances européennes ont presque anéanti certaines tribus autochtones, l'image du Canadien, liée à la nostalgie de l'époque des trappeurs¹¹, n'en apparaît pas moins positive.

L'ordre nature / histoire pour le Canada, histoire / nature pour les États-Unis semble ainsi correspondre à une répartition des rôles entre les deux pays, les États-Unis permettant d'asséner des démonstrations « scientifiques » sur la marche de l'histoire, le Canada offrant à l'imaginaire cet espace de vagabondage ou de réflexion plus légère, auquel le lecteur, fût-il communiste, aspire également.

⁹ *Ibid.*, p.68.

¹⁰ RIEHM, Robert, Kanada [Länder der Erde], Verlag Die Wirtschaft, Berlin, 1985, p. 5.

¹¹ Ibid., p.16.

LE CANADA A TRAVERS LE PRISME DU COMMUNISME

La critique des États-Unis dans l'ouvrage sur le Canada, souvent implicite, se fait parfois explicite lorsque les politiques canadienne et étasunienne sont comparées. Le choix du Canada d'entretenir des relations diplomatiques avec Cuba malgré la pression américaine est salué comme il se doit, et on insiste sur les mouvements pacifistes ou anti-nucléaires dirigés contre « le complexe militaro-industriel des USA12 ». En matière d'économie, si le Canada est confronté aux contradictions et difficultés de tous les pays capitalistes — inflation, instabilité, chômage —, il est précisé à sa décharge qu'à chacune des crises inhérentes au système, les États-Unis tendent à régler leurs problèmes au détriment des Canadiens, dont on comprend d'autant mieux le désir de voir se desserrer l'étau américain¹³. En complément de l'image du bon Indien, on accorde un satisfecit au Canada pour sa politique environnementale — thème absent de l'ouvrage consacré aux États-Unis 14. Et on émet par ailleurs le vœu que le Canada conserve l'une de ses spécificités : une politique d'aide sociale ancrée dans la tradition nationale - « grâce aux actions des travailleurs », ajoute-t-on toutefois 15.

Dans le domaine de la culture, l'auteur affiche une sympathie pour les tentatives de désaméricanisation de la vie canadienne, pour sa télévision d'État puissante et indépendante. Il salue la mise en place d'une culture nationale qui tente de résister à l'influence américaine 16. Il évoque ces « Canadiens célèbres » qui ont joué un rôle éminent dans le développement d'une culture distincte, de Margaret Atwood à Yves Thériault — l'un des rares auteurs francophones, dont un roman, Agaguk, a été édité en RDA.

Le Québec entre affirmation nationale, lutte des classes et diversité montréalaise

On note, globalement, une certaine sympathie pour le Québec, province longtemps privée de la « pleine égalité des droits »¹⁷, et pour les francophones en général — comme les partisans de Louis Riel, qui « voulaient garder leur indépendance¹⁸ ». Mais on enserre la question québécoise dans le contexte de la lutte des classes, sans intégrer la volonté de sécurité culturelle — laquelle,

¹² Ibid., p. 38-39.

¹³ Ibid., p. 48-49, 56, 88-89.

¹⁴ Ibid., p.42.

¹⁵ Ibid., p. 58.

¹⁶ *Ibid.*, p. 106.

¹⁷ Ibid., p. 16.

¹⁸ Ibid., p. 18.

Manuel MEUNE

dans la perspective strictement marxiste, existerait dès lors que disparaîtraient les conditions économiques induisant la discrimination¹⁹. L'histoire canadienne est surtout présentée sous le filtre de l'opposition entre le prolétariat et la bourgeoisie, laquelle utiliserait habilement des rivalités culturelles finalement secondaires. Sans être diabolisée, l'option séparatiste est promise à la disparition, pour peu qu'on transforme adéquatement le système économique. Comme souvent dans l'analyse marxiste-léniniste de crises culturelles, le respect du cadre national existant, en tant qu'unité de référence pour l'action, prime sur la promotion de toute logique de séparation. Certes « l'égalité des droits sur une base d'autodétermination » doit prévaloir, mais ceci doit consolider l'unité du Canada²⁰, où l'autonomie culturelle du Québec serait assez désormais reconnue — ni les controverses linguistiques, ni les tenants et les aboutissants du référendum de 1980 ne sont abordés²¹.

La sympathie pour l'affirmation nationale des Québécois connaît donc ses limites : la victoire de René Lévesque et de son « parti petit-bourgeois » — même la nationalisation de l'hydroélectricité n'est pas rappelée — est mise sur le compte de la « l'exploitation démagogique des problèmes économiques », plus que sur des aspirations existentielles légitimes. On souligne que la défaite indépendantiste a entraîné le rapatriement de la constitution, mais sans qu'un commentaire ne permette d'apprécier le climat de l'époque. La primauté accordée à l'économie conduit à préciser qu'avant son élection, Brian Mulroney présidait la filiale d'une compagnie américaine, mais à taire qu'il est originaire du Québec, détail pourtant non négligeable.

Si le Canada des multinationales est plus présent que celui du multiculturalisme — le terme n'est du reste pas employé dans l'ouvrage étudié —, la diversité culturelle est abordée de façon positive, ne serait-ce que par le biais de la nourriture. Conformément à une confusion fréquente dans un certain discours allemand sur le Canada, on n'établit pas de différence entre immigrants récents et collectivités fondatrices ; la « cuisine française » apparaît sous la rubrique « Canada, pays d'immigration », parmi les restaurants indiens et chinois, et sans qu'on sache s'il s'agit de cuisine canadienne-française ou hexagonale. Mais si on projette sur la vie montréalaise des réalités quelque peu parisiennes, concernant l'art ou le savoir-vivre, l'image de Montréal, bien que superficielle, reflète l'harmonie et une qualité de vie rehaussée par la profondeur

¹⁹ Ibid., p. 19.

²⁰ Ibid., p. 28.

²¹ Ibid., p. 20, 22 et 97.

LE CANADA A TRAVERS LE PRISME DU COMMUNISME

historique²². Cette thématique de la diversité permet elle aussi de rappeler la supériorité du modèle canadien, qu'il convient de protéger de l'uniformisation envahissante venue du sud — MacDonald faisant ici aussi figure de symbole du mal, et permettant d'ajouter à l'anti-capitalisme de rigueur un antiaméricanisme plus « universel²³ ».

Au-delà du lait et du miel : la comparaison Canada/RDA

La critique directe, bien que peu appuyée, existe quand même également dans le cas du Canada, où quelques mythes sont discrètement mis à mal. Ainsi l'action des mounties, ces « 'sympathiques' policiers », ne correspondrait pas toujours à l'aspect avenant de leur tenue vestimentaire, en particulier quand ils interviennent contre des grévistes²⁴. Et la tonalité globalement bienveillante s'estompe quelque peu lorsque vient l'évocation — mais tardivement dans l'ouvrage — des vices cachés de la société canadienne: coûts de la formation, couverture médicale lacunaire ou encore précarité du travail des femmes.

L'insistance sur ces points permet manifestement de valoriser subrepticement le système de prise en charge totale du citoyen par l'État en RDA — pays où, d'autre part, l'immense majorité des femmes exerçaient une profession. Quant aux congés chichement mesurés au Canada, ils sont évoqués sur un ton de fausse indignation qui ménage, chez le lecteur, un effet de surprise devant renforcer sa gratitude face à la générosité de la RDA en la matière²⁵. Dans un chapitre intitulé « Il n'y coule pas que du lait et du miel », on décrit les conditions de logement de ceux pour qui la prospérité est restée un rêve²⁶, puisque « les crises capitalistes ne font pas un détour pour éviter le Canada²⁷ », et on joue sur l'effet d'accumulation d'éléments négatifs pour tenter de corriger l'image de pays de cocagne et les mythes trop complaisants. Le message implicite est clair : la RDA — où le rêve d'émigration était si communément partagé — n'est pas, malgré ses imperfections, si détestable.

L'approche comparative indirecte est plus délicate lorsqu'elle s'impose au lecteur, mais que l'auteur souhaite cette fois en atténuer l'impact. Ainsi quand il s'agit d'évoquer les supermarchés canadiens et la profusion de l'offre

²² Ibid., p. 93.

²³ Ibid., p.97.

²⁴ Ibid., p. 26.

²⁵ Ibid., p. 103.

²⁶ Ibid., p. 100.

²⁷ Ibid., p. 103.

Manuel MELINE

en fruits et légumes — un point très sensible dans une RDA où les « fruits du sud » étaient rares —, on use d'une litote puis d'une omission — certainement volontaire, et maquillée par la quête d'exactitude scientifique —, pour préciser que les données sur la consommation alimentaire offrent une « certaine idée » du niveau de vie, mais qu'elles sont « malheureusement incomplètes » ; et si on apprend qu'un Canadien consomme 100 kilos de fruits par an, il n'est donc pas précisé pas desquels il s'agit, comme pour ne pas faire saliver davantage le lecteur.

Parfois la comparaison devient plus directe — tout en restant problématique. On remarque ainsi des tentatives de « captation de sympathie », lorsqu'au détour d'une phrase, des rapprochements inattendus cherchent à transférer le capital d'attirance pour le Canada vers la RDA, afin de suggérer que les deux pays sont plus proches qu'on ne l'imagine : le « vin de glace » produit en Ontario ne rappelle-t-il pas celui qu'on fabrique dans le sud de la RDA²⁸? On invite également le lecteur à se remémorer les Jeux olympiques de Montréal et l'« équipe victorieuse de RDA », dont les membres avaient rapporté dans leurs bagages de nombreux souvenirs à l'effigie du castor. Si l'évocation de ces symboles canadiens, brandis par les héros nationaux à leur retour, apparaît comme un appel tacite à ressentir la fierté pour une RDA souvent mal aimée, et si la liesse sportive doit aider à relativiser ou sublimer la frustration née des voyages interdits, mentionner les deux pays dans une même phrase demeure une entreprise risquée. En effet nombre de lecteurs, qui ne s'attendent guère à être jamais en mesure de comparer par eux-mêmes le Canada et la RDA, goûtent sans doute modérément qu'on les confronte à leur statut de voyageur par procuration — surtout lorsque l'auteur semble alimenter la « schizophrénie » ambiante par des phrases de ce type : « quiconque est déjà allé au Canada constate que... ».

Il reste qu'au terme du livre, le lecteur doit aussi avoir compris que le Canada, malgré sa supériorité sur les États-Unis, ne saurait constituer une alternative viable ou un pays d'immigration de rêve — beaucoup d'immigrants, précise-t-on, sont retournés dans leur pays d'origine²⁹. Le livre s'achève d'ailleurs par une question concernant l'avenir socio-économique du pays à qui Wilfried Laurier prédisait un 20ème siècle radieux : à en croire l'auteur, le futur incite moins à l'optimisme qu'à l'« inquiétude » et au « scepticisme », tels qu'il croit les déceler sur les visages de nombreux Canadiens. Sans qu'on opte pour un réquisitoire caractérisé, la stratégie vise à conclure de façon appropriée un ouvrage sur un pays qui, si amène qu'il

²⁸ Ibid., p. 10.

²⁹ Ibid., p. 96-97.

LE CANADA A TRAVERS LE PRISME DU COMMUNISME

paraisse, reste capitaliste, à tempérer l'enthousiasme que pourrait susciter la description. Toutefois les composantes essentielles du mythe canadien comme vecteur d'une américanité « autre », affichées en début d'ouvrage, liées à la nature ou à la civilité dans les rapports humains, ont bien été mises en place — et elles ne peuvent disparaître de l'imaginaire du lecteur dès qu'il a refermé le livre.

UN PANORAMA NUANCE DANS LA COLLECTION LANDESKUNDLICHER ÜBERBLICK

Il existe, à la fin des années 1980, un autre ouvrage généraliste consacré au Canada et facilement accessible aux lecteurs de RDA, paru dans la collection landeskundlicher Überblick (« panorama civilisationniste »), qui privilégie elle aussi une approche mêlant les observations culturelles, les descriptions géographiques et les analyses historiques. Mais le ton, assez homogène malgré la variété des auteurs, y est beaucoup moins militant que dans la collection Länder der Erde. Outre que ceci rappelle que l'idéologie n'interfère pas toujours de façon grossière avec le contenu « scientifique », le livre fournit d'autres renseignements sur la perception politique qu'on pouvait avoir du Canada en RDA.

Les quarante premières pages, consacrées aux données naturelles géologie, végétation, climat, paysages, faune, etc. —, ne trahissent en aucune façon le lieu d'édition de l'ouvrage. Le chapitre suivant, consacré à « l'État et la société » n'est guère plus polémique et décrit les rouages du système fédéral canadien. Certes on utilise les guillemets de rigueur pour évoquer l'« 'économie libre de marché' », et le parti québécois conserve l'étiquette « petit-bourgeois », mais l'évocation du parti communiste comme défenseur des « travailleurs progressistes » tient plus du passage obligé — autorisant à écrire plus sereinement dans le reste de l'ouvrage - que de la conviction martelée, telle qu'elle pouvait apparaître dans l'autre collection. Le chapitre sur l'histoire³⁰ correspond à ce qu'on trouve dans de nombreux livres comparables parus à l'Ouest. La vision des Amérindiens apparaît même particulièrement fine ; on évite de cantonner ceux-ci dans le rôle de « bons sauvages » ou de victimes, en rappelant qu'avant d'être engloutis par le flot migratoire et la « dépendance matérielle », ils ont été des partenaires, dans la guerre comme dans la paix³¹.

³⁰ ROSENKRANZ, Erhard (éd.), Kanada [Landeskundlicher Überblick], F.A. Brockhaus, Leipzig, 1987, p. 50-61.

³¹ *Ibid.*, p. 71.

Manuel MEUNE

On se félicite par ailleurs que le multiculturalisme, dont on explicite les modalités d'officialisation, « renforce la fierté nationale » canadienne face au melting pot américain. Mais si la comparaison avec le voisin méridional, tout comme dans la collection Länder der Erde, tourne à l'avantage du Canada, on semble y dépasser le discours anti-américain. La description de la frénésie avec laquelle anglophones et francophones se sont appropriés leurs artistes, jadis sous-estimés, est également plus approfondie, davantage en phase avec l'évolution contemporaine. Fait intéressant de la part d'un rédacteur originaire d'un pays où le thème de l'identité culturelle était largement considéré comme un questionnement petit-bourgeois, l'aspect identitaire de la démarche des écrivains est mis en évidence. Pour illustrer la « prise de conscience identitaire », on évoque la « poésie d'affirmation nationale » de Gaston Miron, mais surtout la « vitalité des drames critiques » de Michel Tremblay, son travail sur la langue québécoise. Margaret Atwood incarne elle aussi, pour le versant anglophone, une démarche liée à une « problématique nationale », et aux spécificités de l'« expérience canadienne ». L'auteur du chapitre sur les arts s'enthousiasme par ailleurs pour la quête artistique de nouveaux registres formels, qu'il s'agisse de théâtre expérimental ou de l'action painting d'un Riopelle³².

La situation linguistique, au Canada comme au Québec, est présentée de façon détaillée, sans jugements de valeur. On fait ressortir tant les contradictions que la complémentarité entre le bilinguisme et l'unilinguisme institutionnels. Loin d'une grille d'analyse des phénomènes culturels qui serait uniquement marxiste, on évoque ainsi l'insécurité linguistique et la pression assimilatrice au Québec, et explique le contexte d'adoption de la loi 101, présentée comme devant donner aux francophones les moyens de combler leur retard historique. On souligne d'autre part la réussite, « d'ordre symbolique », du bilinguisme fédéral, qui, malgré ses ratés, aura évité une trop grande polarisation du pays³³. Dans le chapitre sur l'économie, on ne trouve nulle trace de l'exploiteur de main d'œuvre étrangère, tel qu'il apparaissait dans la collection Länder der Erde. Le livre se termine non pas par une prophétie sur l'avenir incertain de la société capitaliste canadienne, mais par une réflexion très géographique, concernant la mise en valeur du Grand Nord comme façon de renforcer la cohésion du pays par un nouveau défi commun³⁴.

32 *Ibid.*, p.63-73.

³³ Ibid., p. 81.

³⁴ Ibid., p. 135.

LE CANADA A TRAVERS LE PRISME DU COMMUNISME

Au terme de cette étude, nous obtenons une vision assez contrastée du discours qu'il était possible de tenir sur le Canada, dans cette RDA de la fin des années 1980 où le contrôle de la production écrite restait la règle. Il apparaît que le Kanada de la collection Länder der Erde, si on le compare avec l'ouvrage consacré aux États-Unis — bouc émissaire habituel qui, dans la hiérarchie du mal, doit tenir son rang — cultive un mythe canadien distinct. dont on estime moins dangereux le pouvoir de fascination. Cette façon de présenter une société capitaliste sinon comme acceptable, du moins comme presque vivable — en dépit des critiques —, ce désir de diviser pour régner. d'épargner un « petits pays » pour mieux se concentrer sur le principal ennemi, renvoie au traditionnel espoir de saper l'hégémonie américaine — y compris sur l'imaginaire. Ce discours à géométrie variable, certes dû aux caractéristiques propres de chacun des pays, permet aussi sans doute, dans l'optique de la cohérence de la collection, de ne pas se discréditer par un exposé qui noircirait uniformément le monde capitaliste, et de légitimer le discours idéologique global en apportant la démonstration que tous les rédacteurs ne sont de rigides idéologues.

Par ailleurs, le contraste entre le premier ouvrage évoqué et le Kanada paru dans la collection landeskundlicher Überblick, le caractère beaucoup plus nuancé du second, nous invite à ne pas oublier qu'au-delà d'une chape de plomb idéologique qui, malgré la perestroïka soviétique, tardait à de dissoudre, il existait, en RDA, une étroite marge de manœuvre permettant à certains auteurs — selon l'éditeur, les objectifs de la collection ou les aléas de l'(auto)-censure — de donner une vision plus pertinente des réalités contemporaines.

UNE CONCEPTION DE L'IMMIGRATION SPECIFIQUEMENT CANADIENNE ? L'EXEMPLE DE LA GESTION DE L'IMMIGRATION EN ONTARIO, 1867-1901

Hélène HARTER

Université Paris I - Panthéon Sorbonne

Cet article cherche à définir s'il y a une spécificité dans les politiques migratoires canadiennes à la fin du XIX^e siècle, en s'appuyant sur l'exemple de l'Ontario. Il y a des similitudes entre les politiques états-uniennes et canadiennes. Les deux gouvernements font la promotion de l'immigration mais aussi définissent les immigrants considérés comme indésirables. Si les États-Unis offrent un modèle, le Canada conserve cependant ses particularismes. Contrairement aux États-Unis, l'immigration y est placée à la fois sous la juridiction des instances provinciales et fédérales. Par ailleurs, la politique d'immigration de l'Ontario ne coïncide pas toujours avec celle d'Ottawa.

This study analyses the Canadian and Ontarian immigration policies at the end of the nineteenth century. Have they been founded on a concept of difference? There were some similarities between American and Canadian policies. Federal governments promoted immigration to North America. Restrictions have been placed on undesirable emigrants. Though the United States was a role model, Canada kept a distinct identity. In contrast to the United States, immigration was placed under the concurrent jurisdictions of the federal and provincial governments. Moreover, Ontarian immigration policy didn't always coincide with that of Canadian government.

Aujourd'hui, le Canada met en avant sa spécificité en Amérique du Nord, notamment à travers ses choix en matière d'immigration. Alors que son voisin du sud prône l'assimilation des immigrants, il revendique le multiculturalisme. Il semble qu'à la fin du XIX° siècle, déjà, les deux pays aient eu une approche différente de l'immigration. Le Canada semble plus accueillant que les États-Unis qui définissent des catégories de populations indésirables. Son solde migratoire demeure néanmoins négatif entre 1867 et 1895 alors qu'il est largement positif aux États-Unis. Et même quand le Canada devient attractif pour les immigrants au tournant du siècle, il accueille une population beaucoup moins importante que son voisin du sud. Entre 1900 et 1914, treize millions d'immigrants s'établissent aux États-Unis alors que seulement trois millions d'entre eux s'installent au Canada entre 1896 et 1914. Or, à y regarder de plus près, on constate que le poids relatif de l'immigration est plus fort à cette époque au Canada qu'aux États-Unis. En 1911, les

Hélène HARTER

étrangers représentent 10,4% de la population américaine et 22% de la population canadienne¹.

Il est dès lors intéressant d'analyser de plus près les politiques migratoires de ces deux pays qui se sont construits sur l'immigration. Se demander s'il existe une politique migratoire spécifiquement canadienne au lendemain de la création de la Confédération est d'autant plus pertinent que non seulement les politiques d'immigration font l'objet de peu de recherches par rapport au nombre de travaux consacrés aux origines ethniques des migrants, mais aussi parce qu'on met surtout l'accent sur les politiques menées à partir de 1896. En outre, on insiste sur les réalisations fédérales en passant généralement sous silence les politiques menées par les provinces. Or, l'immigration relève aussi de leur compétence.

L'Ontario constitue un objet d'étude particulièrement intéressant. En 1871, 43,9% des Canadiens habitent l'Ontario. Trente ans plus tard, c'est toujours la province la plus peuplée, avec 2,2 millions d'habitants. Elle est par ailleurs l'objet de flux migratoires importants. En 1869, elle accueille 13 382 immigrants. Ils sont 21 000 vingt ans plus tard. À travers l'exemple de la politique d'immigration menée en Ontario entre 1867 et 1901, nous chercherons à déterminer s'il y a une perception différente de l'immigration au Canada et aux États-Unis à la fin du XIX° siècle. Quels sont les modèles des responsables de l'immigration? Quel type d'immigration est encouragé et par quels moyens? Pour quels résultats?

LES RESPONSABILITES EN MATIERE D'IMMIGRATION

L'immigration, un pouvoir régalien des États

Le Canada et les États-Unis exercent un très fort attrait chez les candidats à l'immigration car ces pays apparaissent comme des terres de libertés où on peut faire fortune. L'immigration n'y est pas pour autant totalement libre. Aux États-Unis, le Département d'État comptabilise les entrées sur le territoire depuis 1820. Elles s'élèvent à 152 000 dans les années 1820. Dans les années 1840, 1 713 000 immigrants arrivent aux États-Unis². Cette augmentation constante des flux migratoires incite le Congrès à instaurer des contrôles en 1847. Tout immigrant qui débarque à New York doit passer

¹ Reg Whittaker, Canadian Immigration Policy Since Confederation, Ottawa, Canadian Historical Association, 1991, p. 2.

² Statistical Abstract of the United States, 1992, Washington, Government Printing Office, 1992, p. 10.

par le centre de Wards Island où il est soumis à un contrôle sanitaire avant d'être admis sur le sol américain. Ce centre de transit, devenu rapidement exigu, est transféré dans des locaux plus vastes à Castle Garden en 1855 puis à Ellis Island en 1892. Le centre de Angel Island, à San Francisco, accueille quant à lui les populations arrivant par le Pacifique. La création d'un Bureau de l'immigration en 1891 témoigne de la volonté du gouvernement américain de répondre à la massification de l'immigration³.

En vertu de l'Acte de l'Amérique du Nord britannique de 1867, la gestion de l'immigration est aussi au Canada du ressort des autorités fédérales. Le parlement et son Committee on Immigration and Colonization sont un des acteurs de la politique migratoire. Au sein de l'exécutif, c'est le Department of the Interior qui a la responsabilité de contrôler l'entrée des immigrants sur le territoire du Canada. La Dominion Government Immigration Agency, placée sous ses ordres, procède à des contrôles médicaux dans les stations de quarantaine installées à Montréal, Halifax, Kingston, Toronto, Ottawa, Québec et St John. Le Canada, comme les États-Unis, voit dans les immigrants des propagateurs potentiels de maladies.

Des luttes de juridiction entre les pouvoirs locaux et centraux

L'État fédéral n'est pas cependant le seul intervenant en matière d'immigration. En effet, l'Acte de l'Amérique du Nord britannique fait de l'immigration un domaine de compétence partagé entre les provinces et le fédéral. En Ontario, c'est le Commissioner of Agriculture and Public Works qui est en charge de cette question. Il agit sous le contrôle du Lieutenant-gouverneur et de l'assemblée législative de la province. En 1871 par exemple, Archibald McKellar dirige l'Immigration Department for the Province of Ontario. Il a sous ses ordres un Secretary of Public Works and Immigration, W. M. Edwards⁴. La province d'Ontario accorde une grande importance à l'immigration car c'est un élément essentiel de son peuplement. Il faut y voir aussi la volonté du Premier ministre Oliver Mowat (1872-1896) qui se fait le champion des droits des provinces face à Ottawa.

Aux Etats-Unis, on retrouve un partage similaire des compétences entre l'État fédéral et les États fédérés. Les choses changent en 1875 quand la Cour Suprême décide que les lois des États sur l'immigration violent le

^{3 5 247 000} étrangers débarquent aux États-Unis dans les années 1880.

⁴ Annual Report of the Commissioner of Agriculture and Public Works for the Province of Ontario on Immigration, 1871, p. 1. Le Secretary of Public Works and Immigration prend le titre de Director of Colonization en 1900.

Hélène HARTER

pouvoir exclusif du Congrès sur le commerce extérieur et sont par conséquent inconstitutionnelles. Les États qui ont du mal à attirer les immigrants continuent cependant d'agir activement pour stimuler les flux migratoires dans leur direction, notamment en recourant à la publicité. En 1879, par exemple, la Georgie diffuse des brochures qui vantent les vertus de son climat⁵. Ceci ne remet pas cependant en cause le fait que désormais l'immigration est de la compétence unique de l'État fédéral. Les décisions en matière d'immigration ne sont plus prises exactement aux mêmes échelons aux États-Unis et au Canada.

LE CANADA: UN PAYS PLUS OUVERT AUX IMMIGRANTS QUE LES ETATS-UNIS?

Des lois restrictives au Canada comme aux Etats-Unis

D'après l'historiographie, d'autres différences existent en matière d'immigration entre ces deux pays. On explique que le Canada refuse officiellement l'entrée du pays aux seuls condamnés jusqu'en 1906 car il manque de bras et souffre de l'attrait très vif que les États-Unis opèrent sur les immigrants. On oppose cette situation à celle des États-Unis où le Congrès définit des catégories de populations à refouler dès 1875 : les prostituées (1875), les Chinois, les indigents et les personnes souffrant de troubles mentaux (1882), les polygames et les porteurs de maladie contagieuses (1893) ou encore les anarchistes (1901). Les agents d'immigration opèrent le repérage de ces indésirables grâce au questionnaire et à l'inspection médicale auxquels sont soumis dans les centres de transits tous les passagers débarqués des bateaux. En 1910, sur un million de candidats à l'immigration, à peine 2,4% sont refusés. Les frontières des États-Unis sont en fait largement ouvertes à ceux qui sont aptes à fournir la force de travail qui fait défaut au pays. On refoule ceux qui risquent d'être à la charge de la société, c'est-à-dire les pauvres, les malades et les criminels.

On retrouve la même philosophie et le même vocabulaire dans l'Immigration Act voté au Canada en 1906. La loi stipule que sont interdits d'entrée sur le territoire canadien « les faibles d'esprit », « les personnes affligées de maladies répugnantes », « les mendiants professionnels, les prostituées, les personnes convaincues de turpitudes morales et plus largement tout personne susceptible de devenir une charge pour la communauté ou qui

⁵ Nancy Green, Et ils peuplèrent l'Amérique: l'odyssée des immigrants, Paris, Gallimard, 1994, p. 35.

pourrait être dangereuse pour la santé publique⁶ ». L'opposition entre des États-Unis qui sélectionnent leurs immigrants et un Canada qui serait ouvert à tous les candidats à l'immigration est donc à nuancer.

Elle l'est d'autant plus que des mesures restrictives en matière d'immigration ont été prises au Canada dès 1869. Deux ans à peine après la création de la Confédération, le parlement prend l'initiative en matière de contrôle de l'immigration en votant An Act Respecting Immigration and Immigrants, appelé couramment Immigration Act. C'est la première loi canadienne qui définit les procédures d'immigration et d'acquisition de la citoyenneté. Elle donne le pouvoir aux autorités fédérales de refuser l'entrée du pays aux indigents et aux handicapés physiques et mentaux? Cette loi est antérieure de six ans à la loi américaine qui définit les premières catégories de populations indésirables. Le Canada, comme les États-Unis, souhaite contrôler ses flux migratoires. Cette pratique se renforce à la fin du siècle quand l'immigration se fait de plus en plus importante et que la diversification des origines géographiques des immigrants fait craindre une dilution de l'identité anglo-saxonne de l'Amérique du Nord.

Le sort réservé aux immigrants asiatiques

Une catégorie d'immigrants en particulier est l'objet de contrôles étroits. Ce sont les Asiatiques. En 1882, on recense environ 100 000 Chinois aux États-Unis. Dix ans plus tard, 9 000 Chinois vivent au Canada. Les communautés les plus importantes se trouvent sur la côte Ouest. C'est d'ailleurs dans cette région qu'on dénombre le plus grand nombre d'émeutes racistes. C'est le cas à Vancouver, mais aussi à San Francisco où plusieurs Chinois sont lynchés en octobre 1871. L'hostilité de l'opinion à l'égard des populations asiatiques est telle que les États-Unis décident en mai 1882 d'interdire pour dix ans l'immigration des Chinois, puis de la rendre définitive en 18928. En 1907, un Gentlemen's Agreement est conclu avec le Japon pour limiter à quelques personnes par an l'immigration des ressortissants de ce pays.

Le Canada montre une hostilité similaire à l'immigration asiatique même si le pays n'est pas officiellement fermé à ces immigrants dans un premier temps. C'est au niveau local, que des mesures sont prises afin de rendre l'immigration quasi impossible dans les faits. Par exemple, la

⁶ Robert Craig Brown, Ramsay Cook, Canada, 1896-1921: A Nation Transformed, Toronto, McClelland and Stewart, 1974, p. 68.

⁷ Reg Whittaker, op. cit., p. 4.

⁸ Cette interdiction demeure en vigueur jusqu'en 1943.

Hélène HARTER

Colombie-britannique décide en 1904 que chaque immigrant chinois doit acquitter une taxe d'entrée de 500 dollars, ce qui correspond à une année de salaire. Bien évidemment, la plupart des candidats à l'immigration sont dans l'incapacité de réunir une telle somme⁹. Cette politique dissuasive n'est pas suffisante aux yeux de certains Canadiens. En 1907, alors que des émeutes anti-chinoises agitent la ville de Vancouver, ils forment la Asiatic Exclusion League. Ils font du lobbying auprès du gouvernement canadien et obtiennent qu'il signe avec le Japon un accord similaire à celui qui vient d'être conclu entre le pays du Soleil Levant et les États-Unis. Pas plus de 400 Japonais ne peuvent désormais pénétrer sur le territoire canadien chaque année¹⁰. En 1908, l'immigration chinoise est officiellement interdite. En outre, la loi d'immigration de 1910 renforce les procédures administratives destinées à renvoyer les indésirables. En 1914, le vapeur Komagatu Maru est ainsi refoulé de Vancouver avec ses passagers Sikhs. En fait, il existe une logique d'exclusion au Canada, même si l'historiographie insiste sur l'ouverture du pays aux immigrants. Au tournant du XX^e siècle, l'Amérique du Nord se perçoit comme une terre d'immigration blanche. En ce sens, on ne peut pas parler d'une spécificité canadienne en matière d'immigration.

DES POLITIQUES POUR ATTIRER LES IMMIGRANTS

Une politique foncière dans la lignée de celle des États-Unis

S'il y a un domaine où le Canada semble se distinguer des États-Unis, c'est dans l'attrait qu'il représente aux yeux des immigrants. Un climat moins rigoureux et surtout un développement économique plus important font des États-Unis « le principal rival » du Canada en matière d'immigration. En 1871, par exemple, sur les 11 985 personnes qui pénètrent en Ontario, 7 926 s'installent au Canada et 3 486 immigrants ont pour destination les États-Unis. Le responsable de l'immigration de la province explique que « Les États de l'Ouest américain, avec leurs prairies défrichées tentatrices, sont susceptibles d'inciter certaines personnes à quitter la province pour établir leur demeure chez nos voisins 11 ».

Les dirigants canadiens cherchent à « fixer (ces) immigrants pour qui le Canada n'est qu'une étape vers les États-Unis » et plus largement à

⁹ Alvin Finkel, History of the Canadian Peoples, 1867 to the Present, Toronto, Copp Clark, 1998, p. 107.

¹⁰ Robert Craig Brown, Ramsay Cook, op. cit., p. 71.

¹¹ Report of the Director of Colonization for the Province of Ontario, 1900, p. 15. Annual Report of the Commissioner of Agriculture and Public Works for the Province of Ontario on Immigration, 1871, p. 25, p. 2.

« promouvoir l'immigration au Canada¹²». Le vote de l'*Immigration Act* en 1869 va dans ce sens. S'il définit les catégories de population indésirables, il donne surtout au Canada des moyens pour attirer les millions d'Européens qui viennent s'installer dans le Nouveau Monde. Il crée notamment la fonction d'Agent du Dominion pour l'Immigration (*Dominion Emigration Agent*). Celui-ci a sous sa responsabilité plusieurs bureaux qui sont installés au Royaume-Uni et en Europe continentale.

On encourage aussi l'immigration en promettant aux migrants un accès facile à la terre. En 1870, tout nouveau colon qui s'installe dans l'Ontario reçoit 40 hectares. Ils sont 1 080 à en profiter la première année. C'est ainsi que se peuple le district de Muskoka autour de Bracebridge, puis l'année suivante celui de Sault-Ste-Marie¹³. Cette politique est bientôt reprise par les autorités d'Ottawa, car la colonisation de l'Ouest constitue pour elles une priorité¹⁴. En 1872, le parlement adopte la loi sur les terres fédérales (Dominion Land Act). Elle octroie 160 acres (65 hectares) de terres aux colons qui s'installent dans l'Ouest, avec un droit de préemption pour un lot supplémentaire. Ils n'ont qu'à régler un droit d'enregistrement très modeste de 10 dollars.

Ces mesures s'inspirent de la législation américaine. Il existe en effet une longue tradition de distributions de terres publiques dans ce pays. Dès 1705, la Virginie octroie 20 hectares à tout homme s'installant sur son territoire. Cette politique destinée à favoriser le peuplement est poursuivie une fois l'Indépendance obtenue. En 1785, une première ordonnance est prise pour organiser la colonisation des territoires de l'Ouest. L'espace public est subdivisé en parcelles qui sont mises en vente. De nombreuses lois foncières sont votées par la suite, à l'instar du *Homestead Act* de 1862. Il cède, contre un droit d'enregistrement symbolique de 10 dollars, 160 acres de terres fédérales (65 hectares) à tout adulte blanc de plus de 21 ans qui accepte de s'y installer pour une période minimale de cinq ans. Cela permet de créer 372 000 nouvelles exploitations dans l'Ouest¹⁵. Si les autorités canadiennes reprennent à leur compte cette politique, elles l'adaptent cependant pour empêcher les excès qui ont accompagné la colonisation de l'Ouest aux États-Unis. Par exemple, en se dotant d'une police montée, elles cherchent à contrôler les

¹² Ibid, 1871, p. 1. Ibid, 1869, p. 1.

¹³ Ibid, 1871, p. 29.

¹⁴ En 1870, elles prennent possession de la Terre de Rupert, achetée à la Compagnie de la Baie d'Hudson, et des Territoires du Nord-Ouest que vient de leur céder la Grande-Bretagne.

¹⁵ Pierre Lagayette, L'Ouest américain. Réalités et mythes, Ellipses, 1997, p. 44-45.

Hélène HARTER

opérations de lotissement de l'espace et à éviter que des squatters s'installent sans titre de propriété.

Malgré cette volonté de se dissocier de l'expérience américaine, on constate néanmoins que les décisions foncières du gouvernement canadien sont étroitement liées à ce qui se passe aux États-Unis. Le gouvernement de Wilfrid Laurier se saisit de la fermeture de la Frontière américaine en 1890 pour lancer à partir de 1896 une politique systématique de mise en valeur de l'Ouest canadien. Alors que les terres se font rares dans l'ouest des États-Unis, de vastes terres sont octroyées à ceux qui tentent l'aventure de l'Ouest canadien. L'Ontario saisit aussi sa chance. La province envoie ainsi des représentants à l'exposition universelle de Chicago de 1893 pour faire connaître aux Américains et au monde ses vastes possibilités foncières. Cette politique rencontre un grand succès. En 1900, 1 200 Anglais s'installent au Canada. Ils sont 150 000 en 1912. Ce sont en outre 500 000 Américains qui font le choix de l'Ouest canadien entre 1890 et la Première Guerre mondiale le Le destin du Canada est étroitement lié à celui de son voisin du Sud.

L'Ontario: une politique d'immigration dynamique

La vigueur avec laquelle le Canada vend son image explique en partie la réussite de cette politique foncière. Si la promotion de l'immigration est aussi vieille que les colonies américaines 17, elle prend au Canada toute son ampleur à la fin du XIX^e siècle. À l'instigation du ministre de l'intérieur Clifford Sifton, des brochures promotionnelles sont diffusées après 1896 dans toute l'Europe et aux États-Unis pour vanter les mérites du Canada. Elles portent des titres accrocheurs comme celle de 1906 sur *The Last, Best West*.

Dans les premières années de la Confédération, plus que le fédéral, c'est l'Ontario qui a une politique dynamique en matière d'immigration. Les responsables de cette province affirment dès 1869 qu'« il faut changer l'image du Canada qui souffre de la comparaison avec les États-Unis » et « se donner les moyens d'attirer les immigrants comme le font les États-Unis ». Ils décident donc de rédiger un document de 40 pages pour « informer et guider les immigrants ». Il décrit les terres ouvertes à la colonisation en Ontario et apporte des informations sur le climat, les lois en vigueur, le commerce et les chemins de fer de la province. On établit aussi des documents ciblés sur une

¹⁶ Robert Craig Brown, Ramsay Cook, op. cit, p. 57 et p. 61.

¹⁷ On songe notamment à l'ouvrage de Daniel Denton (A Brief Description of New-York: Formelly Called New-Netherlands, Londres, 1670) qui est destiné à attirer de nouveaux colons à New York.

région en particulier, généralement des zones qui attirent peu les colons. En 1890, les services de l'immigration vantent ainsi les mérites du district de Rainy River¹⁸.

Ces brochures sont tirées en très grandes quantités afin de toucher le public le plus large possible. Celle de 1869 est publiée à 80 000 exemplaires. En 1890, l'Ontario édite 50 000 copies d'une brochure de 4 pages. La plupart de ces prospectus sont envoyés dans l'Ancien Monde, là où se trouvent les migrants potentiels. En 1873 par exemple, 50 000 posters sont expédiés en Grande-Bretagne. Dans un souci d'efficacité, les supports publicitaires sont adaptés au public. Ils laissent une grande place au visuel à une époque où le taux d'illettrisme est élevé : les cartes, puis dans les années 1890 les photographies. En outre, les publicités sont rédigées dans la langue du pays où elles sont diffusées. En 1869, les services de l'immigration de l'Ontario éditent 2 000 brochures en allemand. Vingt ans plus tard, sur les 50 000 documents diffusés, 20 000 le sont en gallois 19.

En 1874, l'Ontario a des bureaux à Londres, Liverpool, en Irlande mais aussi en Norvège et en Allemagne²⁰. En mars 1879, les activités de ces diverses agences sont regroupées à Liverpool, le principal port d'embarquement des migrants vers le Nouveau Monde. Le commissaire de l'Ontario en charge de ce bureau explique que «son travail consiste en la diffusion [...] d'informations sur la province, ses institutions et ses ressources auprès des habitants du Royaume Uni ». Il est chargé de vanter sur le terrain les mérites de sa province. Cela passe par la distribution des brochures éditées en Ontario mais aussi par des conférences dans les sociétés qui se sont créées en Angleterre afin de favoriser l'expatriation. L'agent de l'Ontario intervient ainsi devant les membres du British and Colonial Emigration Fund en 1869. En 1890, il prend la parole dans vingt réunions publiques dans tout le Royaume-Uni. Il participe en outre à de nombreuses foires et expositions pour faire connaître sa province. En 1894, il fait aussi insérer des publicités sur l'Ontario dans 400 journaux anglais²¹. Le succès n'est pas cependant toujours au rendez-vous car certains pays européens ne se montrent pas favorables à l'émigration de leurs

¹⁸ Annual Report of the Commissioner of Agriculture and Public Works for the Province of Ontario on Immigration, 1869, p. 15, p. 13 et p. III. Ibid, 1890, p. 2.

¹⁹ *Ibid*, 1869, p. III-IV. *Ibid*, 1873, p. IX. *Ibid*, 1890, p. 1-2. 20 *Ibid*, 1874, p. 1.

²¹ Ibid, 1888, p. 1. Ibid, 1869, p. IV-V. Ibid, 1890, p. 1. Ibid, 1894, p. 1.

Hélène HARTER

habitants. C'est le cas de la France au début des années 1870 ou de l'Allemagne qui expulse les trois envoyés de l'Ontario en 1873²².

Des mesures sont aussi prises, en Ontario même, pour donner l'envie aux nouveaux arrivés de rester dans la province. Il est ainsi décidé en 1872 d'accorder des aides financières aux immigrants qui s'établissent dans la province pour une période minimale de trois mois. Ces derniers bénéficient aussi de la gratuité du transport entre le port du Québec où ils ont débarqué et la localité d'Ontario où ils s'installent. Cette mesure incitative est efficace. On constate en effet que le nombre d'immigrants décroît quand elle est supprimée en 1879. Ces mesures sont cependant dérisoires face à la traversée gratuite que font miroiter aux immigrants l'Australie et la Nouvelle Zélande. En 1874, 10,55% des Anglais qui quittent leur pays choisissent de s'installer en Ontario. Ils ne sont plus que 1,63% en 1898. La concurrence des autres colonies de l'empire britannique est très forte²³.

Quel type d'immigration cherche-t-on à favoriser?

Cela ne veut pas dire que les responsables de l'immigration ontariens sont prêts à accueillir n'importe quel immigrant. Ils affirment en 1869 « qu'il faut promouvoir une immigration de personnes [...] susceptibles de développer la prospérité matérielle de cette province ». En 1892, il est question « des groupes recherchés d'immigrants ». Entrent dans cette catégorie les domestiques de sexe féminin. D'ailleurs, ces femmes sont les seules avec les fermiers à bénéficier de la gratuité du transport à partir du Québec après 1879²⁴. Les agriculteurs sont particulièrement courtisés car on a besoin de bras pour mettre en valeur les terres. « Des instructions sont (d'ailleurs) données aux agents en poste en Europe pour agir principalement dans les districts ruraux et pour faire en sorte qu'au moins 75% des hommes candidats à l'immigration viennent du monde agricole²⁵ ».

L'origine géographique de ces agriculteurs n'est pas laissée au hasard. On cherche avant tout des hommes « venant des Îles britanniques²⁶». Le partage de la même langue, mais surtout le statut de dominion, explique ce choix. Le gouvernement anglais soutient cette politique à une époque où le

²² Ibid, 1873, p. VIII.

²³ Ibid, 1874, p. V. Ibid, 1880, p. V. Report of the Director of Colonization for the Province of Ontario, 1900, p. 16.

²⁴ Annual Report of the Commissioner of Agriculture and Public Works for the Province of Ontario on Immigration, 1869, p. III. Ibid, 1892, p. IX. Ibid, 1882, p. II. 25 Ibid, 1873, p. I.

²⁶ Report of the Director of Colonization for the Province of Ontario, 1901, p. 19.

nationalisme et l'impérialisme britanniques triomphent. Il y voit en outre l'occasion de se débarrasser de ses populations indésirables et le moyen de préserver le caractère anglais du Canada à une époque où l'influence croissante des États-Unis inquiète. Si l'Ontario et Ottawa privilégient l'immigration de domestiques et de fermiers, ils ont une vision différente des lieux dont ils doivent être originaires. Alors que l'Ontario recherche une immigration avant tout anglaise, les autorités fédérales font appel massivement à des populations venant d'Europe centrale et orientale après 1896²⁷. Elles estiment que ces gens, habitués à de dures conditions de vie, sont plus aptes à mettre en valeur les Prairies que les Britanniques.

S'il y a des populations qu'on incite à migrer, il y a aussi celles que l'on cherche à dissuader. L'agent de l'immigration de l'Ontario, en poste à Liverpool, rappelle qu'il « s'est toujours fait un point d'honneur à décourager, autant que possible, l'immigration indésirable ou du moins celle qui n'est pas adaptée aux besoins futurs du pays ». Il s'agit essentiellement des ouvriers. Les responsables de l'Ontario et du Dominion craignent en effet que ces hommes se retrouvent sans travail dans une économie axée sur le secteur primaire et qu'ils gonflent les effectifs du prolétariat urbain. Ce serait autant de bras perdus pour l'agriculture. La venue des minorités ethniques n'est pas non plus encouragée²⁸. Si l'Ontario et le Canada pratiquent officiellement une immigration ouverte, dans la pratique tout est mis en œuvre pour favoriser la migration de certains groupes. Ce n'est pas le cas aux États-Unis où la diversité et la taille du marché de l'emploi permettent d'absorber des populations diverses. D'ailleurs, contrairement au Canada, les besoins en main d'œuvre sont plutôt concentrés dans les villes et les régions industrielles.

QUEL EST L'IMPACT DE CETTE POLITIQUE EN ONTARIO?

Les origines des migrants

Les mesures volontaristes prises afin de promouvoir l'immigration en Ontario, et plus largement au Canada, laissent penser qu'il existe des politiques migratoires maîtrisées. Qu'en est-il dans la pratique? Cette question se pose dans la mesure où l'immigration n'est pas conditionnée uniquement par des décisions étatiques. Elle est aussi le résultat de millions de stratégies

²⁷ John C. Lehr, « Peopling the Prairies with the Ukrainians », dans *Immigration Canada: Historical Perspectives*, Gerald Tulchinsky dir, Toronto, Copp Clark, 1994, p. 176-202.

²⁸ Annual Report of the Commissioner of Agriculture and Public Works for the Province of Ontario on Immigration, 1888, p. 1. Sur les minorités: Robert Craig Brown, Ramsay Cook, op. cit, p. 62.

Hélène HARTER

individuelles. Si on analyse les origines des immigrants par pays, les politiques menées en Ontario semblent porter leurs fruits. En 1878, 46,9% de ceux qui s'installent dans la province viennent d'Angleterre et 72,5% d'entre eux sont originaires des Îles britanniques. En 1899, la part des Britanniques dans l'immigration est désormais de 67,5% et celle des habitants du Royaume-Uni de 84,2%29. Au tournant du XX° siècle, on ne trouve pas en Ontario le début de diversification ethnique qui caractérise le reste du Dominion et encore plus les États-Unis³⁰.

Si les responsables de l'Ontario se réjouissent de la place croissante qu'occupent les migrants venant des Îles britanniques, ils se désolent cependant de la difficulté qu'ils ont à attirer les ruraux. Le commissaire à l'agriculture regrette en 1894 que « le nombre d'ouvriers parmi les immigrants augmente » et qu'ils s'installent plutôt en ville³¹. Le Canada connaît une très forte poussée urbaine à cette époque sous les effets de l'exode rurale, de la Révolution industrielle et de l'immigration. Un tiers des Canadiens sont déjà des citadins en 1901. Durant la première décennie du XX^e siècle, la population de Toronto progresse de 81,9%³². Les politiques migratoires de l'Ontario ne peuvent rien contre une urbanisation qui touche toutes les sociétés développées.

Une politique migratoire qui souffre des succès de la politique fédérale

Les résultats de la politique migratoire ontarienne paraissent aussi inégaux en terme quantitatif. Si le chiffre des installations progresse globalement entre 1869 et 1888, il fluctue cependant beaucoup sur cette période. On passe de 13 382 immigrants qui se fixent dans la province en 1869 à 25 290 en 1876 et 11 432 en 1877. Deux ans plus tard, ce nombre s'élève à 24 407 pour tomber l'année suivante à 19 291, remonter à 27 119 en 1883, puis rebaisser à 13 973 en 1885. La courbe se redresse ensuite, pour atteindre le

²⁹ Annual Report of the Commissioner of Agriculture and Public Works for the Province of Ontario on Immigration, 1899, p. 7.

³⁰ Paul-André Linteau, *Histoire du Canada*, Paris, PUF, 1997, p. 79. Les populations originaires de l'Europe centrale et orientale et de l'Europe méditerranéenne constituent respectivement 44,5% et 19,1% des flux migratoires américains dans les années 1890 alors qu'ils n'en représentaient que 0,1% et 0,8% quatre décennies plus tôt.

³¹ Annual Report of the Commissioner of Agriculture and Public Works for the Province of Ontario on Immigration, 1894, p. 8.

³² La population de Toronto passe de 209 892 habitants en 1901 à 381 833 habitants en 1911.

chiffre de 20 532 installations en 1888³³, puis elle chute brutalement. En 1889, 15 387 immigrants s'installent en Ontario, soit 5 145 de moins qu'en 1888. En 1893, ils sont seulement 6 571 et en 1898, à peine 3 358³⁴. Les responsables provinciaux expliquent cette situation par la conjoncture économique: l'amélioration de la situation économique en Angleterre et l'augmentation des prix des traversées transatlantiques, puis la dépression de 1893 et la baisse des prix agricoles réduisent le nombre de candidats à l'immigration. Ils insistent aussi sur l'attrait que les États-Unis, l'Australie et l'Ouest canadien exercent sur les Européens³⁵.

Une légère reprise de l'immigration s'ébauche en 1899. En effet, 4 015 migrants font le choix d'habiter en Ontario. Ils sont 6 354 en 1901³⁶. Cette nouvelle attractivité s'explique par le contexte économique, favorable à l'agriculture, et par la fermeture de la Frontière aux États-Unis. Cette évolution n'est d'ailleurs pas le propre de la province. Entre 1896 et 1914, le Canada accueille trois millions de personnes dont un tiers vient des États-Unis. Ce sont essentiellement des agriculteurs du Middle West qui sont attirés par les promesses de terres du gouvernement. Malgré une nette amélioration des flux migratoires en Ontario, on est cependant loin des chiffres de 1869. Les immigrants qui faisaient de la province leur demeure étaient deux fois plus nombreux.

L'Ontario souffre de la concurrence de l'Ouest canadien, surtout depuis les années 1890. En 1893, sur les 63 474 immigrants qui débarquent au Canada, à peine 6 571 se fixent dans la province³⁷. La moitié d'entre eux partent dans l'Ouest. Sans compter que des habitants de la province émigrent vers le Manitoba et les territoires du Nord-Ouest, dans l'espoir de trouver de meilleures terres³⁸. Alors que 300 000 habitants peuplaient les Prairies en 1891, on en dénombre 1 328 000 en 1911. La politique migratoire de l'Ontario est en fait gênée par celle d'Ottawa qui reprend à grande échelle, dans l'Ouest, les méthodes promotionnelles mises en pratique depuis quelques années en Ontario. Seul le Nord-Ouest de l'Ontario profite de la mise en valeur de l'Ouest canadien.

³³ Annual Report of the Commissioner of Agriculture and Public Works for the Province of Ontario on Immigration, 1869, p. V. Ibid, 1876, p. I. Ibid, 1877, p. I. Ibid, 1881, p. I. Ibid, 1890, p. VI. Ibid, 1899, p. 9.

³⁴ Ibid, 1889, p. II. Ibid, 1893, p. 12. Ibid, 1899, p. 9.

³⁵ Ibid, 1890, p. I. Ibid, 1893, p. I.

³⁶ Ibid, 1899, p. 9. Report of the Director of Colonization, 1901, p. 19.

³⁷ Annual Report of the Commissioner of Agriculture and Public Works for the Province of Ontario on Immigration, 1893, p. 12.

³⁸ Ibid, 1891, p. I-II.

Hélène HARTER

L'idée d'une spécificité canadienne est très présente dans les discours. Les officiels se défendent de vouloir copier le modèle américain³⁹ même si on trouve des pratiques similaires de part et d'autre de la frontière. Ceci s'explique par la proximité géographique, mais aussi par le fait que les États-Unis ont déjà été confrontés dans le passé à des problèmes semblables : de vastes espaces à mettre en valeur, des conditions géographiques difficiles et une main d'œuvre peu importante. L'Ontario s'est beaucoup inspirée à partir des années 1870 des méthodes américaines pour faire venir des immigrants. À la fin du siècle, elle est devenue à son tour un modèle pour les autorités d'Ottawa.

Bien que le Canada et les États-Unis soient des pays qui se soient tous deux bâtis sur l'immigration, ils connaissent cependant des expériences en la matière qui ne sont pas tout à fait identiques. Ainsi, le Canada a besoin d'avoir une politique migratoire beaucoup plus offensive que les États-Unis qui disposent d'atouts plus importants pour attirer les immigrants. Les politiques états-uniennes ne sont pas en outre ses seules références. À une époque où l'impérialisme britannique est très fort, le Dominion maintient des liens étroits avec l'Angleterre. D'ailleurs, une très grande majorité des migrants qui s'installent en Ontario viennent des Iles britanniques. Sans compter que l'uniformité n'est pas de mise dans des pays, non seulement très vastes, mais où le fédéralisme est la règle. Les besoins d'une région peuvent aller à l'encontre de ceux d'une autre. L'Ontario est ainsi en concurrence avec les États-Unis mais aussi avec l'Ouest canadien. Si l'immigration est guidée par des principes assez semblables en Amérique du Nord à la fin du XIX^e siècle, elle est aussi régie par les particularités locales.

³⁹ Le commissaire à l'agriculture de l'Ontario remarque par exemple: « Je souhaite simplement attirer l'attention sur certains éléments qui sont indispensables pour réussir une politique d'immigation. Je ne dis pas que nous pouvons, ou nous devons, le copier en tout »: Annual Report of the Commissioner of Agriculture and Public Works for the Province of Ontario on Immigration, 1869, p. 17-18.

LE GROUPE DES SEPT ET APRES... QUELQUES REVISIONS DE LA PERCEPTION UNIFICATRICE DU TERRITOIRE DANS LE CHAMP ARTISTIQUE CANADIEN

Louise VIGNEAULT Université de Montréal

Sont ici analysés la démarche des artistes ontariens du Groupe des Sept (1910-1920), l'idéal nationaliste véhiculé dans les oeuvres, ainsi que la manière dont ce discours a été réévalué par les artistes des générations suivantes (1930-1990). Le lent travail de déconstruction et de démystification entrepris par ces derniers témoigne de la difficulté d'établir de nouveaux paramètres de définition de l'identité canadienne et de ses modèles, de transcender les paradigmes strictement spatiaux ou géographiques et d'instaurer un espace de représentation qui puissent rester fidèles aux réalités individuelles et aux besoins spécifiques des minorités.

Presented here is an analysis of Ontario's Group of Seven's (1910-1920) development, the ideal nationalist portrayed in their works, as well as the way in which this discourse was reevaluated by artists in later generations (1930-1990). The slow process of deconstruction and demystification undertaken by these later artists illustrates the difficulty that exists in establishing new parameters to define Canadian identity and its models, in transcending strictly spacial or geographic paradigms, and in establishing a place of representation that remains true to the individual reality and specific needs of minorities.

Dans le contexte canadien du début du 20ème siècle, l'expression du « modèle canadien » a permis à un groupe d'artistes ontariens, le Groupe des Sept, de célébrer l'idéal national. Malgré l'énorme succès que récoltaient les œuvres à l'échelle locale, les idéaux qu'elles véhiculaient étaient rapidement remis en question par certains de leurs successeurs. Nous exposerons ici la démarche particulière de ces artistes en fonction des enjeux identitaires en vigueur au cours de cette période charnière de l'entrée du pays dans la modernité, pour interroger ensuite la manière dont leur conception a été réévaluée par les générations suivantes. Cette relecture des oeuvres et des discours des créateurs permettra de mieux saisir la manière dont se sont constitués les référents identitaires canadiens, comment ces modèles ont été transmis dans le champ des arts visuels, et les transformations qu'ils ont subies au cours des décennies.

Au lendemain de la Première Guerre mondiale, alors que le Canada cherchait à affirmer son autonomie face à la nation mère et à faire valoir son caractère distinct, le territoire était représenté par les artistes du Groupe des Sept comme une terre vierge, pré-civilisatrice, comme il serait apparu quelques siècles plus tôt aux pionniers. En croquant sur le vif le décor sauvage de la région des Grands Lacs, à l'aide d'une facture inspirée du symbolisme et de l'Art Nouveau, et en manifestant une retenue dans l'illustration des données culturelles, les artistes réussissaient à se libérer des conceptions folkloriques et

Louise VIGNEAULT

ruralistes du paysage, et à présenter une réalité à la fois moderne et bien enracinée dans le continent nord-américain. De plus, le caractère brut et spontané des productions servait la croyance répandue selon laquelle la réalité canadienne se caractérisait par des traits de jeunesse, de simplicité et de dynamisme, et qu'elle se démarquait de l'expérience européenne par le fait qu'elle ne possédait pas le même raffinement et fardeau culturel. Les œuvres seront rapidement considérées par la critique et le public local comme de véritables icônes de l'identité canadienne. Les artistes miseront avant tout sur les traits soi-disant nordiques du territoire, bien que la nordicité représente un trait plus fantasmé que réel, étant donné que la partie septentrionale du Canada est à peu près inhabitée, et que l'expansion du pays s'est effectuée, comme aux États-Unis, de l'est à l'ouest. Le mythe du Grand Nord permettra en fait aux Canadiens de se démarquer de leurs voisins du sud, et de fournir un portrait globalisant et homogène du pays, et ce, malgré ses différences culturelles et géographiques marquantes. Face à la forte immigration qui caractérisait cette période prospère, le gouvernement fédéral se verra forcé de solidifier cette conception identitaire homogène, effort qui se traduira par une tentative de « canadianiser » les nouveaux arrivants, c'est-à-dire d'atteindre une uniformisation culturelle, en imposant notamment un système scolaire unilingue anglais, et en développant des missions protestantes. Si le Canada a été défini, à partir d'une conception civique moderne, comme une fédération renfermant des communautés distinctes, il a toutefois tenté d'éviter la formule du melting pot américain, en optant pour le concept de mosaïque « multiculturelle ». Étant donné que la notion d'unité tendait à supplanter celle de la diversité, les artistes du Groupe des Sept — qui appartenaient à la culture dominante — estimaient que les particularismes culturels et ethniques s'avéraient de moindre importance pour définir le Canada. De plus, comme de nombreux intellectuels imbus de la pensée transcendantaliste, ils présumaient que les constituants physiques du territoire arrivaient peu à peu à façonner le tempérament des habitants et à leur transmettre des traits identitaires spécifiques. Peu importe leur appartenance culturelle, les citoyens subissaient donc à court ou à moyen terme des influences d'ordre géographique et climatique qui contribuaient à engendrer entre eux un dénominateur commun. La représentation d'un paysage virginal vidé de toute présence humaine permettait donc aux artistes de contourner efficacement les particularismes culturels et ethniques de la réalité nationale, et de niveler la représentation

¹ Voir Charles Hill, Le Groupe des Sept. L'émergence d'un art national, Musée des Beaux-Arts du Canada, 1995.

LE GROUPE DES SEPT ET APRÈS

collective². À défaut de trouver des symboles culturels communs, on se rabattait sur la zone soi-disant neutre de la nature.

Les Sept seront toutefois confrontés à une résistance des autres provinces à l'égard de cet idéal unificateur et centralisateur. Étant donné que leurs activités étaient concentrées presque uniquement en Ontario et au Québec, on leur reprochera leur prétention d'illustrer la réalité canadienne en présentant une vision synecdotique du pays, de prendre la réalité des provinces centrales pour celle de tout le Canada. Au risque d'être relégués à un statut d'artistes régionalistes, les artistes seront ainsi contraints de reconsidérer leur vision suivant la complexité culturelle et géographique du pays, et entreprendront d'explorer les autres régions du Canada. On remarque toutefois que les œuvres réalisées dans ce nouveau contexte n'ont pas la même qualité d'enracinement, étant donné que les régions visitées devenaient des espaces étrangers dont les caractéristiques physiques et culturelles se distinguaient très souvent radicalement de celle de l'Ontario. Le regard des artistes devenant subitement celui de touristes, on voyait alors apparaître les éléments de culture architectures, activités portuaires, villages autochtones, etc. —, comme si la représentation du décor naturel des Maritimes ou des Rocheuses ne suffisait pas à étancher leur curiosité à l'égard des régions éloignées. Les Sept réaliseront donc la difficulté d'illustrer la réalité canadienne dans son rêve d'unité.

Suite à la dissolution du Groupe en 1933, leurs œuvres marqueront néanmoins profondément l'imaginaire collectif et en viendront à symboliser l'identité canadienne. Dès le début des années 1930, le style des Sept fera école et sera abondamment imité par leurs successeurs. Afin de contrer ce maniérisme, certains artistes de la jeune génération tenteront de renouveler la thématique du paysage, en le libérant de sa charge patriotique. En raison des problèmes économiques et sociaux, le sentiment nationaliste fera place dorénavant à des préoccupations plus concrètes et humanistes. De nouveaux regroupements d'artistes (tels que le Group of Canadian Painters) réagiront contre le caractère centralisateur des Sept en recrutant des artistes issus des diverses régions du Canada, de différentes nationalités, et aussi bien des Canadiens de naissance que des immigrants. La présence de femmes au sein du groupe viendra également contrer le contexte patriarcal qui caractérisait jusqu'ici le champ artistique. Parmi les artistes de la nouvelle génération, la montréalaise Anne Savage misera sur la représentation d'une nature où interviennent dorénavant des éléments de culture, notamment dans l'œuvre La

² François-Marc Gagnon, « La peinture des années trente au Québec », The Journal of the Canadian Art History / Annales d'histoire de l'art canadien, vol. 3, no 1-2, automne 1976, p. 3.

Louise VIGNEAULT

charrue (1931-1933). En raison des problèmes de chômage et de l'essor des mouvements ouvriers qui caractérisent les années de crise, la thématique du travail sera omniprésente, aussi bien pour la thématique du paysage que celle du commentaire social. Prudence Heward réalisera également de nombreux portraits dotés d'une certaine profondeur psychologique et illustrant les conditions de vie difficile du monde rural. Cette approche fournira une vision plus subjective qui se détachera aussi bien des idéaux nationalistes canadiens que du discours idyllique du terroir véhiculé par les artistes régionalistes du Ouébec. Marian Scott abordera quant à elle le thème de l'agriculture, à travers sa réalité contemporaine, c'est-à-dire son exploitation massive soumise aux nécessités du marché. L'œuvre Agriculture (1939) représente par exemple les silos du Port de Montréal. Le Canada étant à l'époque le plus grand exportateur de grain au monde, l'univers agricole est ici représenté comme une réalité dépoétisée et démesurée, à mi chemin entre le grandiose et le monstrueux. L'artiste utilise d'ailleurs une vue en contre-plongée, afin d'en rendre la dimension dramatique et surhumaine du sujet. L'artiste torontois Charles Comfort proposera également une vision tout à fait contemporaine du territoire canadien débarrassé du mythe primitiviste de l'espace vierge du pionnier. Dans l'œuvre Country Side (1931) qui présente un paysage rural des Prairies, l'artiste a opté pour le format vertical plutôt que pour le format traditionnellement réservé au paysage. Cette initiative qui permettait de contrebalancer la planéité du relief des plaines sera accentuée la verticale de la route et des piliers électriques. L'artiste réussira donc à inscrire le territoire canadien dans la réalité actuelle, modernisée, mais aussi, dans un contexte géographique plus vaste. Le spectateur n'est plus ici confronté au mythe du Grand Nord sauvage, mais à une route rurale typiquement nord-américain qui peut facilement être confondu avec un panorama du Midwest américain.

Au cours des années 1950, la prédominance de l'abstraction - de tendance expressionniste ou géométrique - marquera la participation officielle des artistes canadiens aux courants d'avant-garde, et permettra de mettre fin à l'hégémonie du paysage qui dominait le champ artistique depuis le 19° siècle. Si l'approche strictement formaliste privilégiée par des artistes comme Jack Bush a contribué à reléguer aux oubliettes les thématiques traditionnelles et la référence à la réalité directe, le discours critique à l'égard des œuvres des Sept continuera de préoccuper plusieurs générations, d'autant plus que pour une bonne partie de la population, ces productions monopolisent toujours l'imaginaire collectif. Plus récemment, les oeuvres des Sept ont été une fois de plus l'objet de manoeuvres de déconstruction. Au cours des années 1980 et 1990, on a observé dans le champ des arts visuels une affirmation de la mémoire individuelle et l'apparition de nouveaux modèles identitaires. Au début des années 1990, Jin-me Yoon, une artiste coréenne ayant immigrée à

LE GROUPE DES SEPT ET APRÈS

Vancouver en 1968 à l'âge de huit ans, abordait les notions de cultures. d'espace et d'appartenance, et illustrait les tensions présentes entre les constructions identitaires de la culture dominante et le phénomène de la migration. L'oeuvre A Group of Sixty-Seven, réalisée en 1996, présente des photographies de membres de la communauté coréenne postés devant deux icônes de l'art canadien : l'œuvre de Lawren Harris Maligne Lake, Jasper Park (1924), et celle de Emily Carr Old Time Coast Village (1929-1930)3. Ces emprunts à la culture de la majorité permettait à l'artiste de manipuler la mémoire et les symboles collectifs afin d'en transformer les codes. La figure individuelle confronte de façon littérale l'imagerie nationale, en étant postée devant le paysage comme si elle y était intégrée. L'œuvre qui se compose de séries de soixante-sept photographies, comme l'indique le titre, fait évidemment référence au Groupe des Sept, mais également à l'année 1867 qui a vu naître la Confédération, et à 1967, année de son centenaire et date à laquelle le gouvernement canadien mettait fin aux politiques de restriction de l'immigration des citoyens asiatiques. L'artiste aborde ainsi la notion de « diversité culturelle » et critique le constat selon lequel la reconnaissance de la différence, chez la majorité, s'effectue le plus souvent dans le but de la transcender et de l'occulter au profit d'une vision unificatrice et globalisante. Jin-me Yoon propose en revanche un espace d'appartenance qui échappe partiellement à l'entreprise occidentale de catégorisation des différents groupes culturels. L'oeuvre se compose de deux séries de photographies : la première présente des figures qui prennent une pose frontale en faisant dos au paysage des Rocheuses, tandis que dans la seconde, elles contreviennent à la convention du portrait traditionnel en tournant le dos au spectateur et en faisant face au paysage. L'artiste fait ici appel — de façon consciente ou non - à un dispositif couramment utilisé par les artistes de la tradition romantique selon lequel une figure postée au premier plan fait face à un paysage grandiose qui inspire le noble sentiment du sublime, comme l'a représenté par exemple Caspar Friedrich au début du 19ème siècle. Dans le contexte de la modernité, ce déplacement du regard avait comme résultat d'affirmer la subjectivité, d'accorder au Sujet peint comme au Sujet peignant un rôle dominant. Par cette même initiative, Jin-me Yoon instaure une dynamique de déstabilisation et de déconstruction des déterminismes identitaires, en affirmant la présence de zones hybrides à la fois complexes et complètes. En dissimulant partiellement la vue du paysage que le spectateur a coutume de contempler, les figures procèdent à une affirmation de leur statut de Sujet individuel, au détriment de leur simple appartenance à un groupe culturel. L'artiste pose donc un regard critique sur les

³ Diana Nemiroff, et collab., *Crossings*, Ottawa, National Gallery of Canada, 1998, p. 181-185.

Louise VIGNEAULT

catégories ethniques imposées par la notion de multiculturalisme, et sur le concept globalisant de « Sujet nomade ». En réactualisant les icônes emblématiques canadiennes, Yoon questionne les modèles nationalistes traditionnels et la conception selon laquelle la nature agirait à titre de principe constructeur et unificateur de l'identité. La confrontation du Sujet au paysage instaure d'emblée une tension entre les dynamiques d'inclusion et d'exclusion des modèles identitaires nationaux. Elle illustre également la position du Sujet migrant engagé dans le processus de déplacement et situé à mi-chemin entre sa tentative d'autodétermination et son assujettissement aux déterminismes identitaires de la majorité. Le Sujet est alors confronté d'une part à la réalité géographique qu'implique la réalité du déplacement, et d'autre part, aux pressions d'homogénéisation de la nation hôte. La multiplication des séquences mime ici le concept de « mosaïque culturelle » sur lequel repose l'entité politique, tout en faisant éclater le noyau dur du principe d'unité et d'homogénéisation. De plus, le caractère majestueux et luxuriant du paysage de la Côte-Quest et la connotation d'héroïsme qu'il a longtemps inspiré offre un contraste troublant avec la réalité historique et politique, avec une mémoire qui s'est avérée par moment douloureuse pour les communautés minoritaires. Pour les populations d'origine asiatique, cette mémoire évoque entre autres la participation de la communauté chinoise à la construction du Canadien Pacifique, le sort des Japonais dépossédés et isolés dans des camps suite aux conflits mondiaux, les politiques de restriction de l'immigration asiatique ou l'engagement des troupes canadiennes aux conflits en Corée. En exposant des représentants de la communauté coréenne, l'artiste dénaturalise les icônes nationales et leur impose la réalité de l'intégration des individualités étrangères qui composent l'entité politique canadienne depuis ses origines.

Le lent travail de déconstruction et de démystification des œuvres des Sept entrepris par les générations d'artistes qui ont leur succédés témoigne donc de la difficulté pour les représentants de la majorité d'établir de nouveaux paramètres de définition de l'identité canadienne, mais également, de transcender les modèles strictement spatiaux ou géographiques. Ces quelques exemples nous ont permis de saisir la manière dont les politiques culturelles canadiennes ont tenté de déterminer les fameux dénominateurs communs susceptibles de circonscrire l'expérience nationale, ainsi que les stratégies utilisées par les artistes pour contrer ces déterminismes, assurer un remaniement identitaire et instaurer un espace de représentation qui puissent rester fidèles aux réalités individuelles et aux besoins spécifiques des minorités.

En terminant, nous souhaitons fournir un dernier exemple du recours constant à la nature comme thématique dominante et comme tactique

LE GROUPE DES SEPT ET APRÈS...

d'évitement de la complexité culturelle. Depuis une vingtaine d'années, la redéfinition de l'identité canadienne à partir d'une réalité multiculturelle inaugurait un retour au thème de la nature sauvage : Face à la difficulté de cerner les traits identitaires susceptibles de représenter la réalité nationale tout en respectant ses diversités culturelle et géographique, le gouvernement canadien choisissait, il y a une quinzaine d'années, à titre d'emblèmes de la nouvelle monnaie, des animaux du territoire tels que le huard ou le martinpêcheur. À défaut de référents culturels communs, on faisait donc une fois de plus appel à la nature. Au début de l'année 2001, la monnaie canadienne changera encore une fois son imagerie. On optera cette fois pour des symboles culturellement chargés, qui témoignent d'une réalité locale, mais dont la portée rejoint une dimension plus internationale : Les billets de dix dollars arborent par exemple la tradition de la défense nationale, en faisant référence aux casques bleus. Quant aux billets de cinq dollars, ils réfèrent à une mémoire commune qui transcende toutefois la réalité nationale pour rejoindre l'universalité de l'enfance. Une illustration inspirée de l'œuvre littéraire de Roch Carrier Le chandail de hockey (1979) présente des enfants qui s'amusent à jouer au hockey sur une patinoire extérieur, et à glisser en « traîne-sauvage ». L'extrait rapporté en exergue se lit comme suit : « Les hivers de mon enfance étaient des saisons longues, longues. Nous vivions en trois lieux : l'école, l'église et la patinoire, mais la vraie vie était sur la patinoire⁴ ». On peut observer depuis peu, dans le champ artistique, mais également dans le champ littéraire, une récurrence du thème de l'enfance et de ses souvenirs. Cette thématique s'impose comme un véritable puits sans fond duquel les artistes et les auteurs peuvent extraire un bagage mémoriel intarissable, et où l'implication individuelle a l'avantage de transcender rapidement la dimension collective pour atteindre l'universel. Ici, toutefois, la portée universelle du discours nostalgique de l'enfance rejoint deux icônes majeures de la réalité nationale : celle du climat rigoureux de l'hiver, et celle du hockey devenu sport national et symbole collectif rassembleur par excellence. Ce qui est sousentendu dans le choix de l'œuvre de Rock Carrier est que le titre original de cette nouvelle parue en 1979 dans un recueil était « Une abominable feuille d'érable⁵ ». L'histoire raconte les aventure d'un gamin du milieu rural québécois des années cinquante dont l'idole était Maurice Richard, joueur étoile de l'équipe des Canadiens de Montréal, devenu également héros politique symbolisant la victoire du Canada français sur l'« ennemi» anglophone. Le personnage central du billet porte d'ailleurs le numéro 9 qui était celui de Richard. La mère du gamin constatant que le chandail tricolore

⁴ .Roch Carrier, Le chandail de hockey, Montréal, Toundra, 1984, n. p.

⁵ Rock Carrier, Les enfants du bonhomme dans la lune, Montréal, Stanké, 1979, p. 77-81.

Louise VIGNEAULT

des Canadiens que portait religieusement son fils s'usait à mesure qu'il grandissait, résolu de lui en commander un nouveau par le service postal des grands magasins de la ville administré par l'élite économique anglophone (Eaton, Morgan, etc.). Mais le garçon eut l'amère déception de recevoir plutôt le chandail d'une des équipes ennemies : celui des *Maple Leafs* de Toronto, d'où le titre de la nouvelle. Le choix de cette œuvre de Carrier pour illustrer les nouveaux dollars canadiens s'avère plutôt étonnant, puisqu'en creusant sous les souvenirs des jeux de l'enfance, on exhumait l'opposition originelle entre les deux peuples fondateurs...

Bibliographie

BARNES, Susan J., Walter S. Melion, *Cultural Differenciation and Cultural Identity in the Visual Arts*, Washington, National Gallery of Art, Hanover, The University Press of New England, 1989.

BRETTELL, Richard, « The Group of Seven: Art for a Nation », *Apollo*, vol. 144, no 417, nov. 1996, p. 41-42.

CLAVAL, Paul, « Les idéologies spatiales », Cahiers de géographie du Québec, vol. 29, no 77, sept. 1985.

GAGNON, François-Marc, « La peinture des années trente au Québec », *The Journal of Canadian art history/Annales d'histoire de l'art canadien*, vol. 3, no 1-2, automne 1976, p. 2-20.

HILL, Charles, Le Groupe des Sept. L'émergence d'un art national, Musée des Beaux-Arts du Canada, 1995.

MARTIN, Jean, « Les aspects territoriaux de l'évolution culturelle du Québec », La construction d'une culture. Le Québec et l'Amérique française, sous la direction de Gérard Bouchard, Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1993, p. 407-442.

NASGAARD, Roald, The Mystic North: Symbolist Landscape Painting in Northern Europe and North America 1890-1940, Toronto, University of Toronto Press, 1984.

NEMIROFF, Diana, et collab., Crossings, Ottawa, National Gallery of Canada, 1998.

TOOBY, Michael, The True North: Canadian Landscape Painting, 1896-1939, London, Lund Humphries, 1991.

WALTON, Paul H., « The Group of Seven and Northern Development », RACAR, vol. 17, no 2, 1990, p. 171-179.

WOODCOCK, George, « There are No Universal Landscapes », Artscanada, vol. 35, no 3, oct. -nov. 1978, p. 37-42.

ZEMANS, Joyce, « Establishing the Canon. Nationhood, Identity and the National Gallery's First Reproduction Programme of Canadian Art », The Journal of Canadian Art History /fAnnales d'histoire de l'art canadien, vol. 16, no 2, 1995, p. 7-35.



L'ERRANCE IDENTITAIRE DANS LES TEXTES MIGRANTS DU QUÉBEC ET DU CANADA ANGLAIS

Marie CARRIERE

Université du Nouveau-Brunswick, Frédéricton

Si le multiculturalisme semble propre au cadre pluriel de la société canadienne, selon ses critiques, cette politique ne parvient qu'à banaliser tout en ghettoïsant les différences. Certains textes migrants du Canada anglais et du Québec francophone, deux cadres bien distincts, sont axés sur la déconstruction de discours réducteurs relatifs à l'identité et l'appartenance. Plusieurs ouvrages se refusent aux étiquettes identitaires et tentent d'échapper à une identité casée baignant dans la nostalgie du pays d'origine. Ils nous proposent de cerner les spécificités d'une altérité qui passe par la parole et la subjectivité errantes de personnages immigrants résistant aux assignations ethniques et raciales.

If multiculturalism befits the pluralism of Canadian society, according to its critics, it can reduce as well as ghettoize differences. Certain immigrant texts from the two distinct contexts of English Canada and Francophone Quebec deconstruct limited discourses on identity and belonging. Many resist labels and a fixed identity nostalgically tied to the country of origin. They prompt an investigation into the specificities of an alterity revealed through the unstable language and subjectivity of immigrant characters who resist ethnic and racial labelling.

Il va presque sans dire qu'à « l'instar de nombreux pays industrialisés. le Canada est un pays d'immigration »1, sans aucun doute modifié par le flux migratoire des derniers vingt ans. Tout d'abord, cernons brièvement deux cadres, à la fois différents et reliés, soit le Canada anglais et le Québec, pour en déceler leur rapport au multiculturalisme, et pour ensuite contempler leurs littératures migrantes — c'est-à-dire, des textes qui problématisent comme telle l'expérience migratoire. Bien que nous ne cherchions pas à gommer les discours politique et littéraire, tout texte, pour emprunter à Marc Angenot, participe à « l'immense rumeur de ce qui se dit et s'écrit dans une société »². De fait, la politique canadienne du multiculturalisme, ainsi que son idéologie et ses suppositions sous-jacentes, peuvent bien servir de second plan pour une réflexion sur l'identité ainsi que son rapport à l'écriture littéraire. Les écrits migrants dont il sera question dans cette étude sont, en effet, axés sur la déconstruction de discours réducteurs relatifs aux notions d'identité et d'appartenance ethnique, raciale ou nationale préconisées par une idéologie multiculturelle, et sont d'autant plus disposés à l'étude comparative que nous entamons.

¹ Robert Berrouët-Oriol et Robert Fournier, « L'émergence des écritures migrantes et métisses au Québec », Québec Studies, nº 14, 1992, p. 7.

² Marc Angenot, « Analyse du discours et sociocritique des textes » in Claude Duchet et Stéphane Vachon, La recherche littéraire. Objets et méthodes (Montréal, XYZ, 1993), p. 108.

Marie CARRIÈRE

MEPRISES MULTICULTURELLES: DEUX CADRES

C'est à partir des années soixante que le Canada anglais se défait de son rapport colonial avec l'Angleterre, et se définit alors comme mosaïque culturelle. Cependant, cette conceptualisation du pays que viendra renforcer de manière officielle la politique du multiculturalisme ne réussit pas, selon ses nombreux critiques, à reformuler véritablement la politique et l'identité canadiennes³, c'est-à-dire à établir un nouveau projet de société⁴. Du côté du Québec, la même époque apporte des changements d'un tout autre ordre. Alors que le Canada anglais tente de se dénouer de ses liens britanniques et désire affirmer une autonomie qui reste, toutefois, plutôt ambiguë, la Révolution tranquille insiste sur le caractère français du Québec, nourri d'un nationalisme moderne, dit-on 'civique', cherchant à se différencier du nationalisme conservateur-clérical de l'ère duplessiste. C'est alors que le Québec préconise « une culture diversifiée », de même que « greffée », pour emprunter à Jacques Godbout, « à un tronc francophone »⁵.

Selon l'auteur et critique Neil Bissoondath, la mosaïque culturelle, dont se dote particulièrement le Canada anglais, a trop peu d'attentes de ses nouveaux arrivants, puisque cette même mosaïque émane d'une loi qui se complaît dans la supposition souvent fausse que « les nouveaux arrivants veulent demeurer ce qu'ils ont toujours été »⁶. Ainsi, au contraire du *melting pot* étasunien, le Canada, en tant que pays officiellement, juridiquement multiculturel, ne demande pas à l'immigrant « de se refaire une identité conforme aux nouvelles circonstances »⁷. Mais le Québec, selon Bissoondath, parvient à fonder une société dans laquelle « les cultures différentes peuvent s'interpénétrer dans la francophonie »⁸. Force est de reconnaître qu'afin de se vouloir réellement pluraliste, ce beau et solide « tronc francophone » ou encore, cette francophonie pluraliste doit se laisser atteindre par ce que Marco Micone surnomme, dans son fameux poème « Speak What », « les accents fêlés »⁹ de néo-québécois. Pour oser plus loin, à ses branches doivent s'ajouter, comme le signale Régine Robin, les «transformations linguistiques, lexicales, parfois

³ Voir Himani Bannerji, The Dark Side of the Nation: Essays on Multiculturalism, Nationalism and Gender (Toronto, Canadian Scholars' Press, 2000), p. 8.

⁴ Voir Neil Bissoondath, Le marché aux illusions : la méprise du multiculturalisme (Montréal, Boréal, 1995), p. 90.

⁵ Jacques Godbout, cité dans Neil Bissoodath, Le marché aux illusions, p. 204.

⁶ Neil Bissoodath, Le marché aux illusions, p. 57.

⁷ Ibid., p. 39.

⁸ Lise Bissonnette, citée dans Neil Bissoodath, Le marché aux illusions, p. 216.

⁹ Marco Micone, « Speak What », Jeu, no 50, mars 1989, p. 85.

L'ERRANCE IDENTITAIRE DANS LES TEXTES MIGRANTS

même syntaxiques »10 qu'éprouve, par exemple, la littérature québécoise surtout depuis les années quatre-vingts.

Et la critique québécoise et la critique canadienne contestent une idéologie multiculturelle correcte, uniformisante et folkorisante. Comme le constate Amaryll Chanady, à force de « [r]eléguer un individu à un groupe ethnique » quelconque, cette idéologie « ne correspond donc pas à la nature complexe des nations modernes » où il y a plutôt « interaction constante », « intégration à d'autres unités » et « nouvelles alliances »11. Certes, les regroupements ethniques, ainsi que les stéréotypes qui en découlent, ignorent la complexité de l'ethnicité même : ses doubles ou multiples appartenances, ses rapports de force (de classe, de sexe, de race), ses évolutions constantes et interactives. Force est de constater aussi que la politique officielle du multiculturalisme dit de belles choses : elle s'attarde à «[r]econnaître, apprécier, comprendre; sensibiliser, répondre, respecter; promouvoir, encourager, préserver »¹² par rapport aux différences culturelles. Mais elle risque aussi de prôner une notion d'appartenance trop fixe et souvent figée dans le passé. Qui plus est, cette « fétichisation de la différence »¹³ se trouve trop souvent au service de l'utilité politicienne, « the federal policy's sedative politics » selon Smaro Kamboureli 14, une politique qui s'attarde à « la diversité des cuisines et des danses folkloriques »15, bref, à la banalisation culturelle - la culture spectacle et marchandise. Selon Bissoondath, on n'immigre pas pour transposer simplement « l'héritage culturel [qui] n'est pas

¹⁰ Régine Robin, « À propos de la notion kafkaïenne de 'littérature mineure' : quelques questions posées à la littérature québécoise », Paragraphes n° 2, 1989, p. 9 11 Amaryll Chanady, « L'ouverture à l'Autre : Immigration, interpénétration culturelle et mondialisation des perspectives » in Jocelyn Létourneau, La question identitaire au Canada francophone : récits, parcours, enjeux, hors-lieux (Sainte-Foy, Les presses de l'Université Laval, 1994), p. 173.

¹² Neil Bissoondath, Le marché aux illusions, p. 56.

¹³ Régine Robin, « La judéité entre différence et altérité », Texte nº 23/24, 1998, p. 303.

¹⁴ Comme elle le précise, « By legitimizing cultural diversity, the Canadian Multiculturalism Act strives to lay the ground for an 'ideal' community. In this 'ideal' community, differences are granted nominal positions. Diversity is respected and supported only insofar as it is presumed to articulate subjects rehearsing collective identifications that are determined categorically and not relationally – precisely the point of the federal policy's sedative politics ».Voir Smaro Kamboureli, Scandalous Bodies: Diasporic Literature in English Canada (Don Mills, Oxford University Press, 2000), p. 112.

¹⁵ Nino Ricci, cité dans Neil Bissoondath, Le marché aux illusions, p. 91.

Marie CARRIÈRE

toujours une belle chose »16; il faut plutôt reconnaître que les « racines sont transportables, adaptables »17, et que les effets nocifs de l'exotisme culturel, faisant du pays délaissé la patrie de cœur éternelle, marginalisent le nouvel arrivé et en font un perpétuel étranger. Comme le proclame Himani Bannerji : « Between the multicultural paradigm and the actuality of a migrant citizen's life in Canada, the gap is immense »18.

C'est bien cette brèche entre paradigme idéologique et réalité quotidienne dont traite certains écrivains migrants s'attardant à l'éclatement de l'homogénéité identitaire. À l'encontre des catégories réductrices et des stéréotypes, « [r]este alors à penser un nouveau cosmopolitisme, à se tailler une identité floue, pluri-culturelle »19 – projet souvent libérateur, mais parfois problématique aussi, dans les écrits migrants. C'est en subvertissant les assignations identitaires, la mémoire des origines et la certitude de l'appartenance que les ouvrages à l'étude dépassent les discours uniformisants de la nation ou encore, de la différence essentialisée, de l'identité bien cotée. À leur place, ils yeulent, sans toujours réussir, faire valoir l'altérité, concept qui s'oppose, comme le souligne encore Robin, « fermement dans un monde hostile qui se ghettoïse», à la différence fétichisée²⁰. L'altérité, précise encore Robin, est relationnelle car elle correspond à « ce flou de l'identité, cette hybridation d'un processus où les différences culturelles se transforment mutuellement les unes les autres»²¹; elle découle d'une liberté de déracinement qui, dans certains textes, s'ouvre à un identitaire irrésolu.

NAÏM KATTAN, LA FIANCÉE PROMISE

Les romans de Naïm Kattan tels que Adieu Babylone, Les Fruits arrachés et La fiancée promise se veulent autobiographiques, traitant de ses origines juives et irakiennes ainsi que sa migration en France et ensuite au Canada. Bref, comme le souligne Louise Gauthier, Kattan raconte « son passage de l'Orient à l'Occident, de la langue arabe à la langue française », ainsi que son attachement « aux multiples composantes de son identité »²². De

¹⁶ Neil Bissoondath, Le marché aux illusions, p. 100.

¹⁷ Ibid., p. 41.

¹⁸ Himani Bannerji, op. cit., p. 49.

¹⁹ Régine Robin, « À propos de la notion kafkaienne de 'littérature mineure' », p. 12.

²⁰ Régine Robin, « La judéité entre différence et altérité », p. 303.

²¹ *Ibid.*, p. 319.

²² Louise Gauthier, La mémoire sans frontières : Émile Olliver, Naïm Kattan et les écrivains migrants au Québec (Sainte-Foy, Les Presses de l'Université Laval, 1997), p. 77.

L'ERRANCE IDENTITAIRE DANS LES TEXTES MIGRANTS

fait, chez Kattan, pas question de nostalgie des origines ni d'identité bien fixée pour compléter la mosaïque multiculturelle. Quant à l'écrivain migrant, Kattan avoue que « [1]a nouvelle culture et, pour commencer, la langue nouvelle le forcent à renouveler son rapport avec sa propre culture qui, désormais, contient et est contenue dans la nouvelle culture »23. Ainsi, selon Kattan, le transfert culturel implique une mutualité, car « [1]a culture que nous portons [...] s'ajoute à la culture nouvelle, l'augmente, la métamorphose »24.

Dans La fiancée promise, la quête d'intégration du héros-narrateur Méir au milieu montréalais se juxtapose à celle d'une fiancée, symbole du pays qu'on espère posséder un jour. Cependant, cette quête ne s'adonne pas facilement à cette idée de mutualité que prône l'auteur dans ses essais. De fait, Méir subit les étiquettes identitaires qu'on veut bien lui accoler selon la situation, devant sans cesse s'expliquer afin de faire comprendre qui il est et d'où il vient. Il doit donc expliquer qu'il est né à Bagdad en Irak, et que l'Israël est ni son pays d'origine, ni son pays d'adoption : « Encore des explications », se lamente-t-il, « Il fallait toujours que je me justifie. Pourquoi le Canada? Pourquoi pas la France? Pourquoi pas l'Irak? Je tramai une biographie comme un vieux disque, j'étais un marchant ambulant et j'offrais à la criée mon passé »25. Ainsi, on aura du mal à saisir Méir « dans ses contours identitaires »26. Chez les Canadiens-français, il sera trop juif, renvoyé chez 'les siens', c'est-à-dire, les Juifs anglophones de Montréal. Ici, par contre, il ne sera pas assez juif, reproché par un employeur hostile de ne pas parler yiddish. Ailleurs, parmi les Juiss ashkénazes de langue anglaise et yiddish, il se sentira tout à fait étranger : Conclue alors Méir : « Tout groupe, n'importe lequel, me restera toujours étranger. Je ne connaîtrai jamais sa vision et sa volonté. Je vivrai dans le malentendu »27.

Dans ses fréquentations sociales et son milieu de travail, Méir se sent pris au piège des images qui tentent de faire de lui justement « un certain genre de juif »²⁸. Quand il obtient enfin un emploi, il devient préposé officiel engagé pour établir des liens entre Juifs et Canadien-français, bref, pour « [r]eprésenter les Juifs de Montréal qu'il connaît à peine »²⁹. Dans les

²³ Naïm Kattan, La réconciliation : à la rencontre de l'autre: essais (La Salle, Hurtubise HMH, 1993), p. 46.

²⁴ Ibid., p. 45.

²⁵ Naïm Kattan, La fiancée promise (Montréal, Hurtubise HMH, 1983), p. 165.

²⁶ Louise Gauthier, op. cit., p. 88.

²⁷ Naïm Kattan, La fiancée promise, p. 171.

²⁸ Ibid., p. 193.

²⁹ Louise Gauthier, op. cit., p. 91.

Marie CARRIÈRE

rencontres culturelles qu'il anime, Méir se trouve à représenter une « bête curieuse, l'étranger, symbole d'ouverture sur un monde lointain, et si peu menaçant »30. Il se lamente du statut emblématique qu'on insiste à projeter sur lui et qui fait malheureusement partie de son gagne-pain : « je porte ma religion comme un emblême [...] Je suis venu ici pour faire ma vie comme on dit et j'ai vite découvert que les images que l'on projetait de moi-même bouleversaient l'idée que je me fais de la vie. On cherche constamment à me classer, à me mettre dans des casiers. Et quand je me sens prisonnier, pris au piège, j'abandonne. Je laisse tomber. Je me tais »31 (208). Ainsi, il souffre « de faire de mes origines et de mes convictions une profession, une carrière »32, incapable, comme il le précise encore, « d'affirmer librement œ que je suis »33. Méir abandonnera son rôle de porte-parole des communautés juives montréalaises. Même si cela veut dire vivre sans emploi, il n'aura plus, comme il l'explique, à « me fondre dans un moule, comme si je vivais au crochet de mes ancêtres [...] transformer mon passé en marchandise, en monnaie d'échange³⁴ ».

Le roman de Kattan ne clot pas, toutefois, dans ce « malentendu » auquel se sent condamné à plusieurs reprises son héros. Si ce n'est pas « la fiancée promise » que parviendra à trouver Méir, il rencontrera tout de même Claudia, d'origine Belge, et comme lui étrangère à Montréal. Comme la quête d'appartenance et d'identité qui doit demeurer en procès afin de laisser place à l'autre, qui doit échapper au héros de la quête pour donner place à l'incertitude de l'inconnu, Méir échappe à Claudia. Ainsi, elle lui dit : « Un jour je crois te connaître et le lendemain tu m'échappes »35. Si la femme, ce symbole du pays d'adoption chez Kattan, ne parvient pas à « saisir » l'identité de Méir, les contours identitaires de ce dernier auront donc réussi à sauvegarder son individualité irréductible. Quant à la mutualité de cette reconnaissance, on peut, toutefois, la douter un peu, puisque les maintes femmes-symboles qui figurent dans l'acheminement de Méir ne sont tirées qu'à très grands traits, fort indistincts uns des autres. Cependant, la conclusion du récit raconte un rêve que Méir confie à Claudia, et promet, du moins, la possibilité d'une véritable et mutuelle reconnaissance. Dans ce rêve, il la voit funambule comme lui, marchant à l'autre extrémité d'une corde qui les soutient tous les deux. Comme

³⁰ Naïm Kattan, La fiancée promise, p. 170.

³¹ Ibid., p. 208.

³² *Ibid.*, p. 228.

³³ Ibid., p. 220.

³⁴ Ibid., p. 220.

³⁵ Ibid., p. 227.

L'ERRANCE IDENTITAIRE DANS LES TEXTES MIGRANTS

lui, Claudia est « [e]ntourée de vide »³⁶, et elle lui présente « [u]n visage. Un seul visage »³⁷. En effet, l'individu, libéré des codes, des casiers et des étiquettes identitaires, erre dans un vide qui correspond à « ce flou de l'identité »³⁸ jusqu'ici dénié à Méir. Dans ce « vide », c'est bien l'autre, ainsi, le visage de l'autre, que le soi rencontre. Se présente alors à la fin du roman non la solution de l'appartenance nationale ou même la récompense du mariage, mais une errance qui s'ouvre à une éthique, justement, de reconnaissance.

NEIL BISSONDATH: A CASUAL BRUTALITY

Dans le premier roman de Neil Bissoodath, A Casual Brutality, l'émigrant emporte avec lui plus que les vêtements de ses ancêtres et ses recettes de mets exotiques; en lui résident peurs et traumatismes³⁹, tragédies et désespoirs subits dans le pays d'origine. De fait, comme le déclare le narrateurhéros Raj: « It is the losses I remember best, not the triumphs [. . .] Loss. It stays with you, informs your every attitude, your every decision, your every act » 40. Un retour désastreux aux origines, à l'île fictive de Casaquemada, vient de coûter à Raj sa femme et son fils. Ce n'est donc pas la richesse d'un pays nouvellement libéré de son passé colonial qu'y trouve Raj, mais plutôt une brutalité policière quotidienne dont sa famille est victime, une corruption politique sans limites et une pauvreté à tous les niveaux. Comme Kattan, Bissoondath cherche à démantibuler l'idée que tout migrant est aux prises d'un passéisme nostalgique relatif aux origines ainsi qu'à une identité culturelle et raciale bien cotée. Dans A Casual Brutality, c'est la deuxième fois que Rai quitte l'île de son enfance pour prendre terre au Canada. Et c'est bien cette première migration du jeune Raj à Toronto qui problématise la notion d'appartenance ethnique, et qui anticipe la critique de l'idéologie multiculturelle canadienne que Bissoodath traite, d'ailleurs, de « marché aux illusions ».

Durant son séjour dans la ville multiculturelle de Toronto, Raj refuse, encore plus que Méir, de s'identifier à un groupe quelconque, surtout en ce qui

³⁶ Ibid., p. 231.

³⁷ Ibid., p. 231. On pensera ici au « face à face », ce prototype, selon Lévinas, de la rencontre de l'autre, c'est-à-dire de la relation éthique. Voir Emmanuel Lévinas, Totalité et infini : essai sur l'extériorité (La Haye, Martinus Nijhoff, 1980).

³⁸ Régine Robin, « La judéité entre différence et altérité », p. 319.

³⁹ Janice Keefer, « In Violent Voice: The Trauma of Ethnicity in Recent Canadian Fiction » in Jeanne Delbaere, Multiple Voices: Recent Canadian Fiction. Proceedings of the Fourth International Symposium of the Brussels Centre for Canadian Studies, 29 Nov. 1 Dec. 1989 (Sydney, Dangaroo Press, 1990), p. 44. 40 Neil Bissoondath, A Casual Brutality (Toronto, Macmillan, 1988), p. 42.

Marie CARRIÈRE

concerne les regroupements raciaux, « a form of racism », précise-t-il, « not one that rejected but one that claimed »41. Rai s'élève également contre la folklorisation des cultures; de fait, comme il l'explique, il se sent menacé par les enclaves ethniques de Toronto, « in which ethnic eyes sought other, similar ethnic eyes [. . .] in a brotherhood of skin and race [. . .] I sniffed a defensive racism, the threat of mental ghetto »42. L'épisode le plus révélateur est sa fréquentation du marché international Kensington, situé au cœur de la ville de Toronto, qui éveille en Raj un dégoût profond. Il y trouve « a disappointment, an expansive version of the Salmonella market where, every Saturday morning, my grandmother did her shopping »43. Ce dégoût, pour la saleté du quartier mais surtout pour l'exotisme tier-mondain que tente évoquer le Kensignton Market fait preuve, selon Raj, d'une banalisation culturelle de laquelle il désire tant se dissocier: « I had not come to Toronto to find Casaquemada, or to play the role of ethnic, deracinated and costumed, drawing around himself the defensive postures of the land left behind. And this display of the rakish, this attempt at Third World exoticism, seemed to me a trap, a way of sealing the personality, of rendering it harmless to all but the individual. The life implied by Kensington Market gave me nightmares for weeks to come, of heat, of suffocation »44. Mais si Raj, comme Méir, se prononce au nom de 'l'individu', là où il se dirige et surtout, là où il arrive à la fin du roman suivant l'échec de son retour à Casaquemada, soulèveront des questions inquiétantes.

Le roman conclue comme il débute: Raj est en voie pour Toronto, laissant derrière lui son pays d'origine. On a l'impression que Raj réussira à faire son deuil des origines ainsi que des immenses pertes subites à Casaquemada, et le débit des dernières pages du roman semble, en effet, optimiste: « Much has been jettisoned, much has been lost. But the important thing is to keep moving on⁴⁵ ». Promesse de passage, de traversée; mais passage vers quoi, quel chemin, quelle traverse? Dès son atterrissage à Toronto, Raj envisage vivre une sorte d'anonymat canadien. Il se déclare libre de toute filiation, prêt à faire face à un vide qui ne correspond pas, toutefois, à cette ouverture à l'autre envisagée dans La fiancée promise, mais qui demeure bel et bien un simple vide: « I think: It is like the first time. I have completed an open-ended circle, have come all the way around once more. I go, like my forebears, to the future, to the challenge that lies elsewhere of turning nothing

⁴¹ Ibid., p. 162.

⁴² Ibid., p. 230.

⁴³ Ibid., p. 216.

⁴⁴ Ibid., p. 221.

⁴⁵ Ibid., p. 377.

L'ERRANCE IDENTITAIRE DANS LES TEXTES MIGRANTS

into something [...] So it has been. So it is. So it will remain » 46. Malgré l'anticipation de l'avenir, le ton de cette fin romanesque est résigné, plutôt sec. L'ouvrage de Bissoondath n'envisage aucun dynamisme culturel, aucune multiplicité, mais une errance à risque de se buter contre le refus de toute appartenance de son héros. Si critique des étiquettes culturelles, attaques des stéréotypes nocifs, et identitaire irrésolu découlent des aventures de Raj, une véritable pluralité, c'est-à-dire une rencontre et reconnaissance de l'autre comme on les trouve à la fin de La fiancée promise, sont absentes du roman. Il se pourrait que chez Raj, la perte des origines soit trop profonde ou encore, le refus de toute appartenance si prédominant que l'ouverture à l'autre soit ainsi entrayée.

NADINE LTAIF ET DIONNE BRAND

Certes, les écritures migrantes ne sont pas un simple « produit culturel ethnique se développant dans les serres chaudes d'un quelconque ghetto⁴⁷ ». Elles font plutôt éclater les « certitudes exhaltantes⁴⁸ » du pays; de fait, elles font éclater l'idée fastoche d'appartenance mono-identitaire, que celle-ci soit penchée sur la race, l'ethnicité, la langue ou la nation. Reste donc, comme le signale Robin, « à penser l'inabouti, l'entre-deux, l'incertitude et le précaire [...] 'une identité de traverse⁴⁹' », bien que danger il y ait aussi d'une poétique de négativité qui bute, comme nous le percevons chez Bissoondath, contre son refus de tout positionnement. Cet « entre-deux », on le trouve tout particulièrement dans la poésie de Nadine Ltaif, née au Caire, d'origine libanaise, instruite à Beyrouth et émigrée à Montréal en 1980. Notons brièvement que dans ses recueils tels que Les métamorphoses d'Ishtar et Entre les fleuves, le sujet autobiographique entreprend un travail de deuil du pays d'origine. En effet, loin de chercher à transposer le pays délaissé dans le pays d'accueil, la narratrice de Ltaif souffre d'une certaine atopie, prise aux pièges d'une mémoire de guerre et de violence, tout en éprouvant un manque d'appartenance par rapport au nouveau lieu comme au lieu délaissé. Se disant à la fois « [l]ibre et déracinée50 », la narratrice exilée de Ltaif pose tout de même la question identitaire, certes avec appréhension, au cœur de l'écriture: « Ce que vous me demandez maintenant c'est pire, pire que le pire. Parler de

⁴⁶ Ibid., p. 378.

⁴⁷ Robert Berrouët-Oriol et Robert Fournier, op.cit., p. 20.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 20.

⁴⁹ Régine Robin, « À propos de la notion kafkaienne de 'littérature mineure' », p. 12.

⁵⁰ Nadine Ltaif, Entre les fleuves (Montréal, Guernica, 1991), p. 32.

Marie CARRIÈRE

l'identité⁵¹ ». Par contre, comme le fait remarquer Simon Harel; chez Ltaif l'exil n'entraîne « pas la reconquête d'une singularité, valorisation d'une métaphysique de la présence, de l'authenticité identitaire⁵² »; plutôt, il donne place à une instabilité spatiale et ontologique que Ltaif exprime dans ses poésies : « Montréal me happe soudain dans / son affreux gouffre ./ [. . .] / Il ne reste que toi pour ramper / hors de toi-même⁵³ ». La narratrice de Ltaif est divisée entre le Liban et le Québec : « car je suis Sidon / Sidon à Montréal⁵⁴ »; « Et je vois double : l'Est et l'Ouest⁵⁵ ». Elle se positionne aussi entre la vie et la mort, entre l'arabe et le français, et dans la multitude des traditions narratives invoquées dans ses textes. Ainsi, soufflent « Tout autour, des vents contradictoires⁵⁶ ». Ltaif contemple quand même ailleurs : « Suis-je en train de naître sans le savoir⁵⁷? », c'est-à-dire, elle contemple une existence « entre » les lieux, « entre les fleuves », prête à subir les métamorphoses que son errance vient entamer : « j'ose me montrer à vous sous toutes mes métamorphoses⁵⁸ ».

Pour conclure, penchons-nous une dernière fois sur la littérature anglophone, pour aborder un recueil de poésie de Dionne Brand, figure littéraire de proue au Canada anglais, née à la Trinité et arrivée au Canada en 1970. Par l'entremise de son titre, Land to Light On, le recueil promet l'enracinement et l'appartenance, alors qu'il s'avère brusquement trompeur et souvent ironique à l'égard du pays adopté ainsi que celui délaissé. Comme chez Kattan, la nostalgie des origines est fermement rejetée : « no I do not long, long, slowly for the past. / I am happy it is gone. / If I long for it, / it is for the hope of it curled like burnt / paper⁵⁹v. Du côté de l'appartenance nationale, son refus est violemment exprimé : « what I really want to say is, I don't want no fucking country, here / or there and all the way back, I don't like it, none of it, / easy as that⁶⁰ ». C'est aussi la promesse du migrant arrivé, son rêve du nouveau pays, que Brand s'apprête à démantibuler. Le désillusionnement est fort chez Brand, et le renoncement à prendre terre infuse

⁵¹ Nadine Ltaif, Les métamorphoses d'Ishtar (Montréal, Guernica, 1987), p. 58.

⁵² Simon Harel, « La parole orpheline de l'écrivain migrant » in Pierre Nepveu et Gilles Marcotte, Montréal imaginaire : ville et littérature (Montréal, Fides, 1992), p. 387.

⁵³ Nadine Ltaif, Les métamorphoses d'Ishtar, p. 42.

⁵⁴ *Ibid.*, p. 8.

[,]Ibid., p. 40.

⁵⁶ Nadine Ltaif, Entre les fleuves, p. 9.

⁵⁷ Nadine Ltaif, Les métamorphoses d'Ishtar, p. 48.

⁵⁸ *Ibid.*, p. 43.

Dionne Brand, Land to Light On (Toronto, McClelland & Steward, 1997), p. 68. 60 Ibid., p. 48.

L'ERRANCE IDENTITAIRE DANS LES TEXTES MIGRANTS

les images contraires du recueil: « Light passes through me lightless, sound soundless / smoking nowhere [...] I'm giving up on land to light on, and why not, / I can't perfect my own shadow, my violent sorrow »61. Chez Brand, et le passé et le présent sont des espaces pénibles, inintelligibles même; en effet, il semble impossible de prendre terre où que ce soit: « I am giving up on land to light on / [...] / everywhere you walk on the earth there's harm / [...] / I can't get out to kiss the ground⁶² ». Toutefois, malgré ce détachement du monde, une inscription sujétaire s'avère quand même possible, ainsi qu'une errance spatio-temporelle bien au-delà les limites géographiques et surtout les discours du pays: « I'm going my way, going my way gleaning shade, burnt / meridians, dropping carets, flung latitudes / [...] / I'm trying to put my tongue on dawns / now, I'm busy licking dusk away, tracking deep twittering / silences⁶³ ». Les 'silences' ne sont donc pas complètement vides mais « trémulent », et le sujet avance, tout en traversant les frontières du temps et de l'espace, ces « latitudes flanquées » du poème.

Chez Dionne Brand, la vie du sujet se dit être malléable et poreuse. Cette porosité évoque un espace liminal — le seul espace tolérable peut-être servant d'alternative à la lamentation et la perte qui caractérisent le recueil et. ajoutons, le roman de Neil Bissoondath ainsi qu'une partie importante des poésies de Nadine Ltaif. Chez Brand, comme chez Ltaif et Kattan, le soi migrant incarne un processus qui est ni linéaire ni complètement désordonnée : dans les mots de Brand, il se trouve « in half movement on its way to movement⁶⁴ ». Dans les textes que nous avons brièvement abordés, le sujet migrant doit se permettre de se mouvoir dans un certain vide, c'est-à-dire dans une certaine incertitude où existent dissonances et contradictions, tout en évitant son propre épuisement et l'inintelligibilité des contraires auxquels il fait face. Bref, tout en se refusant les simples cotes uniformisantes préconisées par une métaphore « sédative » de mosaïque ou toute autre idéologie du pays, la littérature migrante, tant que francophone qu'anglophone, peut faire voir la complexité, les difficultés ainsi que la richesse potentielle des transmutations identitaires provenant de l'expérience migratoire.

⁶¹ Ibid., p. 48.

⁶² Ibid., p. 45.

⁶³ Ibid., p. 48.

⁶⁴ Ibid., p. 68.

"OTHERING LANGUAGE: WRITING AS AND THINKING IN THE POEMS OF STEVE MCCAFFERY"

Andrew EASTMAN Université March Bloch, Strasbourg

Steve McCaffery's work has consistently sought to challenge mainstream conceptions of writing by breaking down the distinctions between reading and seeing, by exploring ambiguity and disjunction, by writing "otherwise". This paper aims at defining a critical approach to the notions of language which McCaffery's writings—both poem and explanatory text—put into play, by interrogating the relation between what the texts say or suggest about language and what they do. The central problem raised concerns the subjectivity of language; and the discussion of a short poem from *The Cheat of Words* suggests that McCaffery's writing puts into question the very ideas about language with which he would seek to control and define it.

Depuis trente ans, la poésie de Steve McCaffery cherche à défier les conceptions courantes de l'écriture en effaçant la distinction entre lire et voir, en pratiquant l'ambiguïté et la disjonction, en écrivant "autrement". Cet article vise à interroger les notions de langage que l'écriture de McCaffery met en jeu, à la fois dans ses poèmes et dans les textes explicatifs qui les accompagnent, en étudiant le rapport entre ce que disent ou suggèrent les textes à propos du langage et ce qu'ils font. Le problème central est ici la subjectivité du langage; la discussion d'un poème extrait de The Cheat of Words suggère que l'écriture de McCaffery déborde les notions mêmes par lesquelles il cherche à la définir.

Born in England, Steve McCaffery has published sixteen books of poetry since moving to Toronto in 1968. McCaffery has been called "Canada's foremost experimental poet", though he himself rejects the term. His work, which takes its origin in the concrete poetry of the 1950s and 1960s, has consistently sought to challenge mainstream conceptions of writing, by breaking down the distinctions between reading and seeing, by making the poem a manifestation of "decentered" subjectivity; the back cover text of his most recent collection of poems, *The Cheat of Words*, defines his poetry as "[d]efiantly non lyrical". McCaffery thus appears to be one of those who, in Canada, have attempted to write "otherwise"; seeing how demands a critical approach to the conceptions of language implied by his writing practices.

Paradoxically, McCaffery's references are most commonly American (when they are not French); his writing has often been associated with that of the American "language" poets, who, in the 1970s, began publishing works in which the focus on language serves as a vehicle for a marxist political critique. The systematic non-sequiturs of some of McCaffery's prose works bears some resemblance to the writings of Ron Silliman, a central figure in the language movement. Curiously, however, McCaffery was excluded from Silliman's anthology of language poetry, *In the American Tree*, on the grounds that he was Canadian. Nor has his work received wide acceptance among anthologists

Andrew EASTMAN

in Canada. Yet McCaffery has been an active participant in the Toronto poetry "scene". For many years, he worked in close collaboration with the Toronto-based concrete poet bpNichol, author of a complex, multifaceted, lifelong work entitled *The Martyrology*; together they founded the Toronto Research Group, whose collected "reports" were published under the title *Rational Geomancy*. But McCaffery has never taken any interest in efforts to establish a "Canadian identity", which he associates with "obsolete propensities" and "an unproblematic continuation of narrative models" (Cazé 29-30). He has attributed his own lack of recognition in his adopted country to the retrograde attitudes of official literary circles, whose conservative poetic he describes as "self-sufficient, self-identical voices communicating narrative lyrics in Wordsworth's language of the ordinary man" (ibid. 30).

McCaffery shares with the poets of the language movement the aim of drawing attention to language as medium, in such a way as to open up a reflection on the way linguistic practices shape societies. By emphasizing ambiguity and indeterminacy, by making language "opaque", these poets seek to prevent the word from becoming "a textual commodity to be ideally consumed by a 'comprehending' reader", as McCaffery notes in his collection of critical essays, North of Intention (quoted Perloff Poetic License 287). Writing of this sort involves, the language writers claim, a new mode of relation between writer and reader, which Jackson MacLow has called "perceiver-centered"; the poem, no longer conceived as a conduit of meaning, becomes, in McCaffery's words "a productive field which a reader can enter to mobilize significations" (ibid.). Underlying these notions is a critique of the lyric subject, identified with an aesthetic of direct emotional expression which the language writers see as naïve escapism. "All poetry is unavoidably political" notes McCaffery (ibid. 33).

POEM AND DOCUMENT

This attention to matters of "theory" is characteristic of "language writing" generally. Though McCaffery has claimed that theorizing and writing poetry are for him "discrete procedures" (ibid. 43), the explanatory notes which accompany his poems often emphasize the importance of philosophical concepts in the development of his poetic procedures; he described his long prose work "Lag" as "one of several attempts I've made to use 'critical theory' as a formal model for text generation" (SV 456; the model in this case was provided by Lyotard's Le différend). All of which might suggest that the poem is subject to the the concepts elaborated by philosophy, rather than a mode of thinking in itself.

OTHERING LANGUAGE

And, in fact, McCaffery's writings appear to depend on explanatory commentary. His recently published volume of "selected texts", entitled Seven Pages Missing, reprints as appendix the series of documents which accompanied and explained the collections he published in the 1970s and 80s. The cover material of The Cheat of Words gives some idea of how poem and accompanying text function in relation to each other. Significantly, the back cover text proclaims: "McCaffery demonstrates the incessant potential within writing to disturb all drives toward centrality, and stability"—a statement which suggests that the book illustrates basic tenets of poststructuralist criticism, while furthermore implying that the meaning of meaning in McCaffery's writing is known in advance, is not a discovery made through the writing. At the center of McCaffery's critique of the lyric subject is a rejection of authorial intention; yet the most definite meaning which can be attached to many of his poems is their intention, as specified in the explanatory gloss. A paradox of McCaffery's practice is, then, that "othering" language turns out to be a way of showing what language already is, its essence, and so means leaving it as it is. The poems aim at "staging" language, rather than transforming it; and this, it would appear, poses a problem for their political status.

The poem's demonstrative function is suggested by the back-cover blurb itself, which seems to exemplify the "shiftiness" it attributes to language, such that the reader is lead to wonder whether the blurb is not a parody of its own genre. The introductory statement, in which the word "reader" appears in small capitals, carries an air of false grandiloquence; the qualification "Defiantly non-lyrical", which contains more than a hint of selfpromotion, likewise appears to play with the language of advertising copy. The text adopts the traditional practices of poems, as where it speaks of "the tendency of phrases to refuse to link into higher syllogistic ensembles", a personification of language which echoes one of McCaffery's basic strategies, erasing the border between the linguistic and the extralinguistic. Similarly, the comma which appears after the word "centrality" in the statement quoted above, evoking "the incessant potential within writing to disturb all drives toward centrality, and stability" serves to break up the balanced coordinate phrase "centrality and stability". McCaffery's poetic practices appear thus to have contaminated the explanatory material; the distinction between the poem and its explanatory text is itself "unstable".

The front cover matter of *The Cheat of Words* is equally suggestive. The cover represents a group of human figures in old-fashioned dress, resembling, vaguely, the figures on playing cards, in possible reference to the title and to *Alice in Wonderland*; each holds or wears on its head or neck a small oval with a pronoun written on it: "She", "You", "He", "Her", "I". The

Andrew EASTMAN

implication is that the pronouns, the basis, in language, of human identity, are detachable labels which can be shuffled and redealt, like cards, or silently passed from hand to hand, like Mallarmé's coin; a passage from the book refers to "this brute equality/ of pronouns" (18). Yet, problematically from a linguistic point of view, the illustration places on the same level the "personal" and "non-personal" pronouns, in Benveniste's sense; it takes no account of the specific function of "I" and "you" in linguistic individuation. The illustration literalizes the sign theory of language; but its status in relation to McCaffery's enterprise remains unclear. Is the book to be understood as a critique of this conception, or of language itself? Should one mistrust language, or our simplistic traditional representations of it? It comes to the same, I would argue: McCaffery's poems enact the subversion of the sign; their mode of action depends on maintaining what they subvert.

MANIFESTATIONS OF EXCESS

From its inception, McCaffery's work has aimed at breaking down the unit of the linguistic sign, as a way of problematizing reading and identity; in an essay from North of Intention he notes: "The letter — in its major and minor registrations — not the word forms the basic unit of organization" (quoted Perloff Poetic Licence 265). His early writing grew out of two approaches, concrete or visual poetry on the one hand, sound poetry on the other, practices, then, which emphasize the signifier to the detriment of the signified. Commenting on his first collection, a series of graphic variations based on the letter "E", McCaffery has noted that he was motivated by "the desire for an absolute liberation from the word" (SV 434). Around the same period McCaffery began work on Carnival, a "language environment" created by means of a typewriter, rubber stamps, and various other rudimentary printing techniques; the two panels of this work, each composed of sixteen 8 1/2 by 11-inch sheets, were to be formed by destroying the book in which they were contained. Carnival is meant to be both seen and read (though McCaffery has noted that he now finds the "content" of his work "incredibly na"ive"); its serpentine evolutions propose multiple reading "paths," to be negotiated by what the writer calls a "reader-traveller" (SV 447); they visualize language as multiplicity, proliferation, chaos.

Here again, McCaffery has supplied an explanatory discourse which draws on poetic processes in order to elucidate the work it accompanies. As the expression "language environment" suggests, *Carnival* aims at creating a specific space for language, makes language a space, thus collapsing the distance between representation and represented: the work, in McCaffery's account, is "simultaneously a map and the territory mapped" (SV 447), both

OTHERING LANGUAGE

"geology" and "field". If Carnival corresponds to a form of "cartography", it is described as well in terms of terrestrial substance: "the resulting textual space," notes McCaffery, "is less labyrinthine or rhizomatic than striated, layered with fault-lines, fissures, blocks, apertures [...]" (446-7), using a set of metaphors which tend to naturalize the poem. McCaffery's preoccupation with the materiality of language leads him here to identify language and the physical world; his comments describe a practice of language rooted in the sacred, which Henri Meschonnic defines as the primitive union of word and thing (Célébration. 80)¹. Significantly, the texts of Carnival's first panel are centered on the biblical myths of Eden and Babel.

McCaffery's explanatory discourse abounds in references to the sacred. The central metaphor which he uses to describe Carnival is that of geomancy, a form of divination based on features of the earth, or lines inscribed on it; as such, McCaffery's critique of the sign involves a nostalgia for an "essential" mode of writing. The notion of geomancy is invoked for a second reason: geomantic practices are ways of "fabricating chance", as Robert Jaulin explains; both in Carnival, which he prepared by typing over a piece of paper partially "masked" by a cut out form, and in his "homolinguistic translations", which adopted chance procedures for the selection of words from a "source text", McCaffery made use of the aleatoric methods widespread in contemporary American poetry, most notably in the works of John Cage and Jackson MacLow. Chance, however, as Henri Meschonnic points out in Critique du rythme, is another way of inscribing the poem in the natural order, and functions, to that extent, as a denial of the historicity of language (Critique 91-92).

As its title suggests, Carnival is a manifestation of festive "excess". It would seem that McCaffery represents his works in terms of the traditional opposition, often invoked in definitions of poetry, between the festive and the ordinary, an opposition which ultimately corresponds to that between the sacred and the profane. Yet McCaffery also situates excess in the daily; he approaches linguistic otherness through the notion of "heteroglossia," by which, it seems, he understands the multiplicity of sociolects which infiltrate discourse, beyond the capacity of the individual speaker to master or control them. As Marjorie Perloff notes, excess for McCaffery is also embodied in the

¹ Caroline Bayard's discussion of the Toronto Research Group reports notes their etymologising tendencies, as where Nichol and McCaffery seek to relate *book* to an Indo-European root *bhag*, meaning "tree", "beech"—speculations indicative of a nostalgia for an original relation between language and nature. Bayard goes on to suggest that the TRG "highlights a sense of language as landscape, as organic living cells" (64-65).

Andrew EASTMAN

paragram, which he defines as "a text whose 'organization of words (and their denotations), grammar, and syntax is challenged by the infinite possibilities provided by letters or phonemes combining to form networks of signification" (quoted *Poetry On and Off the Page 265*); the paragram, declares McCaffery, is "the 'other' region of sign economy" (quoted Perloff *Poetic Licence 294*). McCaffery's representation of excess can be compared with Jean-Jacques Lecercle's discussion of a linguistic "other" in *The Violence of Language*. Both of these accounts, in putting into question the philosophical subject of conscience and intention, represent language as a higher-order subject acting on the individual; by so doing, they make impossible a specific subject of the poem in the sense in which Meschonnic understands it, as a historical activity, an activity of subjectivation. How is language to be made other, one wonders, if it is already other?

STAGING DISTURBANCE

As an example of the ways McCaffery's poems work to stage the "shiftiness" of language, I would like to look more closely at a poem published in *The Cheat of Words*, entitled "Writing a Sand Thinking", a poem whose title, if one can make sense of it, appears to invoke the geomantic practice of writing in sand; another poem in the book refers to "a sand ruse for writing" (105). Another way of reading the title would be to rewrite it as "writing as and thinking", which would make the poem an interrogation of the ways writing determines thinking, or of the ways writing thinks. I quote the poem here for reference:

After the gossip one returns to grammar.

Almost to say that speech compares us renting that as a fact the case stands firm for what we own.

Pragma by relations instance this asthe index of my slab. Your slap at it.

The clouds pastiche *aubade*Sid's bakery delivers symmetry inside an adult formula for Saturdays.

Our poppies in history.

(The Cheat of Words 31)

The poem's meanings, like its title, are indeterminate—and perhaps it is representative of McCaffery's work precisely because its "content", what it's about, can only be described in terms of how it uses language. The poem is clearly *about* language, proposes and juxtaposes ways of talking about

OTHERING LANGUAGE

language; its interest lies in how what it says or suggests about language interacts with what it does. And since, as McCaffery and other language writers point out, the reader is the arbiter of meaning, we need not fear to read "too much" into it.

Clearly, the poem works by combining heteroclite elements, sometimes, as a way of producing facile effects, as with the conjunction of "Sid's bakery" and "symmetry"; as throughout *The Cheat of Words*, McCaffery's basic syntactic strategy consists in the juxtaposition of opposed lexical categories and registers of speech, mixing concrete and abstract, slang and technical language, reference and mention. Yet these juxtapositions are far from arbitrary or nonsensical: "Writing a Sand Thinking" creates a context in which the meanings of words and their relations become unstable, in which "linear" progression breaks down. It seems as though the very indeterminacy of the poem's language makes it possible for words to refer back to each other in unexpected ways, produces what McCaffery calls "the kinds of linkage slippage and movement that I've always found attractive" (SV 451). Using a more traditional term, one might note that the poem is fraught with puns: yet these are not simply manifestations of excess; they continually suggest meanings.

The poem's discussion of language creates a series of local disturbances. The word "speech", for example, appears as the somehow redundant subject of a subordinate clause introduced by the verb "say". Further on, he word "case" appears to "stand firm" in its phrase, since the reference to ownership provides the requisite context for its legal meaning; yet, insidiously, "case" also refers back to "grammar", thus suggesting a connection between linguistic systems and the social systems which institute property. Similarly, "own" acquires a determinate value in opposition to "renting," such that its placement at sentence end allows for a self-satisfied affirmation of possession; yet in the context of speech and saying "own" takes on its alternative meaning as speech act in the sense of "admit", "recognize", and the juxtaposition of the two values raises the question of whether and how language can be like property, can be appropriated, how what we "own" can be ours, a question continued further on in the poem by the word "pastiche" and the use of possessive forms. (In McCaffery's world of words, the baffling expression "our poppies/ in history" could likewise be read as a reference to fatherhood; and the word "poppies" connects back, paragrammatically, to "gossip", a British dialectal meaning of which was "godparent".) The text thus appears to delineate a series of metaphors for language which its own activity questions or invalidates.

The poem's reflection on linguistic "otherness" also works through its integration of "foreign" words: "aubade", which, though written in italics, is lexicalized English; and "Pragma", a Greek word which does not appear in the

Andrew EASTMAN

OED. Read according to linear order, "Pragma" meaning "action" or "deed" should function as the subject of the verb "instance"; but it is a singular noun, and the faulty accord isolates it syntactically, as it is isolated on the page. One notices then that "grammar" and "Pragma" are in paragrammatic relation, yet opposed as end and beginning, respectively of a sentence; and that they are linked by the word "compares". The poem thus appears to oppose two ways of thinking about language, as grammatical rule, in "grammar," and as activity, in "Pragma"; and the relation is constructed through the paragrammatic activity of the text. At the same time, "Pragma" appears itself to function as a partial anagram of the word "paragram". In this way the unassimilable foreign word becomes the signifier of a form of linguistic excess.

THE SUBJECT OF THE POEM

But the othering of language in "Writing a Sand Thinking" brings a further, paradoxical dimension into play: the poem is composed, partly, in the canonical form of English art-verse, iambic pentameter. Its first, fourth, and eleventh lines are examples of this form; another pentameter, overlapping sentence and linebreaks, is hidden in the sequence "the index of my slab. Your slap/ at it", and other lines and phrases make use of longer or shorter iambic patterns. Pentameter appears commonly in The Cheat of Words, in particular in sentence-end position. It saturates a long poem with the sinister title "Organized Happiness" (The Cheat of Words 19-30); the last sixteen lines of this poem contain ten pentameters, diversely distributed. It is somewhat curious to find in the work of a maligner of Wordsworth imitators this centrally Wordsworthian form, particularly when it appears in a sequence like "and contra/ Wordsworth's suade heart's early missives" (30). The integration of pentameter evidently works within a strategy of subversion, as the word "pastiche" suggests: the traditional verseform is placed in tension with the apparent incoherence of a line like "anaphora knits emphasis as blubber" (30). In the same way, most of the poems in The Cheat of Words retain the traditional parameters of printed texts: sentences, initial capital letters, marks of punctuation, parsable syntax; all serve as frames for the linguistic excess the poems stage.

In a not-so-recent article, Marjorie Perloff quotes a representative of the New Formalist movement of the 1980s, which advocated a return to the use of traditional meters, and compares him unfavorably with Steve McCaffery; the writer in question, Brad Leithauser, adheres, suggests Perloff, to "the philistine assumption [...] that 'subject matter' is something evidently separable from 'formal concerns'" (quoted 294). Yet McCaffery's use of iambic pentameter in "Organized Happiness" and "Writing a Sand Thinking" enacts exactly that

OTHERING LANGUAGE

assumption: the verseform functions, I would argue, as a formal coquetterie, which has nothing to do with the invention of ways of signifying in the poem. If, as Meschonnic asserts, the subject of the poem is a function of its rhythmic practice, of the historicity of its rhythms, then McCaffery's formalism risks making the poem politically irrelevant.

A more interesting way of "othering" language organizes the central figure of linguistic ownership in "Writing a Sand Thinking". At line 4, the verb "rent" is placed in the syntactic position of an introductory verb designating a speech act. Making "rent" equivalent to a speech verb (perhaps "rant") suggests that speaking involves a process like "renting" as opposed to "owning", and likewise undermines the firmness of the case for "what we own". McCaffery, here, invents a syntax of metaphor, something like the syntactic "image" which Aragon speaks of in Traité du style, referring for example to "l'image qui consiste à remplacer une préposition par une conjonction sans rien changer de son régime" (29). The effect is, one might argue, banal, since the metaphor is constructed through substitution; yet it is an unusual process of substitution, because the analogy which grounds it is not immediately recuperable, but only suggested by the wider context. The poem produces a piece of language which is simultaneously comprehensible and incomprehensible, which makes no sense, syntactically, yet means. It further complexifies the interaction between what the poem says about language and what it does, for a metaphor which casts doubt on the authenticity of language is at the same time the invention of a way of saying, a practice of subjectivation.

"Writing a Sand Thinking" makes use of the language of ownership to suggest a dispossession of language: the terms in which it refers to language are undermined by what the poem does, by its paragrams and semantic short circuits. The poem thus tends to demonstrate a state of heteroglossia, what Derrida in Le monolinguisme de l'autre calls "une sorte d'aliénation' originaire qui institue toute langue en langue de l'autre, l'impossible propriété d'une langue" (121). For a conception of the poem as subjectivation of language, however, the use of "alienation" and "property" as metaphors for linguistic activity must appear inadequate, insofar as the subject of the poem is, as Meschonnic argues, "celui par qui un autre est sujet" (Célébration 78). If a poem is a transformation of ways of saying, it is an appropriation of language which makes possible an infinite number of further appropriations, a way of becoming oneself by becoming another. It seems then that McCaffery's writing practices go beyond the notions he uses to control and define them, and that he would seek to make them exemplify; in this sense, writing is a way of thinking.

Andrew EASTMAN

Works cited

Aragon, Louis. Traité du style. Paris : Gallimard, coll. "Imaginaire", 1991 (1928).

Bayard, Caroline. The New Poetics in Canada and Quebec: From Concretism to Post-Modernism. Toronto: University of Toronto Press, 1989.

Cazé, Antoine. "An Interview with Steve McCaffery and Karen MacCormack". Sources, 8 (2000), 28-47.

Derrida, Jacques. Le monolinguisme de l'autre. Paris : Galilée, 1996.

Jaulin, Robert. La Géomancie : analyse formelle. Paris, La Haye : Mouton, 1966.

McCaffery, Steve. The Cheat of Words. Toronto: ECW Press, 1996.

McCaffery, Steve. Seven Pages Missing. Volume One: Selected Texts 1969-1999. Toronto: Coach House Press, 2000.

Meschonnic, Henri. Célébration de la poésie. Lagrasse : Verdier, 2001.

Meschonnic, Henri. Critique du rythme. Lagrasse : Verdier, 1982.

Perloff, Marjorie. "Voice Whisht through Thither Flood': Steve McCaffery's Panopticon and North of Intention". In Poetic License: Essays in Modernist and Postmodernist Lyric. Evanston: Northwestern University Press, 1990. 285-96.

Perloff, Marjorie. "'Inner Tension / In Attention': Steve McCaffery's Book Art". Poetry On & Off the Page: Essays for Emergent Occasions. Evanston: Northwestern University Press, 1998. 264-89.

Smaro KAMBOURELI University of Victoria

Has postcoloniality become yet another master narrative? What does the postcolonial entail? Does the proliferation of postcolonial critical discourse in Canada mean that the nation has fully recuperated from its colonial legacy? These are some of the questions this essay attempts to deal with by engaging with Fred Wah's Faking It: Poetics and Hybridity, and employing "faking it" as a trope, and process, that may reveal the different ways in which postcolonial critical discourse responds to history, culture, and the national imaginary.

La postcolonialité est-elle devenue le nouveau modèle narratif de référence ? Qu'implique le postcolonial ? Est-ce que la proliferation du discours critique postcolonial signifie que la nation s'est complètement remise de son héritage colonial ? Voilà quelques unes des questions que cet article essaie de traiter, en discutant le Faking It : Poetics and Hybridity de Fred Wah, et prenant le "faire semblant" comme un trope, un procédé susceptible de révéler de quelles manières le discours critique postcolonial réagit à l'histoire, à la culture et à l'imaginaire national.

Has postcoloniality become yet another master narrative? What does the postcolonial entail? Does the proliferation of postcolonial critical discourse in Canada mean that the nation has fully recuperated from its colonial legacy? These are some of the questions this essay attempts to deal with by engaging with Fred Wah's Faking It: Poetics and Hybridity, and employing "faking it" as a trope, and process, that may reveal the different ways in which postcolonial critical discourse responds to history, culture, and the national imaginary.

La postcolonialité est-elle devenue le nouveau modèle narratif de référence ? Qu'implique le postcolonial ? Est-ce que la proliferation du discours critique postcolonial signifie que la nation s'est complètement remise de son héritage colonial ? Voilà quelques unes des questions que cet article essaie de traiter, en discutant le Faking It : Poetics and Hybridity de Fred Wah, et prenant le "faire semblant" comme un trope, un procédé susceptible de révéler de quelles manières le discours critique postcolonial réagit à l'histoire, à la culture et à l'imaginaire national.

I've always enjoyed writing poetry as a way of reading and thinking. The act of critically thinking has for me been more one of exploration and discovery. I think of the essay in the sense of something one tries out, or on. That's why the language and

methods of poetry have always seemed right to me; they push at the boundaries of thinking; they play in the noise and excess of language; they upset and they surprise. To write critically I've always written poetry.

So, I feel, I have to "fake it" a little to claim space in this Writer as Critic series. I admit to a certain pretense in the formal essay because I find it a struggle to let logic and argument have control. For a variety of reasons, social and cultural, I want to undercut the hegemony of such forms. . . .

As a poet who's never trusted meaning and its prior constructions, I also find it necessary and useful to sometimes fake language. This action is not so much fraudulent as generative. I find I need to make things up for myself, or I want to camouflage the critical gaze to gain some loft and, hopefully, new perspective. (1-2)

This is the opening of Fred Wah's Faking It: Poetics and Hybridity, Critical Writing 1984-1999, vol. VII in my series "The Writer as Critic."

I have begun with this epigraph by Wah because it announces faking it as a important trope of postcolonial discourse, one of my central concerns in this essay, but also because, like Wah himself, I, too, am faking it here. For if the spirit of Wah's own prefatory comments --whereby what postures as an admission of guilt ("I have to 'fake it' a little") becomes at once an indictment of the hegemony of the critical act -- establishes the cultural and political mise en scene of how he proceeds to discuss, it does dramatize as well my approach to, if not my views about, the postcoloniality of the critical act today.

The illicitness faking it suggests, along with the social stain and deception attached to forgery, makes the employment of faking it as a trope that determines critical discourse an alarming and worrisome proposition. That faking it relies on the principle that something authentic is counterfeited, if not disfigured, certainly makes any relationship of faking it to our profession at this point worthy of note. But when I'm saying that, like Wah, I, too, am faking it here, I am not referring to the cultural wars about the authenticity of racialized or ethnicized identities or the politics of representation that have changed the discipline of English in profound, though not necessarily radical, ways. Rather, I'm faking it with regard to professional culture being a "conflictual space" that induces "anxiety" (Michael 77) about meeting expectations. To put it otherwise, I'm faking it in the sense that practicing the profession often seems to be synonymous with being an impostor. Those

afflicted with the impostor syndrome "feel[] fraudulent," suffer from "a fear that I am not what I am supposed to be" (Overall 2)1 Thus faking it is the way in which academic impostors practice their profession. It is not surprising, then, that the impostor syndrome, as Christine Overall puts it, "captures a deep uneasiness at the heart of [...the] experience" of being "an academic" (2).

This unease derives from the anxiety that some of us (and I definitely include myself in this "us") worry about the difficulty, if not the impossibility, of meeting the standards established by the university, and its attendant institutions and agencies. But it also speaks to how we often find ourselves complicit with or, conversely, detached from, the positivism that informs the recent trend in academic institutions to instrumentalize knowledge, especially knowledge about minority identities and equity issues, in the attempt to deal with the fiscal crisis that has plagued most Canadian universities for more than a decade now. Consider, for example, the strategic plans, policy and vision statements university administrators swear by, whose emancipatory logic is articulated in the name of the holy trinity of race, ethnicity, and nation. As Phil Cohen writes, "[t]he sheer variety of uses to which these three terms have been put in public debate and in strategies of governance not only requires mapping but raises the issue as to what their changing articulation tells us about the deeper and more unconscious dimensions of our social imaginary" (1). One of the things the pervasiveness of these terms in critical discourse, as well as their tight alliance with academia, tells us is that the postcolonial nomenclature of institutional practices constitutes another form of master narrative that reproduces the very epistemic foundations that postcoloniality allegedly intends to dismantle. If this suggests that certain kinds of postcoloniality fake it, it also discloses one of the reasons why a postcolonial critic may feel like an impostor in academia. Seen as a rhetorical trope, then, faking it, to appropriate John Michael's words, is "a practice . . . [that] calculate[s] effects without forgetting contingency" (76).

But we don't always practice our profession by adopting an otherness—faking to be what we fear we cannot be—that threatens to throttle us intellectually and otherwise. Practicing our profession is also the same as professing the truth. As Jacques Derrida writes, "[t]he university professes the

¹ As Overall herself suggests, the impostor syndrome is not an exclusively female condition. Still, judging from my own experiences and those of my female colleagues, male academics, no matter how impeccably feminist their credentials, would be loathe to admit the same kind of anxiety. In fact, admitting to one's own anxiety is, more often than not, seen as a sign of weakness that does not augur well for one's career, if not a character flaw.

truth, and that is its profession" (202). Still, in this "profession of faith" the professor always runs the risk of being "unfaithful or a traitor to . . . habitual practice" (202) by resisting, in various ways and under different guises, succumbing to the disciplinary and homogenizing intentions of, say, political correctness or strategic plans. In this context, faking it is not a simple and transparent process as Wah makes it appear at first. Faking it is not just a matter of employing the genre of criticism in a dubious fashion, nor is it relying on fraudulent means in order to advance one's academic career. Instead, faking it, revolving as it does around what Derrida characteristically calls the modality of "as if" (209 passim), goes hand-in-hand with professing the truth, thus showing itself to be a trope, a turning, a swerving toward a "politics of the virtual" (210), in other words, showing itself to be not a literal practice but a symptom characterizing the cultural moment Canada inhabits today, a point to which I will return. Wah's notion of faking it, especially when considered in relation to our profession and the discipline of English, involves a complex intentionality which, in turn, entails a considerable degree of orchestration and choreography of various contingencies, all part of the "continual theatre of necessity" (16), one of the ways in which Wah defines faking it. Faking it and our profession, then, form an uneasy, but only seemingly incongruous, couple, precisely one of the things that I find compelling, as well as instructive, about Wah suggesting an alliance between faking it and "critically thinking."

If, for Wah, "critically thinking" demands that he fake it; if, in order to engage with cultural politics, while having no faith in "meaning and its prior constructions," he resorts to "fak[ing] language"; if it is necessary, in order to attain a "new perspective," to "camouflage the critical gaze," then faking it as practice and trope is inscribed by a materiality that registers at once what is undesirable and desired. It is in this way that I understand what Wah means when he calls faking it a "generative" process of writing: a mode of writing that arouses words into being, that incites more writing, precisely because it encourages an immersion into a space of struggle while, at the same time, making it possible to emerge from that space in ways that can effect a change in it. Because of the invariable permutations of faking it, and the unease, blurring of disciplinary knowledge and formal disjunctions accompanying it as trope, there is a certain jouissance about faking it: a coming into words and a field of action that may otherwise be foreclosed, the potentiality of entering a site of critical junctures where the writing generated by this encounter at once speaks of influence - influence as both continuity and departure- and of the critique of history, an intervention into the present cultural moment, in other words, a critical gesture that allows someone like Wah a point of entry into culture.

So, faking it also suggests a coming out of inward conflicts — be they those of the body of the text or of the body politic. In light of this, the jouissance that faking it brings about allows "[c]ulture . . . [to] recur[] as an edge" (Barthes 7). But jouissance is, by default, short-lived. The significance of the coupling of discourses that produces it resides not so much in the magic - however thrilling this may appear to be - of a single encounter, but in its performativity, its drive to repeat itself, but do so in a fashion that reveals new and constructive possibilities. This performativity is, in part, what enables Wah to introduce in Faking It different ways of understanding and practicing poetics. Thus he punctuates the book with different versions of "Strang(1)ed Poetics," while he also develops a "Poetics of Ethnicity," which is followed by "Half-bred Poetics," the "Poetics of the Potent," and then finally "A Molecular Poetics2." A reader could easily assume that Wah is a writer who doesn't know what he's doing, who gets excited all too easily, someone who is indeed faking it. But that would be too facile a response. We would be closer to the truth were we to conclude that he's someone who can't stay still - surely a sign of unease — whose sorties against "the boundaries of thinking," against the space of comfort some writers opt to occupy, announce not an ephemeral nature in his thinking but, instead, his belief that "[t]o write (or live) ethnically is also to write (or live) ethically" (58). To accomplish this requires that one adopt an "other-side-of-the-tracks stance," which "is always threatening to the 'other' other-side-of-the-tracks because, at least here in Canada, it is politically and ideologically tied to the redress and rewrite of the apple of John A. MacDonald's eye" (59).

This may exemplify the agility that marks Wah's poetics and the suppleness of his thinking, and bear witness to the iterative and generative aspects of faking it, but it also reveals the potential of faking it to stir things up, to cause a certain excitability. "Excitable speech," as Judith Butler argues in her book of the same title, subtitled A Politics of the Performative, relies for its efficacy on the agency of language, in that "speech can be 'returned' to its speaker in a different form, that it can be cited against its original purposes, and perform a reversal of effects" (14). Butler's is a study of offensive speech—what Canadian legislation has defined as hate language—and its injurious impact, but it also demonstrates how utterances can resignify, "how words might, through time, become disjoined from their power to injure and recontextualized in more affirmative modes" (15). Excitability, as defined in this double context, is "contigently necessary" to the practice of faking it, especially when faking it apostrophizes the nation, or contests the national

² This list of different poetics does not exhaust Wah's improvisation. See, for example, the "Lyic Poetic" (109) and "the poetics of paradox" (61).

imaginary. As Giorgio Agamben writes, "[t]he contingent is not simply the non-necessary, that which can not-be, but that which, being the thus, being only its mode of being, is capable of the rather, cannot not-be" (cited in *Faking It* 198).

Understood this way, excitability as an affect and effect of the generativeness of faking it shows the limits of Butler's theory of performativity in her influential book Bodies That Matter. In this study, Butler defines performativity "as citationality," "as a reiteration of a norm or a set of norms... [that] conceals or dissimulates the conventions of which it is a repetition" (12). Precisely because the "performative is that discursive practice that enacts or produces that which it names" (13), it "establishes an originary complicity with power" (15). This, together with the fact that the "reiterative power of discourse... produce[s] the phenomena it regulates and constraints" (2), shows that the performative's ability to incur change is severely limited. Indeed, the performative in this context posits itself as a process of faking it, only here faking it signifies in its quotidian sense, in that its act of repetition becomes complicit with what it puts back in circulation, an act only feigning to be different from that which it departs from, counterfeiting change, Thus, if there is any efficacy in Wah's notion of faking it as trope, it depends, largely, on the ambivalence inherent in faking it, the possibility, if not the inevitability, that critical discourse always already fakes it.

For certain kinds of readers, faking it might be termed a poetics of frustration or discomfort because it refrains from offering immediate satisfaction or transparent solutions since, among other things, it works against the teleology of linear logic, or rejected as a poetics fraught with dangerous excitability, incoherence, "necessary estrangement" (60), and the stain that marks appropriation and trespassing. But no matter what the charges against faking it, it would be hard to argue that it generates a disciplinary discourse, the kind that re-cites the regulatory function of unadulterated historical representation. If anything, its excitability lies in its ability to create a point of entry into spaces some subjects may not be otherwise able to participate in.

This is exemplified in the paradigmatic moment, the inaugural incident that has given shape and force to Wah's faking it. It appears in his bio-text Diamond Grill, and concerns his father's attempt to negotiate the ritual he must perform when he joins the Lion's Club, a club of local merchants, in Nelson, B.C. He "has to give an initiation speech." Not feeling confident enough about his English, he gets his wife to write his speech for him. But

he's very nervous about this event; worried that he might flub it, make a fool of himself, the only Chinaman at an all-white dinner meeting. But there he is, with his little speech on a piece of paper in front of all these Baker Street nickel millionaires in the Hume Hotel dining room, thanking these guys for inviting him to join their club, thanking them for making Nelson such a wonderful place to live and raise his family, and then thanking them for this meal with the wonderful sloup. We always kid around at home when he says sloup and he laughs and, we suspect, even says it that way intentionally just to horse around with us. But here such a slip just turns him copper red . . . So when he hears himself say sloup for soup he stops suddenly and looks out at the expected embarrassed and patronizing smiles from the crowd. Then he does what has learned to do so well in such instances, he turns it into a joke, a kind of self put-down that he knows these white guys like to hear : he bluffs that Chinamen call soup because, as you all know, the Chinese make their café soup from the slop water they wash their underwear and socks in, and besides, it's just like when you hear me eating my soup, Chinamen like to slurp and make a lot of noise. That's a compliment to the cook!

So he fakes it, and I guess I pick up on that sense of faking it from him, that English can be faked. But I quickly learn that when you fake language you see, as well, how everything else is a fake. (Diamond Grill 65-66; also cited with slight variations in Faking It 13-14)

We find inscribed in Wah's recollection of his father's experience the now familiar figure of the nation-as-narration as theorized by Homi Bhabha. According to Bhabha, the representation of the nation takes place through a "double narrative movement" and in "double time3." This doubleness is in keeping with the iterative function of the poetics of faking it: it dramatizes the incident remembered in a fashion that discloses the father's profound discomfort and his engagement with multiple levels of mimicry while, at the same time, materializing the national imaginary as a integral agent as much of what actually happened at the Lion's Club as of what, and how, is reconstructed narratively at the present.

When we read the narrative of this incident in the context of *Diamond Grill* but also encounter it in its recontextualized form as the opening of the text proper in Wah's critical collection, it shows the nation's foundationalist

³ See his introduction to the collection of essays he edited, *Nation and Narration* (London and New York: Routledge, 1990), 1-7, and "Dissemination: Time, narrative and the margins of the modern nation" in *The Location of Culture* (London and New York: Routledge, 1994), 139-70.

ideology to be a spectral figure haunting the present. The title Wah gives this passage when he makes it re-appear — thus calling attention to its ghostly elements - in his essay collection is, not surprisingly, "Faking It." Faking it, then, incorporates into writing a condensed historicity, one that affords this inaugural incident a temporality that is simultaneously diachronic and synchronic. This is why this inaugural incident functions as a pedagogical lesson for Wah, and, in turn, for his readers. Because Wah recognizes that his father can join the local merchant's institution only by bluffing it, but also that the nation fakes its benevolence and inclusiveness, his representation of the spectrality of the nation is a staging of appearance-as-disappearance. His "desire for camouflage" (1996, 139) does not simply mimic the nation's camouflage of its own intentions, that is, to produce disciplined subjects, and therefore contain and manage, differences that threaten to alter its foundations. Rather, he "mouths" the "dissonance" of his "encounter" with the nation (1996, 68), his "skin recalling its own reconnaissance" (1996, 1), a reconnaissance that denaturalizes the nation's liberalism, that begins the process of undisciplining his familial and personal history of subjected subjectivities.

Faking it, then, is a kind of writing whose generativeness must be heard twice over. Faking it, at least as articulated and practiced by Wah, keeps in sight the discursive means that have produced it while, at the same time, heralding a departure from them. Wah does not accomplish this by merely deconstructing the conditions that have made faking it a modality of subjectivity, whereby the subject, after brooding over what has become of it through the vicissitudes of the nation, adopts faking it as a mode of survival or as an emancipatory gesture. Rather, he makes a decisive move against cultural amnesia not by positing cultural memory as a matter of epistemology - what is to be known, what is retrievable - but by invoking the possibility of translation as a praxis understood in Benjaminian terms whereby what is remembered is a "'quotation' situated in a new context 'without quotation marks" (Harootunian 83). This process, which requires a historical consciousness attuned to the contemporaneity of the subject, is, for Wah, a "principle of synchronous foreignicity, ... of embracing antithesis, polarity, confusion, and opposition as the day-to-day household harmony, ... a necessary implement in art that looks for new organizing principles, new narratives" (2000, 61). In this light, faking it holds the promise — not a messianic promise, I want to stress — to bring about a critique as much of the construction of the nation as of the Enlightenment concept of progress that mobilized some aspects of the nation's foundation in the first place. This implies, in turn, that Wah's poetics of faking it is synonymous with a politics that does not want to overcome the incommensurability of subjectivity, or settle the indissoluble continuum of ideology; rather, it aims at creating an

intellectual and cultural space where the critic / writer will not be an agent of the regime of truth but will, instead, engage in the kind of collaborative practice that suggests ways of moving beyond, to borrow William Spanos's words, "the rhetoric of liberation characterizing the discourse of humanism" (1993, 63).

It is the potency of faking it to perform the national imaginary while denaturalizing its disciplinary logic of humanistic ideology that may prove helpful, I think, to understanding the enabling as well as disabling prevalence of postcolonial discourse today. To put it bluntly, if not reductively, has the postcoloniality that pervades critical as well as institutional discourses superceded colonialism and imperialism? I am certainly not the first one to pose this question. In fact, one of the growing areas of postcolonial investigation is concerned precisely with this, the attempt to make sense of the various genealogies of postcolonialism, understand what postcoloniality has accomplished so far, and problematize the ways in which it has become yet another master narrative⁴. Though these investigations have inevitably helped hone my views, my intention here is not to engage directly with these critical endeavors. I would like, instead, to deal with this concern by considering the directions postcoloniality has taken in Canadian literary discourse.

I would like to begin this final section with a truism and an aphorism. The truism: Literature produced by minority subjects no longer occupies a marginal position. If anything, it is part and parcel of what I have called elsewhere the culture of celebrity in Canada, the institutionalization of this literature through the global market economy⁵. The aphorism: Most criticism of Canadian literature, be it produced within or outside of Canada, is, or aspires to be seen as, postcolonial. Despite this, or, rather because of the ways

⁴ In Canada, consider a very recent example: "Race," the special issue of Essays on Canadian Writing, 75 (Winter 2002), co-edited by Daniel Coleman and Donald Goellnicht. Other recent studies that focus on the issue include Relocating Postcolonialism, eds. David Theoy Goldberg and Ato Quayson (Blackwell Publishers, 2002), The Protestant Ethnic and the Spirit of Capitalism by Rey Chow (New York: Columbia UP, 2002), The Pre-occupation of Postcolonial Studies, eds. Fawzia Afzal-Khan and Kalpana Seshadri-Crooks (Durham and London: Duke UP, 2002), Simon During, "Postcolonialism and Globalization: Towards a Historicization of their Inter-relation," Cultural Studies, 14, 3/4 (2000): 385-404, and perhaps the most well-known so far, Empire by Michael Hardt and Antonio Negri (Cambridge, Mass.: Harvard UP, 2000).

⁵ See "The Culture of Celebrity and National Pedagogy" forthcoming in a volume of essays presented at the symposium on pedagogy and postcoloniality at the University of Ottawa (May 200), edited by Cynthia Sugars (Ottawa: U of Ottawa P).

in which the postcolonial has been reconfigured in the last decade or so, Canada as a postcolonial state is simply faking it.

These two immodest proposals speak directly to the opening statement in the call for papers for the conference... that provided the occasion for this essay: "Canada has been hailed as a role model for the Western world, combining a social conscience with a clear-sighted political and economic agenda. In the field of the Arts its writers and film-makers reveal a striking diversity and many are now internationally acclaimed." This is of course true, but as Fred Wah and I argued in an essay we co-authored, the Canadian state sets out to gain a purchase on the global sensibility on race⁶. The governmentality of racialization — through subsidies of the cultural industries and the promotion of special journal issues on race (the example we focused on) discloses the instrumental role racial economy plays in the Canadian national imaginary. Though packaged as what appears to be an essential and vital part of the national cultural capital, racialized culture becomes an instrument deployed by the state in its attempt to negotiate its own hegemony — the hegemony of a model of benevolence, clearly an instance of faking it. I would like to unpack some of the implications of this claim by proposing, entirely provisionally and for the sake of argument, a tripartite way of looking at postcolonial critical discourses in Canada. Because my goal here is not to critique the discourse of individual critics⁷ but rather to take a brief, critical look at the discursiveness of the postcolonial imaginary, as well as the different engagements of postcoloniality with cultural and institutional discourses, I try to refrain from giving specific examples. I am not offering these discourses as distinct categories, nor for a moment am I suggesting that this division is the best way of beginning to make sense of what and how postcoloniality signifies at this point. Rather, these three kinds of discourses represent my own heuristic -- someone else would say reductive -- way of coming to terms with my reading of recent criticism of Canadian literature.

The recuperative discourse. The first kind of postcolonial discourse reinforces what has already become a highly reified postcolonial grammar. To appropriate the title of Jonathan Kertzer's book, I see this kind of critical discourse as one whose main goal is to "worry the nation." Taking primarily the form of textual criticism of individual authors, it is marked by the desire to rescue minority subjects and their histories from the invisibility and

^{6 &}quot;Shrink Wrapped: The National Packaging of Race Writing," The Atlantic Literary Review, 2. 4 (October/December 2001): 132-40.

⁷ This would be practically impossible. Moreover, it is possible for a critic to move in and out of the three groupings I identify here.

discrimination they have suffered. Its primary intent is to identify and articulate the discursive forces that silenced and homogenized ethnic and racial differences. No matter what terms it employs - other, indigene, orientalized, minority, ethnic, diasporic, migrant, immigrant, colonized, multicultural, transcultural, transnational, hybrid, native -- this discourse sets out to diagnose the nation's pathology. It thus finds its impetus in the past. Its objective is marked by the admittedly important, but already commodified, if not catachrestically deployed, imperative to re-call what national pedagogy wants us to forget, or mis-remember, for that matter. Through various configurations of historicist and other approaches, it sets out to recuperate otherness and rehabilitate the nation. Because in this postcolonial discourse, to borrow an apt phrase from Anne McClintock, "the movement forward in space is backward in time" (10), we find a linear thinking reminiscent of the same teleology that characterizes the narrative of modernization, namely, the belief that the nation can indeed be rehabilitated, in fact that this project has already been accomplished, or that it is just a matter of time before this is the case. This critical discourse could be seen as a narrative of the nation-state's development written in the tradition of the bildungsroman. To appropriate Roy Miki's words, this kind of discourse is characterized by an "assumption of national maturation, of liberation from colonialism, of an internationalist literary context, and of a cosmopolitanism" in the context of which "the term 'Canadian' continues to function as a Derridean transcendental signified, and 'flourishing diversity' has more to do with the individual points of view of the speakers than [with] the cultural condition of Canada" (133).

In this kind of critical discourse, the postcolonial is granted a reconciliatory, and emancipatory or celebratory function. Hence the growing perception, especially in institutional structures, that we have worried the nation enough, and its attendant motif of nostalgia, nostalgia not in its Greek sense of returning home but rather as a yearning for a condition and space of comfort. This nostalgia, no matter how subtly inscribed in this body of works, is akin to Renaldo Rosaldo's notion of "imperialist nostalgia8." It reveals that the nation has indeed survived its process of rehabilitation. This nostalgia also conceals the complicity of those occupying hegemonic positions. But as Caren Kaplan writes, "imperialist nostalgia erases collective and personal responsibility, replacing accountability with powerful discursive practices: the vanquished and vanished are eulogized (thereby represented) by the victor" (34). In sum, the postcolonial in this kind of critical discourse has already become an orthodoxy precisely because the nation is seen as capable of

⁸ As he says, "Imperialist nostalgia revolves around a paradox: A person kills somebody, and then mourns the victim" (69).

sublimating its own pathology. More often than not, this discourse fakes being postcolonial, but doesn't know it.

The errant discourse. The second kind of postcolonial critical discourse I have noticed in my reading of Canadian literary criticism is, in contrast, remarkably free of this nostalgia. The nation still haunts it with its presence. but it takes the form of what Pheng Cheah calls "spectral nationality." Predominantly metacritical in its form, thus concerned primarily with methodological issues as well as with the political efficacy of postcoloniality and literary criticism, this kind of discourse finds its impetus not in the past but in the belief that there is "a crisis in historical consciousness" (Dirlik 507). binaries of center/periphery. Rather than focalize itself on the colonizer/colonized, homogenized / heterogeneous, this discourse makes the postcolonial its main concern, a theme it recognizes as being not structural but discursive. Thus critics writing in this vein are not so much interested in ethnic roots and cultural affiliations as they are in subject positions. When they study the past, they do so by examining how the past is inscribed in the present. Along the same lines, they are concerned not only with racism but with racialization, not with how the nation can redeem itself, but with how to deal with the national pedagogy that haunts the Canadian state and cultural institutions like that of the literary canon. Even when their focus is identifiably that of Canadian literature and Canada, they are not keen on identifying the postcolonial consciousness of the nation. Instead, they resist, to use Arif Dirlik's words, "spatial homogenization and temporal teleology," thus repudiating the "foundational view" of history (505) and the foundationalism of the nation. A foundational view of history, according to Gyan Prakash, is that which assumes "that history is ultimately founded in and representable through some identity - individual, class or structure - which resists further decomposition into heterogeneity" (cited in Dirlik 505).

This discourse's method, then, repudiates essentialism, and works within a relational and toward a collaborative frame — the latter in the broad sense of the word, in the sense of Gramsci's organic intellectual. This discourse reflects the recognition that postcoloniality does not emerge from a linear and progressivist development of history, in that it is not what comes after colonialism in a strictly temporal sense; while putting the prefix post-under erasure, this discourse also operates on the understanding that the postcolonial is inextricably interrelated with different cultural and political economies, namely those of modernity, postmodernity, late capitalism, and globalization. Hence the spectrality of the nation in this kind of discourse. If the specter, as Cheah writes, is "a negative by-product or undesirable residue/waste of culture" (241), a figure of what is not, and if nationalism, as

so many critics have shown, is decidedly affiliated with death, then the nation as specter is symptomatic of the contamination of the present cultural moment by various technologies, notably those of humanism, globalization and the corporate and consumerist logic that marks the production, as well as containment, of knowledge in Canada today. The spectral nationalism in this discourse is employed against the efficient logic of decidability, and addresses the invisible ways in which national pedagogy permeates systems of power like those of universities. Hence the relevant preoccupation in this critical discourse with the implications and effects of what, for example, McClintock calls "the academic clout and professional marketability" (11) of the postcolonial.

As Stephen Slemon argues, in a recent installment of his ongoing exploration of the trope of allegory in postcolonial literature, "the genre of Everest mountaineering literature" is an allegory in its own right. He writes, very suggestively, that this genre "might itself allegorize the structure of at least one form of professional colonialism as it seeks its own triumphs in university institutions today." In this allegorical scenario, "the 'native guide'. ... has become translated by institutional postcolonialism into the 'non-native' academic professional, whose job it is to client students up the slopes of cultural otherness, breathing theory as they reach for the top. In this allegory, the idea of marginality has been transformed into a mountain: it is marginality itself, says Spivak, that postcolonialism has commodified" (27). As Slemon shows, this kind of postcolonial discourse, precisely because it sets its eyes on what the ascendancy of postcolonialism entails, it knows it fakes its postcoloniality, but this does not mean that it is immune to the perils of dreaming of progress. Still, in contrast to the conciliatory strategies of the first kind of postcolonial discourse, it remains profoundly aware of the ease with which the postcolonial can become synonymous with liberalist thinking "in which power is equally distributed and thus a matter of negotiation rather than of struggle" (Spanos 2000, 123). This postcolonial discourse, then, could be defined as errant, errant in that, not hoping to recuperate the nation from its malady of imperialistic logic, and thus salvaging identity and the state from what has gone awry with modernity's project of progress, it adopts antinarrative and negational strategies in order to resist the disciplinary management attendant to postcoloniality today.

The posthumanist discourse. The third critical category relies on the same premises as the second one but focuses on them with greater directionality. In fact, I see it as a particular manifestation of the ongoing struggles announced by the errant discourse of the postcolonial. Having identified the haunting power of national pedagogy, it assigns itself the task of

working toward a pedagogy of radical difference. Resolutely anti-nostalgic, it sets out not to identify instances of colonial violence toward the "other," but rather to demonstrate what Spanos calls the violence of disinterestedness characteristic of humanist inquiry (1993, 118). Thus, rather than dealing with specific literary texts, it strategically posits itself as a critique of institutions. The university, the intellectual, and the student are, more often than not, the three central figures in this critical scenario, but the real protagonist is the production and administration of knowledge and what informs the governmentality of universities9. If "Canadian culture," as Barbara Godard writes, "has become synonymous with the culture of capital" (225), the university has become the paramount site where the culture of capital and the cultural capital of the nation are busy producing disciplined subjects. Most of the critics who engage with this kind of critical discourse would see this as a symptom not only of what happens in the particular geopolitical site of Canada, but of the global relations that inform transnationalism. The systems of power they seek to engage in struggle with are not only locally situated, but they are distributed across borders. These critics would agree, at least in principle, with Bill Readings' critique of the university in The University in Ruins. In fact, they tend to find the implementation of the very victories professional postcolonialism celebrates suspect; for example, equity and diversity policies, in their misguided attempts to confer respect to "others," end up pathologizing them as subjects forever subjected to the care and benevolence of the system.

Here is Len Findlay's eloquent articulation of the same issue:

Canadian universities have made *some* progress in the last two decades in moderating their traditional Eurocentrism. That Eurocentrism has for more than a century been underpinned by two related fictions which, in their most extreme forms, are captured in the doctrines of *terra nulius (empty land)* and *scientific objectivity*. ... At the same time, European colonization came to depend on an ever more ascendant science and technology to ensure the profitability of its civilizaing mission. ... The consequence of academic complicity with colonialism has been a massive and persistent deficit in the national understanding of the right of Indigenous peoples and the value and potential relevance of Indigenous knowledge to economic prosperity and social justice in Canada. The Canadian

⁹ See, for example, Bill Readings' critique of the administration of knowledge, 152.

academy continues to face a formidable challenge in self-education and public education in this area. The academy must therefore begin anew to decolonize its traditional presumptions, curricula, faculty complement and student body, and research and teaching practices, and do so more radically and rapidly than hitherto. (310-311)

This third kind of postcolonial discourse rallies behind the very imperative Findlay identifies. It begins with the recognition that academics remain subjected subjects, subjected to the spectrality of the nation and its hegemonic ideology. Thus, this kind of discourse has the potency to investigate such issues as the appropriation of interdisciplinarity as a tactic of shrinking or eliminating programs; the gradual coercion of humanists to conduct research and produce knowledge through a collaborative process of projects supported by strategic grants whose preferred efficacy, compared to the standard research grants, remains to be seen; the development of new programs in collaboration with such institutions as banks so that the knowledge learned is moulded to the needs of the latter; the construction, through the millennium Canada Research Chair project, of academic "stars" whose stardom is, in part, measured by the amount of grant funds they can bring to the university; and the transformation of the university into the newest corporate site in the block. Realizing that the university threatens to recalibrate our professional priorities in ways that serve its already entrenched profit-making logic, and having done away with the presumed disinterestedness of humanism, this discourse, emerging at a considerably slower rate than the other two, attempts to devise a pedagogy that takes into account the historical mutations of humanist inquiry. Its method of writing is that of faking it, and its directionality is pointing toward a posthumanist pedagogy. "[U]nderstood not as a series of discreet and antagonistic discourses, but as a discourse the parts of which, however, unevenly, are in dialogic relationship" (Spanos 1993, 186), posthumanist pedagogy has the potential to denaturalize the development of postcolonialism as a disciplined management of the aftermath of colonialism, as well as to "demystify the naturalness of cultural production" (Spanos 1993, 193). Rather than submitting to the temptation to fake its ability to reinstall in the present a past whose failures it can redeem, this posthumanist discourse remains open-ended.

The provisionality of these three different postcolonial discourses does not allow for any definitive conclusions. But I hope it has shown that the postcolonial imaginary, no matter how carefully or ethically situated, must remain leery of its own critical and discerning abilities, and decidedly apprehensive of its presumed

capacity to bring about a change with the kind of righteousness that is often blended with its politics. As Wah says, in "Cat's Cradle," the last section in Faking It,

...falling is necessary for dexterity. ...Both infancy and history have insisted, through the hierarchies of a knotted string, on the dynamics of improvisation -- how to fake it, how to make it up. ... But what's certain in this rope-a-dope debate is that you can't always get it just right. The desire for the perfect simply produces another object, a fait accompli, the repetitive delirium of rusted strands of wire cable, the tattered and exploded end of a shoelace, a cauterized umbilical cord. ...I want to be there in the heat of their trans-crossing, why not, through the residue of m (261-63)

Works Cited

- Barthes, Roland. *The Pleasure of the Text*. 1973. Trans. Richard Miller. New York: Hill and Wang, 1975.
- Butler, Judith. Excitable Speech: A Politics of the Performance. New York and London: Routledge, 1997.
- _____. Bodies That Matter: On the Discursive Limits of "Sex." New York and London: Routledge, 1993.
- Cheah, Pheng. "Spectral Nationality: The Living On [sur-vie] of the Postcolonial Nation in Neocolonial Globalization," boundary 2, 26, 3 (1999): 225-52.
- Cohen, Phil. "Through a Glass Darkly: Intellectuals on Race." In *New Ethnicities*, *Old Racisms?*, ed. Phil Cohen. London, New York: Zed Books, 1999, 1-17.
- Derrida, Jacques. "The University Without Condition." In his Without Alibi. Ed., trans., and with an Introduction, by Peggy Kamuf. Stanford: Stanford UP, 2002. 202-37.
- Dirlik, Arif. "The Postcolonial Aura: Third World Criticism in the Age of Global Capitalism." In *Dangerous Liaisons: Gender, Nation, and Postcolonial Perspectives*. Eds. Anne McClintock, Aamir Mufti, and Ella Shohat. Minneapolis and London: U of Minnesota P, 1997. 501-28.
- Findlay, Len. "Always Indigenize! The Radical Humanities in the Postcolonial Canadian University," *Ariel*, 31, 1 (January/April 2000): 307-26.
- Godard, Barbara. "Notes from the Cultural Field: Canadian Literature from Identity to Hybridity." *Essays on Canadian Writing*, 72 (Winter 2000): 209-47.
- Harootunian, Harry. "The Benjamin Effect: Modernism, Repetition, and the Path to Different Cultural Imaginaries." In Walter Benjamin and the Demands of History. Ed. Michael P. Steinberg. Ithaca and London: Cornell UP, 1996. 62-87.
- Kaplan, Caren. Questions of Travel: Postmodern Discourses of Displacement. Durham and London: Duke UP, 1996.
- Kertzer, Jonathan. Worrying the Nation: imagining a national literature in English Canada. Toronto: U of Toronto P, 1998.
- McClintock, Anne. Imperial Leather: Race, Gender and Sexuality in the Colonial Contest. New York and London: Routledge, 1995.

- Michael, John. Anxious Intellectuals: Academic Professionals, Public Intellectuals, and Enlightenment Values. Durham and London: Duke UP, 2000.
- Miki, Roy. Broken Entries: Race, Subjectivity, Writing. Toronto: Mercury Press, 1998.
- Overall, Christine. "Feeling Fraudulent: Some Moral Quandaries of a Feminist Instructor." Educational Theory, 47, 1 (Winter 1997): 1-13.
- Readings, Bill. The University in Ruins. Cambridge, Mass.: Harvard UP, 1996.
- Rosaldo, Renato. Culture and Truth: The Remaking of Social Analysis. Boston: Beacon P, 1989.
- Slemon, Stephen. "Climbing Mount Everest: Postcolonialism in the Culture of Ascent." Canadian Literature, 158 (Autumn 1998): 15-35.
- Spanos, William V. The End of Education: Toward Posthumanism. Minneapolis and London: U of Minnesota P, 1993.
- . America's Shadow: An Anatomy of Empire. Minneapolis and London: U of Minnesota P, 2000.
- Wah, Fred. Faking It: Poetics and Hybridity, Critical Writing 1984-1999. "The Writer as Critic Series: VII." Edmonton: NeWest, 2000.
- . Diamond Grill. Edmonton: NeWest, 1996.

PAN BOUYOUCAS ET LA COMPLEXITE DU DEVENIR DIASPORIQUE AU QUEBEC

Robert MANE Université de Paris XII

D'origine grecque, né à Beyrouth en 1946, Pan Bouyoucas émigre avec sa famille à Montréal en 1963. Refusé dans les écoles françaises pour cause de religion orthodoxe, il poursuivra ses études en anglais et c'est dans cette langue, avec une pièce de théâtre sur les enfants d'immigrés, qu'il doit connaître son premier grand succès. Mais l'essentiel de son œuvre, centrée à Montréal, est en Français. Par sa riche complexité, il est un parfait représentant du Canada Autrement.

Born in Beyrouth of Greek parents, in 1946, Pan Bouyoucas migrates in 1963 with his family in 1963 where he has, to continue his studies in English: his first great success will precisely be with a play written in English. But most of his work is in French and centered in Montréal A self-described « many-sided hybrid » he is one of the best representatives of « Canada Otherwise »...

C'est à travers un livre au titre approprié, D'Autres rêves que j'ai rencontré Pan Bouyoucas¹. C'étaient les Actes d'un Séminaire tenu à Venise avec pour thème : « les écritures migrantes au Québec », sujet déjà quelque peu ressassé, mais qui, dans ces Actes, apparaissait neuf tant le bonheur des écrivains invités à se confier dans un tel cadre était communicatif. « Je suis un conteur d'histoires. Je vais donc vous raconter une histoire, la mienne...; ainsi intervenait Pan Bouyoucas, écrivain québécois « aux multiples attaches »; et son histoire allait nous intéresser d'autant plus qu'elle a pour toile de fond le « Canada Autrement ».

Ses parents, qui avaient fui la Grèce en guerre, s'étaient rencontrés dans un camp de réfugiés. En 1945 ils se fixent à Beyrouth; Pan naît l'année suivante. Au Collège International, « je comptais parmi mes camarades de classe, » se souviendra-t-il à Venise « des garçons de plusieurs origines, et nous discutions de nos hormones en ébullition dans trois ou quatre langues, liés, semblait-il, à tout jamais, par notre culture cosmopolite. » La guerre de nouveau la chassant, la famille choisit en 1963 d'émigrer à Montréal, croyant que le fils pourra y poursuivre ses études en Français. Interdit d'école française, pour cause de religion orthodoxe, il doit passer côté Anglais.

¹ D'Autres rêves: Les écritures migrantes au Québec, Actes du Séminaire International du CISQ* à Venise, (15-16 Octobre 1999) sous la direction d'Anne de Vaucher Gravili; Préface d'Anna Paola Mossetto (*Centro Interuniversatorio di Studi Quebecchesi).

Robert MANE

Il pourrait aujourd'hui s'inscrire parmi les écrivains canadiens anglais. En 1990, le directeur d'un théâtre anglophone de Montréal devait lui en fournir l'occasion, Lui-même immigré, celui-ci lui demande une pièce sur les enfants d'immigrés, From the Main to Mainstreet tient l'affiche neuf semaines au lieu des quatre prévues. A Toronto, l'année suivante, le succès est plus grand encore.« On n'avait jamais vu ça : un spectacle qui attirait des membres de toutes les communautés et qui arrivait à réconcilier dans la salle tous les esprits dans une même émotion ou un même rire. » Sauf que certains « intellectuels canadiens anglais » refusent d'en comprendre le message véhiculé par le refrain d'une chanson :« Nous ne sommes pas des immigrés mais des Canadiens de deuxième génération ». On accuse même l'auteur de racisme « parce que j'osais rire de certains travers des Grecs, des Juifs ou des Chinois. » Il reste que la pièce, reprise en 1994 à guichet fermé, et avec un palmarès de plus de 220 représentations, devait demeurer inédite. Blessé par une telle réception, l'auteur, après ce passage à la littérature canadienne anglaise, était retourné à la francophonie.

Après des études de cinéma à l'université Concordia, Bouyoucas avait en effet choisi d'écrire comme de vivre en Français. A son amour de notre littérature, acquis à Beyrouth, s'ajoutait son mariage avec une Québécoise. Traducteur « à la pige », il écrit des scénarios de cinéma, des pièces radiophoniques, des articles. Et il publie deux premiers romans. Le Dernier souffle (1975), qui met en scène le suicide d'un immigré grec, n'ayant pas reçu la moindre attention de la part de la critique, il veille à ce qu'il n'en aille pas de même pour l'œuyre suivante. D'inspiration plus autobiographique, puisqu'il raconte les difficultés d'un jeune écrivain d'origine grecque marié avec une québécoise, Une Bataille d'Amérique (1976) affiche en quatrième de couverture des commentaires élogieux, auxquels s'ajoute que l'auteur « habite le Québec depuis treize ans » Voilà qui est loin de faire de celui-ci un habitant au sens historique du terme. Après l'intense introspection des deux romans, Bouyoucas éprouvait le besoin d'aller se ressourcer au pays ancestral. Ces années loin du Canada seront pour lui comme pour les siens une épreuve. « La Grèce, » avoue-t-il à Venise, en se référant à Camus, « où j'espérais me soulager du sentiment profond d'aliénation qui m'habitait s'avérait un exil. » Le voici donc de retour à Montréal; la ville désormais l'habite; il ne s'en évadera plus que par l'imaginaire, dans quelques nouvelles et, le temps venu, dans son cinquième roman.

L'arrière-plan québécois sur lequel s'inscrit le deuxième volet de son œuvre a changé. « Le nombre des électeurs ethniques de Montréal a quasiment doublé depuis 1984, » souligne-t-il dans son troisième roman, L'Humoriste et l'assassin (1996), p.78. Ceux-ci se sont en effet imposés non seulement dans le

paysage mais dans le devenir québécois. On se rappelle Parizeau_accusant leur vote d'avoir pesé en 1995 contre l'indépendance du Québec.« Compte-toi chanceux de vivre dans un pays où l'on ne sort pas les couteaux quand on perd les élections, » dira Yannis à un autre migrant, au début de La Vengeance d'un père (1997), p.10. Revenu au bercail canadien, l'écrivain veut proclamer sa foi dans l'unité plurielle du pays ; Divided we stand, crie-t-il, en sous-titre de sa pièce en Anglais. Et voilà que, en Février 1993, sa nouvelle pièce, Le Cerfvolant, (publiée aux éditions Trait d'Union seulement en 2000, grâce au Conseil des Arts) écrite en Français, mâtiné de Grec, joual, Anglais, comme peut se parler à Montréal, derechef déclenche les accusations de racisme, venant des Québécois cette fois.

Pourquoi les hauts cris ? Troublé par les bruits de lit montant de chez sa nouvelle locataire québécoise, un vieil épicier grec s'achète un cerf-volant comme dans son enfance et se réfugie sur son toit. Rassemblement de famille sur le dit toit. Envoyé parlementer avec la jeune femme, le fils revient en plaisantant : « Dès qu'elle m'a vu, elle a écarté les jambes en criant : Open house. » Commentaire de vieux Dimitri : « Elles sont toutes pareilles. » C'est un préjugé courant chez les immigrés, dira Bouyoucas pour se défendre, que les femmes de leur nouveau pays sont « faciles ». Dans La Fiancée promise (1983) de Naïm Kattan, Diane, sœur de prêtre, prouvait d'ailleurs abondamment à Meïr que « les canadiennes n'ont rien à envier aux parisiennes » (p.80), sans pour autant choquer le Québec. Mais c'était dans un roman; tandis que dans sa pièce, aujourd'hui, Bouyoucas surenchérit dans la provocation en insistant sur les tares des québécois pour cause de consanguinité. Voilà qui est trop. On « boude » donc l'auteur, qui ne peut placer sa pièce suivante, Lionel, dont les personnages, pour être de souche, n'en sont pas moins des quasi avortons qui, dans une métaphore à la Ionesco, grandissent au fur et à mesure qu'ils pénètrent dans les Etats-Unis. Un directeur artistique de ses amis lui expliquera ces réticences; les choses seraient plus faciles « si tu t'appelais Boudrias ». Ou Godbout!

L'œuvre n'en poursuit pas moins son élan, marquée par deux romans à succès, L'Humoriste et l'assassin (1996), La Vengeance d'un père (1997), auxquels s'appliquerait volontiers la formule de Maurice-Edgar Coindreau, préfaçant sa traduction de Sanctuary de Faulkner: « l'intrusion de la tragédie grecque dans le roman policier ». S'ajoutent une pièce: Nocturne (1998), acclamée comme « européenne » et bientôt traduite en Russe, en Italien, en Anglais; puis un recueil de nouvelles, Docteur Loukoum (2000) dont l'auteur a lui-même illustré la couverture, et au verso de laquelle il « remercie le Conseil des Arts pour la bourse qu'il lui a accordée ». L'année 2001 sera faste. Les Services Culturels de l'Ambassade du Canada à Paris, l'invitent à venir

Robert MANE

représenter au Salon du Livre, en Mars, la nouvelle maison d'édition, Les Allusifs qu'il vient à fonder, à l'intention notamment des écrivains « ethniques » ; il y a publié son cinquième. roman : L'Autre, situé totalement hors Canada. Ce qui n'empêche pas Bouyoucas d'occuper désormais une place sûre dans le paysage littéraire canadien.

En 1999 paraissait à New -York un article dont Bouyoucas se déclarait ravi. Enfin on comprenait sa démarche, qui était de prendre « toujours Montréal pour décor » et parler de « tous ses habitants » sans exclusive. Ellemême « issue d'une communauté ethnique, » puisque d'origine galloise, l'auteure, Maïr Verthuy, avait co-organisé à l'Université Concordia, en 1994, un colloque dont l'un des moments forts, qu'elle évoque en début de son analyse, fut l'intervention de Claudine Potvin, donnant sa lecture de La Québécoite (1983), devant une Régine Robin « abasourdie² ». Québécoise de souche, Potvin ne pouvait retrouver son Montréal dans les descriptions d'un roman institué comme le classique de la littérature migrante, alors que d'autres œuvres, non moins significatives, comme les deux premiers romans de Bouyoucas (1975 et 1976), le précèdent. Au reste, entre les visions de ces deux écrivains, quelle différence!

« Amérique mal ficelée, toute juxtaposée en vrac» (p.80), le Montréal de Robin est vécu à coup de déménagements d'un quartier à l'autre.. Toujours « entre deux villes, entre deux langues, » passant « rue Crescent, rue Saint-Denis, rue Victoria, » changeant ainsi constamment « de peau, de langue, de bouffe, de sexe, de nom, » l'héroïne a toutes les raisons de donner au lecteur quelque tournis, handicap qu'il ne connaîtra pas avec Bouyoucas. Chez œ dernier, quand on déménage à répétition, c'est tel Nicolas dans Une Bataille d'Amérique « pour filer à l'Anglaise, et changer de rue le lendemain : Bleury, Durocher, Milton, Prince-Arthur, Sainte-Famille, elles y passèrent toutes» (p.86). Inutile de consulter un plan de la cité pour suivre les pérégrinations du héros; la topographie pour la topographie n'a fonction que de lest dans le récit : idem. d'une façon générale, pour la géographie dite de base. Lorsque nous rencontrons ce même Nicolas en début de roman avec un domicile maintenant « fixe », qu'il occupe avec femme et enfant, nous n'apprenons rien de la rue ni du quartier; seule donnée: l'hiver canadien. Nicolas, qui se veut écrivain, couche à l'envi, sur des pages qu'il jette ensuite, toujours la même

² Maïr Verthuy, « Pan Bouyoucas et le principe des vases communicants ou de la nécessité de sortir de l'ethnicité, » Literary Pluralities, Broadview Press, New York, 1999, pp. 172-183; voir aussi Lucie Lequin et Maïr Verthuy, dir. Multiculture, Multiécriture: la voix migrante au féminin en France et au Canada, L'Harmattan, Paris, 1996.

phrase : « il neige depuis un mois ». Et si son imagination finalement s'envole, ce sera pour « visualiser » les photos dans les journaux du lendemain : « vieillards enterrés, gelés ou morts d'apoplexie à quelque part de leur demeure,...skieurs se promenant rue Sainte Catherine... » D'emblée se découvre un trait familier chez le romancier qui, de préférence au paysage brut, urbain ou rural, privilégie le spectacle des *people in the street*, gens, dira -t- il, de la vraie vie, celle d'un Montréal pris dans sa totalité foncièrement baroque et, comme il va ne cesser de le mettre en lumière, cosmopolite.

« Je veux que mes petits-enfants et les enfants de mes petits-enfants puissent avoir une vue plus juste de ce qu'est Montréal aujourd'hui, de la ville dans laquelle je vis, » proclame-t-il quand paraît son troisième roman, affichant une ambition dont il déclare dans La Presse (28/7/1996) qu'elle encore « rare dans la littérature québécoise ». Le héros de L'Humoriste et l'assassin aménage dans un quartier dont les résidants sont « pour la plupart des Grecs, des Juifs hassidim, des Italiens, des Latino-Américains et des Sri-Lankais » (p16). Une fois encore la rue est sans nom ; mais de la fenêtre peuvent s'apercevoir deux établissements, le Sextase sur lequel il est inutile d'épiloguer et un restaurant grec qui doit nous intéresser ici d'avantage. L'acculturation (terme, rappelonsle, non négatif) culinaire, grâce à l'apport des immigrés, est un des éléments importants de ce Canada nouveau que Bouyoucas nous invite à pénétrer. Les goûts on changé.. Dans Une Bataille d'Amérique, heureuse de pouvoir parler Grec avec Nicolas, venu avec un collègue anglophone essayer de vendre des revues, une vieille immigrée, insistait pour leur offrir à manger, « Je m'en fous de leur fucken manger, » dit le collègue qui ensuite réclame :

« You don't have some Ketchup, by any chance ?

Je faillis lui lancer mon assiette à la figure. Mais la moussaka me piqua les narines, m'enivra. Stewart piocha dans l'épaisse sauce béchamel ...pour arriver à la viande, la humer et me dire :

Shit! There are onions in it! Dont't eat it! » (p.92).

Vingt ans plus tard, une pareille scène ne devrait pouvoir se reproduire.« On est plus des sauvages, » s'exclame dans L'Humoriste et l'assassin un des amis de Philippe Blay (p.78). Même si tous, à Montréal, n'ont pas comme ce dernier la chance de pouvoir coucher et manger Grec à domicile, les deux félicités étant conjointement assurées par la femme du propriétaire. «Tiens, » remarque celui-ci quand il apporte le nouveau bail, « des spanakopitta » (autrement dit, des feuilletés aux épinards) « comme ma femme en fait ». Le héros, il est vrai, est particulièrement sensible à la Grèce puisque avec sa femme, québécoise elle aussi, dont il est aujourd'hui séparé,

Robert MANE

ils ont conçu, derrière le théâtre d'Epidaure, afin « qu'un jour cet enfant fasse de Montréal une nouvelle Athènes » (p.76) un fils prénommé Dyonisos, lequel, il est vrai, préfère aujourd'hui qu'on l'appelle Denis.

Entre l'arrière-plan social de 1976 et celui de 1996, la différence est en effet considérable. Donnant quelque rares cours privés de Français, Nicolas devait feindre de ne pas entendre ses élèves âgés de sept à dix ans se plaindre : « French? Yeech! I hate French. I hate frogs. Why don't the FROGS learn Anglais ? (p.16) A quoi s'ajoutaient les bordées de son voisin « Pourquoi tu vas pas travailler comme tout le monde, Bloody immigrant !...On n'est pas des parasites, nous ! J'ai travaillé et j'ai fait la guerre pour mon pays, moi ! » (p.128). Si le contexte des Two Solitudes de Maclennan (1945) n'est plus d'actualité, de même que l'affrontement entre voleurs de jobs (ou d'aide du Bien Social) et braves autochtones, il n'en reste pas moins que les solitudes perdurent. Elles pèsent sur un autre plan, plus existentiel encore. Ne pouvant supporter son isolement affectif, malgré sa réussite matérielle, le héros du Dernier souffle (1975) mettait fin à ses jours ; son magasin « lui avait rongé tous les rêves et tous les espoirs pour ne le laisser que propriétaire d'une maison dont il ne voulait pas, munie d'un garage large où, la veille au soir, il avait invité la mort... » (p.187). Dimitri, dans Le Cerf-volant, en 1993, continue le personnage. « Au magasin quand le soleil pointe à Halifax, au magasin jusqu'à ce que le soleil se couche à Vancouver » (p.55), il n'a cessé de trimer, payant de ses « plus belles années » cette maison, ce toit qu'il n'emportera pas dans la tombe. Il y crie sa souffrance, née non des bruits insolites chez sa locataire (le coupable, on l'apprendra, est le vieux père en visite chez sa fille, et qui a du mal à dormir), mais de cette tragédie qui n'a cessé de le « ronger », exactement comme Lucas, et dont le nom est silence (p.52). Par là s'entend l'impossibilité de communiquer. Clients et voisins québécois « n'aiment pas ça, se faire rappeler qu'on existe, » (p.15). Communier dans les rêves d'un pays évanoui avec sa femme, il n'en a jamais eu le temps ni le courage ; et pour ce qui était d'une simple partie de balle au parc avec son fils: « Je pouvais y aller, » se souvient-il, « à condition de te parler seulement en Anglais. », « J'avais dix ans... », « Pas moi. » (p.38).

La vraie tragédie ne réside plus dans le fossé entre les communautés, mais dans le dialogue confisqué entre les générations, les aînés murés dans une forme d'autisme, cependant que leurs enfants s'intègrent au nouveau monde. Le fossé ne bée pas du reste que chez les immigrés. Denis, alias Dyonisos, ira jusqu'à commanditer un meurtre pour rappeler à Philippe son existence. Dans La Vengeance d'un père (1997), la tragédie écrase deux familles, l'une grecque, l'autre de souche ; dans la première, la fille aînée, parfaitement « québécisée », qui joue dans une troupe de théâtre, se suicide après avoir été

défigurée ; le frère s'enfuit aux U.S.A. pour échapper à la querelle du séparatisme ; le père sombre dans la démence. Côté québécois, la fille devient quadriplégique. Il est vrai que le destin n'est pas toujours noir. Ainsi le fils de Dimitri et la locataire s'entendent immédiatement si bien que la vieille Stella se demande déjà si ses petits-enfants lui parleront Grec.

La récente parution, dans Le Monde des livres, daté de 5 Juillet 2002, d'une note d'une vingtaine de lignes consacrée à L'Autre revêt quelque signification. Pour la première fois, même si c'est un an et demi après sa parution, et dans un choix de lectures pour l'été, une œuvre de Bouyoucas est remarquée en hexagone ; et, qui plus est, sans que mention soit faite des origines de l'auteur, ni de sa nationalité présente. « Troublant, empreint de mystère, » le livre est appréhendé en tant que tel. Robert Chartrand, en Mars de l'année précédente, l'avait dès sa sortie justement salué comme un petit mais grand roman. Avec Mère -Solitude (1983) du haïtien Emile Ollivier, ce livre d'une centaine de pages pourrait bien s'inscrire en tête de la littérature issue de Montréal ; peut-être précisément parce que leur cadre est une île lointaine, coupée du Canada. « Espace du dedans, » explique Ollivier dans son roman (ed. Le Serpent à Plumes, Paris, 1994, p.173) « l'île est un lieu pour rentrer en soi-même ; espace du dehors, l'île est un lieu propice à la dérive, une rampe de lancement... » Ici donc Léros, dans le Dodécanèse

« Ouand je pense à la Grèce, » confiait Bouyoucas dans « Anna et Sotiris », nouvelle sur laquelle se concluait Docteur Loukoum, recueil publié un an avant ce cinquième roman, « c'est Léros que je vois » (p.135). Très tôt, il a découvert l'île, à travers les souvenirs de sa grand-mère maternelle, qui en était originaire et avait accompagné la famille en exil. Longtemps dominée par les Turcs, l'île avait été annexée par les Italiens, puis occupée par les Allemands qui la transforment en forteresse. Une scène précise trouve ici sa place, vécue par Thomas, le narrateur, celle des parachutistes de la Royal Air Force qu'il découvre dans les eucalyptus, étranglés par leur harnais. Les Allemands finiront par être chassés, non sans avoir truffé Léros de mines. Enfant, Thomas s'enivrait des « contes fantastiques » des marins. « Le monde est beau, grand, inépuisable, » lui racontaient-ils (p.7). A Rhodes, où il va chez un oncle riche armateur, il s'éprend de la fille, Olga. Et c'est pour offrir à l'aimée une robe taillée dans la soie d'un parachute que, revenu pour quelques iours dans son île natale, il s'aventure en terrain interdit, butant sur une grenade. Une jambe en moins, et tous ses rêves évanouis, on l'appellera désormais Tripodis à cause de ses béquilles ; il appartient au folklore pour touristes ; Bianca, vieille fille de joie au grand cœur, le protège. L'île est devenue cercueil. Un jour un voilier jette l'ancre, avec à bord son sosie, lequel a non seulement pris son nom mais annexé toutes ses virtualités ; il est riche ;

Robert MANE

il a deux jambes ; c'est le mari d'Olga. Qui est le vrai Thomas ? Le narrateur choisit de disparaître. Un pêcheur dira avoir vu une des béquilles flotter sur la mer.

D'où vient que ce « conte » nous saisit autant ? D'abord parce que (les mots y retournent sans cesse), «l'air est gorgé de magie ». Dès les premiers instants, les astres s'impliquent dans l'histoire d'amour :

La lune est pleine ce soir, dit la fille. Et la mer a revêtu son voile de soie noire pour la recevoir. Comment dit-on lune en anglais ? soupira-t-elle en posant sa main sur celle du garçon.

C'était la première fois qu'une fille lui prenait la main. Ce fut également la première fois qu'il remarqua à quel point la pleine lune qui se levait au-dessus de la côte turque était grande, lumineuse, voluptueuse... « Moon ». « Dis le encore » « Moon » (p.21)

La lune, les étoiles, et aussi le soleil méditerranéen dont la lumière inonde les jours, les éléments participent d'une rêverie dans laquelle le lecteur se laisse d'autant plus aisément glisser que l'évasion est semée de repères faciles; Les Canons de Navarone, Zorba le Grec; Thomas acquiert ses premiers rudiments d'Anglais dans le National Geographic Magazine; au village il côtoie un cousin de Georges Guétary. Familier du cinéma, du théâtre, des médias, Bouyoucas connaît les ingrédients d'une bonne love story;, mais il y a évidemment plus.

Au chromo se surimposent les horreurs de l'Histoire, celles d'hier, celles d'aujourd'hui ; la guerre civile en Grèce où l'on s'est entre-tué « avec une férocité qui n'atteint qu'entre frères une telle intensité » (p.14); les Turcs envahissent Chypre. Au cœur de ce livre, comme dans les romans qui le précédaient, la mort dont Philippe remarquait qu'elle « est si correctement masculine » en Grec : o thanatos (H.A. p.203), règne en despote ; menant les uns au suicide (le vieux Lucas, Théo, la fille Focas), s'amusant de Philippe, ou mutilant le héros, ce qui revient au même. Entre Une Bataille d'Amérique et L'Autre, la continuation se fait évidente, même si les apparences diffèrent. On cloue les testicules de Nicolas sur la chaise, quand il vient solliciter l'Aide sociale : à la fin du roman, devenu riche, mais après avoir dû renoncer à ses ambitions, il perd l'un de ses attributs, qu'il laisse sur le plancher des toilettes; Thomas laisse une jambe sur un champ de mines. Les mutilations relèvent de la même symbolique, l'un et l'autre héros, sous la neige de Montréal ou le soleil de Léros, pareillement dépouillés de la partie vitale de l'individu, qui est les rêves ; l'un et l'autre contraint au même choix que par deux fois (la première, quand le père de Thomas, devenu fou après avoir été contraint à décrocher les cadavres des parachutistes, se jette dans la mer; la deuxième, quand Thomas disparaît,) Bouyoucas appelle écrire son apocalypse. L'image s'avère fondamentale dans le cheminement de l'auteur.

Pourquoi cette image? Selon « Anna et Sotiris », Saint Jean l'Evangéliste se serait d'abord installé à Léros ; au lieu de s'en tenir à son livre, il se met à prêcher; exaspérés, certains veulent lui infliger un traitement contre nature ; le Saint jette sa tunique sur les flots et, « flottant dessus comme sur u--n radeau, il se dirige vers Patmos en criant. Léra (Saleté). » Si l'étymologie est contestable, l'image ne l'est pas; le radeau fournit bien à l'oeuvre de Bouyoucas sa métaphore unifiante. On se souvient de la nouvelle de Matt Cohen, « Columbus and the fat lady », que citait Atwood dans Survival en 1972 ; après s'être trompé d'époque et de direction, le navigateur génois échoue dans un cirque de l'Ouest canadien où le récit de ses malheurs fait rire. Les émigrés grecs de Bouyoucas continuent pour leur part la traversée sur un radeau qui sans cesse menace de chavirer, sous le poids des frustrations. Une question les taraude, celle du destin qui leur a fait prendre la direction du Canada. « Il nous faut une muse pour inspirer l'oubli », disait le père de la maîtresse grecque de Philippe (H.A.p. 117); à sa petite — fille qui lui demande, à la fin de La Vengeance d'un père, comment elle fait « pour aller toujours de l'avant » la vieille Focas répondait : « Peut-on aller de l'arrière ? » On avait acceuilli ses deux derniers romans comme des « polars » alors que Bouyoucas y poursuivait une thématique intime, celle du choix que fait pour nous le destin. Il lui fallait maintenant camoufler Montréal, camoufler le Canada.

Dans Mère Solitude, Ollivier fait dire au narrateur que son histoire « ô miracle — se présente non pas comme une fiction, mais comme la vibration même de la réalité »(p.172). Que serait-il devenu, s'interroge continuellement Thomas, si, dans le champ de mines, il avait obliqué à droite, et non à gauche? « Parfois, je me demande, si j'avais continué ma carrière en anglais, ce qu'aurait été ma vie », confiait Bouyoucas à une journaliste du Devoir (24 février 2001), question qu'il a dû effectivement se poser avec insistance en périodes difficiles. L'Autre s'avère donc la confession déguisée d'un écrivain qui, à ce stade de sa carrière et sa vie, se trouve confronté à son apocalypse. Par là ne s'entend évidemment pas qu'il se met tout de go à rivaliser en prophéties avec l'Apôtre. Le terme garde pour lui son sens grec originel de Révélation, que l'on peut ici traduire par constat. « Je suis satisfait de ma vie, » dit à Thomas son sosie jamais devenu marin, mais vendeur de croisières. Ce qui se révèle par le biais du double personnage, et qui s'est imposé au romancier, est qu'on ne peut aller contre cette partie de soi-même que le destin a choisi de

Robert MANE

privilégier. Thomas n'a d'autre option que de disparaître. « Le voilier leva l'ancre une heure après. Le soleil avait repris son ascension par-dessus le monde, la mer souriait, satisfaite des nouveaux rêves dont la lune l'avait chargée» (p.100). Tout va donc pour le mieux dans le meilleur des (nouveaux) mondes possibles; ce n'est plus une philosophie à la Candide: c'est un pari quotidien. Pan Bouyoucas, écrivain québécois et citoyen canadien, sait que son radeau est arrimé au bon port. « Comme homme, je me sens bien dans ma peau, » s'écrie-t-il à Venise; et comme écrivain aussi, dont il fixe le rôle et la motivation:

En tant que trait d'union, non seulement je me donne une identité qui me facilitera la vie et qui sera d'utilité à mon pays, je fais aussi, et dans le contexte mondial actuel, la projection hors de moi de ce qui en moi participe de l'universel.

N'est-ce pas là la vocation même du « Canada Autrement » ? Et un « perfect ending » au « conte » de Venise ?

ECRIRE AUTREMENT AU QUEBEC: LES ROMANS DE YING CHEN

Yvon LE BRAS
Brigham Young University, Provo, Utah

Parmi les écrivains venus d'ailleurs qui donnent à la littérature québécoise contemporaine un visage de plus en plus métissé, Ying Chen attire particulièrement l'attention. Depuis La Mémoire de l'Eau (1992) au Champ dans la mer (2002), en passant par les Lettres chinoises (1993), l'Ingratitude (1995) et Immobile (1998), c'est à toute la problématique de la création littéraire dans un autre pays, une autre culture et une autre langue que cette romancière d'origine chinoise nous invite à réfléchir en filigrane de ses récits. Profondément marquée par l'expérience de l'émigration et de l'immigration, l'écriture de Ying Chen est toutefois difficile à définir. En dernière analyse, on constate néanmoins que cette dernière tire le meilleur parti de son statut d'écrivain migrant pour produire une œuvre très originale qui constitue un des meilleurs exemples d'écriture postmoderne au Québec aujourd'hui.

Among the writers from abroad who give to contemporary Québécois literature its increasingly multicultural character, Ying Chen particularly attracts our attention. From La Mémoire de l'Eau (1992) to Le Champ dans la mer (2002), by the way of Les lettres chinoises (1993), l'Ingratitude (1995), and Immobile (1998), this Chinese-born novelist invites us to reflect beneath the surface of her narratives on the question of literary creation in another country, another culture, and another language. Deeply marked by the experience of emigration and immigration, Ying chen's writing is however difficult to define. Upon further consideration, its appears nevertheless that she gets the most of her migrant writer's status to produce a very original work which constitutes one of the best examples of postmodern writing in Quebec today.

Depuis une vingtaine d'années, les œuvres d'écrivains venus d'ailleurs publiées au Québec se sont multipliées à un tel point qu'elles ont désormais trouvé leur place dans la plupart des anthologies de la littérature québécoise. Selon Clément Moisan et Renalte Hildebrand, auteurs d'un ouvrage¹ récent consacré à ce sujet, le phénomène en question remonterait en fait à la première moitié du vingtième siècle et serait l'un des facteurs d'évolution d'une littérature d'abord nationale, indissociable d'un territoire, d'un pays et d'un peuple, devenue par la force des choses représentative d'une société de plus en plus multiculturelle, pluraliste et cosmopolite.

Quelle que soit l'importance historique de cette composante ethnoculturelle de la littérature québécoise, nul ne saurait désormais en ignorer l'existence. La diffusion des œuvres contemporaines produites par des immigrants, les prix et distinctions que reçoivent leurs auteurs sont des

¹ Clément Moisan et Renate Hildebrand, Ces étrangers du dedans: une histoire de l'écriture migrante au Québec (1937-1997), Québec, Éditions Nota Bene, 2001.

Yvon LEBRAS

marques suffisantes de reconnaissance de leur valeur et de l'intérêt qu'elles suscitent auprès d'un public large et varié.

Parmi les écrivains immigrants comme Sergios Kokis, Marco Micone, Dany Laferrière ou Régine Robin dont les noms sont le plus souvent retenus par la critique et l'histoire littéraires québécoises ces derniers années, Ying Chen, romancière d'origine chinoise, attire particulièrement l'attention. De La mémoire de l'eau (1992) au Champ dans la mer (2002) en passant par Les lettres chinoises (1993) L'ingratitude (1995) et Immobile (1998), c'est à toute la problématique de la création littéraire dans un autre pays, une autre culture et une autre langue qu'elle invite le lecteur à réfléchir en filigrane de ses récits.

Dans un numéro spécial de la revue *Tangence* de janvier 1999, Christian Dubois et Christian Hommel² s'interrogent sur la spécificité de la littérature produite par des immigrés comme Ying Chen en prenant en considération la distinction faite quelques années auparavant par Robert Berrouët-Oriol et Robert Fournier entre les notions d'écritures migrantes et d'écritures métisses définies comme suit:

Les écritures migrantes [...] sont celles du corps et de la mémoire ; elles sont, pour l'essentiel, travaillées par un référent massif, le pays laissé ou perdu, le pays réel ou fantasmé constituant la matière première de la fiction [...]. Les écritures métisses [...] se réappropri(ent) l'Ici, inscrivant la fiction — encore habitée par la mémoire originelle — dans le spatiotemporel de l'Ici ; ce sont des écritures de la perte, jamais achevées, de l'errance et du deuil³.

Appliquée aux œuvres littéraires néo-québécoises en général et à celle de Ying Chen en particulier, cette typologie ne manque pas d'intérêt car elle permet de souligner le "rapport imaginaire qu'elles entretiennent avec l'espace et le temps⁴", en fonction du positionnement de leurs auteurs "face au pays d'accueil et au pays quitté⁵".

² Christian Dubois et Christian Hommel, "Vers une définition du texte migrant : l'exemple de Ying Chen", *Tangence*, n° 59, janvier 1999, pp. 38-48.

³ Robert Berrouët-Oriol et Robert Fournier, "L'émergence des écritures migrantes et métisses au Québec ", *Québec Studies*, n° 14, printemps/été 1992, p. 12.

⁴ Christian Dubois et Christian Hommel, op. cit., p. 40.

⁵ Robert Berrouët-Oriol et Robert Fournier, op.cit., p. 40.

ECRIRE AUTREMENT AU QUÉBEC

Dans la Mémoire de l'eau, qui sert en quelque sorte de préambule à toute son œuvre, Ying Chen convie le lecteur, par l'intermédiaire d'une narratrice dont la voix pourrait bien être la sienne, à la découverte de la Chine du XXe siècle dont elle retrace l'histoire mouvementée de l'intérieur en évoquant le destin souvent malheureux de trois générations d'hommes, et surtout de femmes, confrontés au poids de la norme culturelle et sociale qui étouffe toute initiative et affirmation de soi. Entre la Chine d'hier et d'aujourd'hui, il n'y aurait somme toute aucune différence étant donné que la même oppression s'y exercerait sous une forme ou une autre. À ce propos, le départ, sinon la fuite, de la narratrice vers l'occident à la fin de cette histoire est révélatrice puisqu'elle ne fait qu'illustrer un désir de rupture que le récit ne cesse de sous-entendre du premier au dernier chapitre du roman. Ainsi, plus qu'à la narration d'une fiction, tout indique que Ying Chen se livre ici sous le couvert d'une langue qui a l'origine n'était pas la sienne à la remémoration de traditions désuètes que l'exil a rendu excécrables à ses yeux et qui l'ont amenée à faire le deuil de son pays natal. En ce sens, La mémoire de l'eau relève bien de la catégorie des écritures migrantes mentionnée plus tôt car son auteur se situe en toute connaissance de cause par rapport à un Ailleurs que l'émigration a relégué dans un passé révolu.

Les lettres chinoises, le second roman de Ying Chen, se présente sous une forme épistolaire comme la suite logique du premier, à cette différence près qu'il s'agit moins cette fois-ci pour la romancière de se pencher sur une vie antérieure douloureuse que de mettre en scène l'expérience du déracinement et de l'adaptation difficile à un autre milieu, en l'occurrence Montréal, à notre époque. On serait tenté d'y voir l'illustration même d'une écriture métisse si la voix de la tradition représentée par Sassa, restée en Chine, ne venait freiner quelque peu l'élan de Yuan, son fiancé, parti à la découverte du Nouveau Monde et désireux de s'y implanter coûte que coûte. Manifestation de deux désirs contradictoires, celui de rester ou de retourner chez soi et celui de partir pour revivre, les lettres que ces personnages s'échangent inscrivent ainsi au sein de la trame narrative une tension qui ne cesse de s'accentuer et entraîne finalement leur séparation définitive.

Si le constant va-et-vient entre le présent et le passé, l'ici et l'ailleurs s'impose au lecteur comme le leitmoviv des *Lettres chinoises*, la voix de leur ami Da Li, plus discrète peut-être, mais tout aussi présente, se juxtapose à celles de Sassa et de Yuan pour fournir un subtil contrepoint à l'ensemble de l'œuvre. Aspirant de tout son être à un avenir meilleur en d'autres lieux, Da Li quitte à son tour la Chine sans éprouver le moindre sentiment d'appartenance à son pays d'origine :

Yvon LEBRAS

J'ai décidé de partir, Sassa. Je t'ai dit cette phrase il n'y a pas longtemps à Shangai. Il me semble que cette phrase m'a suivie depuis ma naissance et elle restera en moi pour toujours. C'est que je ne supporte pas la mort des personnes et des choses [...]. L'année dernière, je t'ai dit : " Je dois partir ", puisque tant de monde partait à ce moment-là sans savoir exactement pourquoi, mais chacun avec une illusion mourante qu'il espérait sauver dans un endroit plus prometteur⁶ [...].

À l'exemple de la narratrice de la Mémoire de l'eau, réincamée sous les traits d'un personnage secondaire, c'est une célébration de l'errance en soi, hors du temps et de l'espace réels, qu'exprime ici la romancière à demi-mots. Quand on sait que Ying Chen donnera à nouveau la parole dans L'ingratitude, son troisième roman, à une jeune femme semblable, qui cette fois vient de mettre fin à ses jours, il apparaît clairement que l'exil est chez elle la condition sine qua non de la reconquête de son propre devenir. Les paroles suivantes de Yan-Zi, personnage-narrateur qui s'est suicidée pour se venger de sa mère et des siens, pourraient donc tout aussi bien refléter l'idéal de l'auteur et la nature de son entreprise littéraire: "Nous avions besoin d'une séparation brutale, d'un déracinement féroce pour sortir de la torpeur et nous redécouvrir, sinon pour nous abandonner définitivement "7.

Lorsque l'exil ne résulte plus, comme c'est le cas dans L'ingratitude, d'un départ pour l'étranger mais de la mort pure et simple du protagoniste, qui fait entendre sa voix de l'au-delà, il faut avouer cependant que les choses se compliquent un peu. La distinction entre écritures migrantes et écritures métisses qui reposaient sur des oppositions spatio-temporelles précises et évidentes devient alors catuque et aléatoire. De plus, lorsque l'instance narrative, à l'instar de cet esprit ou fantôme dont elle est l'émanation, peut traverser les murs, flotter au-dessus de la tête des vivants et abolir les frontières du temps, confondant à loisir le présent, le passé et le futur, toute tentative de catégorisation peut sembler vaine. Pourtant, et c'est ce qui fait de L'ingratitude un roman particulièrement original⁸, bien que Ying Chen cherche à lui donner une portée universelle en prenant soin de n'y laisser aucun repère spatiotemporel, il demeure paradoxalement par sa forme et sa matière le plus chinois de ses romans ; la relation conflictuelle mère/fille qu'il met en scène étant

⁶ Ying Chen, Les lettres chinoises, Leméac, 1993, p. 126.

⁷ Ying Chen, L'ingratitude, Leméac, 1995, p.12.

⁸ Ce roman, très apprécié par la critique de part et d'autre de l'Atlantique, a été en lice pour le prix Fémina en 1995 et traduit en plusieurs langues.

ECRIRE AUTREMENT AU QUÉBEC

l'essence même d'une écriture à la croisée des chemins, hybride en quelque sorte, prise entre le poids de la tradition ancestrale et le désir d'émancipation.

Plus que l'intrigue, à peine esquissée dans ce dernier roman tout comme dans le précédent, c'est en effet l'insertion répétée à des endroits stratégiques du récit de proverbes, maximes, dictons et autres micro-structures textuelles codifiées par le sens commun ou la pensée traditionnelle chinoise empreinte de confusianisme qui suscite l'intérêt. De même que Da Li, son alter ego des Lettres chinoises qui de son propre aveu avait "quitté [sa] ville natale surtout pour quitter [sa] mère et abandonner les "armes" qu'elle lui a léguées9, " Yan-Zi quitte cette vie pour une autre "loin des obligations imposées par le lien du sang "10. Dans la réalité du texte le rejet de la mère et des valeurs qu'elle incarne peut se traduire par l'expression d'idées contraires sous une forme semblable. À un lieu commun qui fige la pensée et dicte la conduite comme : "En se détournant du dire des vieux, on s'approche de son malheur¹¹", Da Li oppose une façon de concevoir l'existence plus librement, sans aucune attache filiale ou culturelle qui risquerait d'entraver son déroulement : " Naître ou mourir dans un endroit n'est pas important. Seul importe le cours des choses. La vie a peut-être un but, mais il n'y a pas d'itinéraire. Si on tient trop à suivre un itinéraire, on se cogne contre les murs et on meurt tôt "12. Ainsi se développe dès les Lettres chinoises un style aphoristique qui permet à Ying Chen d'interrompre constamment le récit pour passer du " je " au " on " et à généraliser son propos. Qu'il se manifeste en une seule phrase concise ou en une chaîne plus ou moins longue de phrases juxtaposées ou coordonnées, l'aphorisme provoque toujours la réflexion en invitant le lecteur à l'évaluer à partir de son expérience personnelle¹³.

Dans L'ingratitude, comme le titre du roman l'indique clairement, parallèlement à la multiplication des citations de proverbes traduits littéralement dans la langue de l'écriture et grâce auxquels la mère de Yan-Zi tente d'imposer son autorité sur elle, la remise en question du bien fondé de la sagesse chinoise éclate au grand jour à la faveur du discours analeptique :

⁹ Les Lettres chinoises, op.cit., p. 52.

¹⁰ L'ingratitude, op.cit., p. 89.

¹¹ Les Lettres chinoises, p. 53.

¹² Ibid. p. 74.

¹³ Pour plus de considérations théoriques sur la nature de l'aphorisme dans le roman francophone, voir Mark Bell, Aphorism in the Francophone Novel of the Twentieth Century, McGill-Queen's University Press, Montréal, 1999, p. 7-36.

Yvon LEBRAS

Deux êtres unis dans un même lit ne se disent pas leurs rêves. Elle m'avait appris ce proverbe dès que j'avais commencé à m'intéresser à des romances. Maman connaissait beaucoup d'autres proverbes pour beaucoup d'autres circonstances. Par exemple, chaque fois qu'elle croyait que je luis cachais quelque chose, elle me faisait entendre ceci : le feu ne peut être dissimulé par le papier. [...] J'avais pris l'habitude de ne pas dire l'entière vérité, c'est-à-dire de mentir. On peut très bien produire des mensonges à partir de vérités. N'est-ce pas en effet le jeu que iouent par excellence les avocats, les journalistes, les politiciens, les professeurs comme papa, les mensonges étant souvent cachés dans le choix des vérités ? En réfléchissant bien à la phrase "le feu ne peut pas être dissimulé par le papier", qui voulait dire que la vérité ne peut être dissimulé par le mensonge, je me demandais si l'on ne sous-entendait pas l'inverse : le mensonge ne peut être dissimulé par la vérité. La puissance du mensonge et la fragilité de la vérité deviendraient ainsi frappantes. Et en interprétant le proverbe d'une autre façon, justement, j'avais l'impression de dire une vérité. Maman, elle, n'aurait sans doute pas aimé cette interprétation. [...] Elle ne voulait pas croire que i'avais mes vérités à moi. Si par grand malheur de telles vérités existaient, maman consacrerait tous ses efforts à les supprimer¹⁴.

Dans un monde de certitudes et de vérités absolues véhiculées par la tradition orale, le discours constestaire ne peut se faire entendre qu'au mode conditionnel. Les paroles émises par Yan-Zi empreintes d'une logique implacable n'étant proférées qu'a posteriori, leur portée se trouve d'emblée atténuer par leur nature hypothétique. Ainsi, de même que le suicide, l'esprit de contradiction ne mène à rien, sinon au néant où on ne peut "plus distinguer aujourd'hui d'hier [et]...de demain 15 ". C'est l'amère constatation que fait la narratrice à la fin de son récit :

Je comprends maintenant que notre mère est notre destin. On ne peut se détourner de sa mère sans se détourner de soi-même. En perdant sa mère et son abri, on est livré à l'effrayante fraîcheur de l'inconnu [...]. J'ai voulu attaquer maman, n'est-ce pas, alors mes os se sont brisés contre ses os et mon âme devient un chien sans maître. Les feuilles tombées retournent à leurs racine, les hommes morts se réunissent chez Seigneur Nilou. Mais les

¹⁴ L'ingratitude, p. 52.

¹⁵ Ibid., p. 132.

ECRIRE AUTREMENT AU QUÉBEC

traîtres à leur mère continueront, morts comme vivants, à vagabonder, à se voir exclus du cycle de la vie, à être partout et nulle part. À ne pas être 16.

Il faut croire que ces paroles de Yan-Zi soient prémonitoires car il s'agit là du sort que réserve Ying Chen à la narratrice d'*Immobile*, incapable de vivre heureuse en compagnie de son mari, archéologue de métier, parce qu'elle est persuadée d'être la réincarnation d'une princesse d'une autre époque. Toujours remplie du "souffle de l'autre temps¹⁷", elle est contrainte à vivre entre deux mondes:

Car mon véritable problème réside dans une continuelle insatisfaction quant à ma vie précédente laquelle me ramène sans appui dans le monde actuel, me replonge en vain dans une mer à jamais étrangère et pourtant familière, où aujourd'hui comme hier je confonds les courants, le corps suspendu et attaqué de toutes parts¹⁸.

Christian Dubois et Christian Hommel ont cru voir se développer dans l'œuvre de Ying Chen, à partir de L'ingratitude, "une fiction résolument centrée sur la problématique de l'identitaire 19 ". Bien que cette préoccupation ne soit jamais absente de ses premiers romans, la publication d'Immobile et surtout du Champ dans la mer semble confirmer leur hypothèse. En l'absence de toute référence à la réalité concrète, alors que la matérialité des personnages s'effrite et que les "espaces-temps²⁰" se multiplient, il devient possible de passer d'un roman à l'autre comme s'ils ne constituaient qu'un même texte dont la prose de plus en plus sobre et éthérée cherchait à reproduire les réflexions et les rêveries d'une jeune femme sans cesse "en transit entre deux lieux, entre deux moments de sa vie, à la frontière entre le passé et le présent, le réel et l'imaginaire²¹ ". Le dernier roman de Ying Chen qui rappelle La mémoire de l'eau par son sujet, puisqu'il traite d'une manière métaphorique de l'anéantissement auquel aucune société ou civilisation ne peut échapper, selon elle, est à cet égard emblématique de l'ensemble de son œuvre. La narratrice du Champ dans la mer, qui n'est autre que celle d'Immobile et sans doute

¹⁶ P. 129.

¹⁷ Ying Chen, Immobile, les Éditions du Boréal, 1998, p. 23.

¹⁸ Ibid., p. 40.

¹⁹ Christian Dubois et Christian Hommel, op.cit., p. 47.

²⁰ L'expression est de Ying Chen, voir Le champ dans la mer, Paris, Editions du Seuil, p. 104.

²¹ Benny Vigneault, " la mémoire et la mer ", Le Soleil, 10 mars 2002, p. B1.

Yvon LEBRAS

de l'Ingratitude, y paraissant plus que jamais isolée entre deux univers subtilement suggérés par le titre de l'ouvrage, on est tenté de voir dans ce roman une "allégorie de l'exilée transplantée loin de la terre natale "22 ou d'y lire la "métaphore [d'une] écriture [qui] recycle les personnages des romans antérieurs "23, comme si la mort n'était jamais définitive chez Ying Chen et qu'elle favorisait toujours un regard restrospectif sur des rêves de bonheur irréalisés.

Il y a quelques mois, à l'occasion de la parution du *Champ dans la mer*, Ying Chen confiait à une journaliste qui l'interrogeait sur son métier d'écrivain et les caractéristiques de son style:

Après environ dix ans de pratique d'écriture, je souhaite retrouver l'état primitif dans la lequel j'ai découvert la littérature. Je n'ai aimé la littérature que dans le calme et la solitude. Et du coup, je crois que j'ai trouvé un style qui me convient : peu descriptif, dépouillé à l'extrême, avec une intensité intérieure. J'espère que cela se rapproche de la poésie ou du théâtre. J'aime énormément la poésie et le théâtre, plus que le roman je crois, mais je pense que le roman me permet de réunir les qualités de ces deux genres avec profondeur et étendue [...]. Je me préoccupe beaucoup du rythme, de la musicalité du texte. Je voudrais que chaque phrase, sinon chaque mot, ait un sens double ou ambigu, tout en étant clair et direct. Car c'est ainsi que je perçois la réalité. Je parle ici d'un idéal littéraire que je suis encore loin d'atteindre. [Mais] comme il n'y a plus de références géographiques à donner, en écrivant, mon esprit se sent libre de circuler dans l'espace et dans le temps²⁴.

Demander à un écrivain de parler de son œuvre n'est pas toujours le meilleur moyen d'en saisir l'essence ni la portée. Ying Chen ne fait pas exception à la règle puisqu'elle omet ici de dire que chez elle l'exil lui-même et la migrance sont à la source de son inspiration. Comme nous avons essayé de le montrer, de La mémoire de l'eau au Champ dans la mer, la distanciation qui s'établit entre Ying Chen, ou la narratrice à qui elle prête sa voix, et son milieu d'origine a pour conséquence un éclatement progressif de la structure

²² Michel Biron, "Roman d'outre-tombe" Le Devoir, 16 mars 2002, p. D3.

²³ Ibid.

²⁴ Hélène Simard, "Ying Chen: Eternelle mortalité", Le Magazine, http://www.librairiepantoute.com/magazine/articles/chen.asp, p. 2. C'est nous qui soulignons.

ECRIRE AUTREMENT AU QUÉBEC

déplacement et la découverte de nouveaux horizons, favorisant une recherche esthétique plus personnelle. Le gommage systématique de toute indice référentielle, y compris le nom des personnages qui sont réduits à des initiales dans *Immobile* et le *Champ dans la mer*, l'accent mis sur l'ambiguïté du langage et un "je " intradiégétique qui ne se contente pas de raconter mais de se voir agir et de s'écouter parler, tout cela favorise un mélange des genres qui permet de ranger résolument l'entreprise littéraire de cette romancière parmi les meilleurs exemples d'écriture postmoderne au Québec à l'heure actuelle.

Contrairement à d'autres écrivains qui se réclament du courant postmoderniste, tout indique, cependant, que Ying Chen s'y associe non pas à la suite d'un choix délibéré, mais tout naturellement, emportée pour ainsi dire par son propre élan créateur. Indissociable d'une quête d'identité qui l'amène à s'interroger sur le sens de l'Histoire, y compris de sa propre histoire, et à remettre en question les idées reçues, les lieux communs et les clichés, l'œuvre qui de livre en livre se constitue sous sa plume n'est pourtant à nulle autre pareille puisqu'elle échappe à toute définition précise. Oscillant entre la mémoire et l'oubli, elle doit aussi son dynamisme à la relation toute particulière que son auteur entretient avec la langue de son pays d'adoption :

Si la langue maternelle est une mère dont nous connaissons tant de détails apparents et de qui nous risquons d'ignorer jusqu'à l'âme, la langue seconde est un objet d'amour qui nous tient à distance et nous aspire du meilleur de nous-mêmes. Non seulement l'écriture dans une langue seconde est un travail de Sysiphe mais l'est également la création en général. Comment pouvons-nous espérer que notre ouvrage aura une valeur dans deux ans, dans cinquante ans, dans cent ans et plus. Au sommet de la montagne, le paysage doit être beau, mais en même temps il peut paraître médiocre à cause de notre trop grande espérance. Chaque but est un début, il n'y a donc pas de but, il n'y a que des débuts. Il ne faut pas espérer ni attendre. Il s'agit de faire comme Sisyphe, se contenter de l'instantané, aimer l'incertitude. Etre heureux de verser des sueurs à chaque pas. Conserver le moral, même en se retrouvant en bas de la pente. Quant à moi, il me suffit de travailler, de grimper les marches une à une en me préoccupant de bien poser les pieds à chaque fois. Ce

Yvon LEBRAS

mouvement en soi m'inspire déja un sentiment de bien-être et de sérénité. Que puis-je vouloir de plus ²⁵ ?

Migrante, métisse, hybride, identitaire ou autre, peu importe son nom, quand l'écriture est inséparable de l'existence, plus qu'une forme d'expression elle n'est rien d'autre qu'une raison d'être.

²⁵ Journal de Voyage illusoire, documentaire réalisé par Georges Dufaux, Office national du film du Canada, Montréal, 1997.

HYPHEN AND HIATUS: WOMEN CROSS-DRESSING IN ARITHA VAN HERK'S *THE TENT-PEG* (1981) AND AUDREY THOMAS'S *ISOBEL GUNN* (1999)

Georgiana M. M. COLVILE Université François Rabelais, Tours

Using Marjorie Garber's theory of 'the third', Georgiana Colvile examines two novels by contemporary Canadian women writers, in which young women protagonists, one in the 19th and the other in the 20th century, succeed in 'passing' as men and securing jobs normally inaccessible to women. This essay analyzes female cross-dressing as a space of Lacanian O/otherness, from colonial to Commonwealth times and invites readers to address the question of textual transvestism or writing in or about drag, which seems to appeal to women authors today.

En utilisant la théorie du 'troisième' de Marjorie Garber, Georgiana Colvile examine deux romans d'écrivaines canadiennes contemporaines, dont les deux jeunes protagonistes féminines, l'une au 19ème siècle, l'autre au 20ème, se déguisent en hommes et obtiennent du travail dans des domaines interdits aux femmes. Ce texte invite le lecteur à se pencher sur le travestissement des femmes en hommes de l'époque coloniale jusqu'à celle du Commonwealth, en tant qu'espace de l'A/altérité lacanienne, ainsi que sur la métaphore du travestissement au niveau de l'écriture, que semblent préconiser les auteures actuelles.

What is a Virgin? (---)

He said it was a woman, but a woman who had become like a man. She did not want to marry, and she took an oath in front of witnesses that she never would, and then she put on men's clothes and had her own gun, and her own horse if she could afford one, and she lived as she liked".

Alice Munro, The Albanian Virgin¹

He explained to me in great detail what a castrato was. It sounded wonderful. You were specially chosen, then you remained a boy forever with a voice borrowed from God and became famous, fat and rich. You never turned into a woman, nor did you die in childbirth".

Patricia Duncker, James Miranda Barry²

Information on woman-to-man (F.to M.) transvestites remains scant but is beginning to proliferate and not exclusively through Gay and Lesbian Studies or Queer Theory. On the other hand, books about male (M.to F.) cross-dressers are legion. In the 19th century, pioneer sexologist Henry

² London: Serpent's Tail Press, 1999, pp. 10-11.

¹ In Open Secrets, Toronto: Penguin Books, 1995, p. 103.

Georgian COLVILE

Havelock-Ellis (1859-1939) began to acknowledge some women's preference for male attire and mentions the cases of Lady Esther Stanhope and James Miranda Barryl³. A recent specialist Robert Stoller, long preferred to call women in drag transsexuals:

They wish to be males, that is to have a body in every way male, and to live in all ways as a man does (---) Men's clothes have no erotic value whatsoever; these people have no clothing fetish⁴".

Stoller has now revised his judgement but continues to see F. to M. cross-dressers as a rarity (ibid. :99). Here the old notion of women as castrated resurges... A transsexual can have a penis constructed through plastic surgery, but a transvestite remains without and in traditional psychoanalysis, sartorial (or any) fetishism revolves around the phallus. The question remains a tricky one. Transsexuals, who contrary to transvestites, actually modify their bodies to become the other, do not pertain to my topic, although an article by Charlotte Sturgess, on Susan Swan's "The Wives of Bath", implies that the two may overlap, at least in fiction⁵.

In Vested Interests, Marjorie Garber examines a wide range of cross-dressers, male and female. Using a Shakespearean subtext, she stresses the performative side of transvestism, an old constant in Western culture. The theatre offers the most obvious context for gender-switching. Women were long barred from the stage and their parts played by boys. Early Modern actresses like Sarah Bernhardt interpreted young men's roles, such as Hamlet or l'Aiglon. Today, flamboyant "Drag Kings" have matched the performative "Drag Queens".

³ See Eugénie Lemoine-Luccioni, *La Robe, essai psychanalytique sur le vêtement*, Paris : Editions du Seuil, 1983, p. 125.

⁴ Robert J.Stoller, Sex and Gender: On the Development of Masculinity and Femininity (London: The Hogarth Press & the Institute of Psycho-Analysis, 1968) I: 195, quoted by Marjorie Garber in Vested Interests/Cross-dressing and Cultural Anxiety, London: Routledge, 1992: p. 45 (Ref.: Garber).

⁵ See Charlotte Sturgess, "Seeing Double in Susan Swan's *The Wives of Bath*: Cross-Dressing and revisions of Identity", in *Commonwealth* Vol. 22, No.2, Spring 2000, pp. 53-57.

⁶ See Marie-Hélène Bourcier, "Des 'femmes travesties'aux pratiques transgenres: repenser et queeriser le travestissement", in *Clio* 10/1999, *Femmes Travesties un "mauvais genre"*, pp. 117-136.

HYPHEN AND HIATUS

The idea of a third sex goes back to Havelock-Ellis. Garber inscribes transvestism within what she calls "the third":

The third is that which questions binary thinking and introduces crisis (...) 'the third term' is not a term. Much less is it a sex (...) The 'third' is a mode of articulation, a way of describing space or possibility. Three puts in question the idea of one :of identity, self-sufficiency, self-knowledge (Garber:11).

She further assimilates 'the third' to Lacan's Symbolic Order and reaches a provocative, postmodern, open-ended conclusion:

...transvestism is a space of possibility structuring and confounding culture: the disruptive element that intervenes, not just a category crisis of male and female, but the crisis of category itself (*ibid*.:17).

Garber's 'third' is obviously related to the Lacanian O/other, desire, fantasy and deferral. It also evokes the Surrealists' "alternate states". A marginal woman surrealist, Claude Cahun, translated Havelock-Ellis, wrote emphatically against gender binarism and photographed herself in outrageous forms of drag⁷. Another, Meret Oppenheim, proned the idea of androgyny⁸.

In the wake of the 1970s feminist movement, women writers and filmmakers have been expressing an interest in F.to M.transvestites, ⁹whose "third" dimension grants them access to male power and situates them in an ambiguous zone. A heroine of Siri Hustvedt's, in drag for the first time, confronts her reflection:

I was startled by the change in my appearance. It wasn't so much that I looked like a man but that the clothes created an image of sexual doubt (...) I seemed to be either a masculine woman or an effeminate man¹⁰ (...)

Both Garber and Rachel Holmes in her biography of James Miranda Barry, adopt Sir James Matthew Barrie's definition of his 'third' type protagonist Peter Pan, as "a Betwixt-and-

⁷ See Claude Cahun, Ecrits, Paris: J.M.Place, 2002 & François Leperlier, Claude Cahun/l'écart et la métamorphose, J.M.Place, 1992.

⁸ See Nancy Spector, "Meret Oppenheim Performing Identities", in *Meret Oppenheim Beyond the Teacup*, Jacqueline Burckhardt & Bice Curriger, Eds., New York: Independent Curators Inc., 1996: 35-42.

⁹ An American term, used by Bourcier, p. 122.

¹⁰ Siri Hustvedt, The Blindfold, London: Sceptre, 1994, p. 123.

Georgian COLVILE

Between¹¹ⁿ. The boy who wouldn't grow up, played by women in pantomimes, reflects the "changeling"myth¹² and embodies an F.to M.crossdressing problem: ...a 30-year-old female, when cross-dressed as a man, can end up looking like a 14-year-old boy¹³.

Garber highlights the practical and daring aspects of women's masculine disguises. She labels Shakespeare's Rosalind, Viola, Portia et al... "Ressourceful, passionate, smart, good-looking in pants" (72) and yet, paradoxically:

Only by looking at the transvestition the stage, in the literary text, can we see clearly that she is not there (77).

Stella Bruzzi¹⁴ points to androgyny as yet another site of ambiguity and gender-bending:

Whereas cross-dressing is a collision between genders which are nevertheless identifiable, androgyny is a fusion that can encompass these shifts and permutations (Bruzzi:176).

While George Sand, Isabelle Eberhardt or Calamity Jane dressed and behaved like men without denying their own sex, transvestites such as James Barry or jazz musician Billy Tipton (Garber:67-71) succeeded in "passing" as men all their lives, mainly to gain professional freedom; some turn it into a rite of passage, others use it for heterosexual, homoerotic or transgender enjoyment.

Different forms of F. to M. cross-dressing appear in postmodern Canadian women's fiction. For example, Alice Munro invents an Albanian tribe with a third class of celibate women living like men, in "The Albanian Virgin" and in Jane Urquhart's latest novel *The Stone Carvers* 15, sculptress

15 Jane Urquhart, The stone Carvers, London: Bloomsbury, 2000.

¹¹ See Rachel Holmes, Scanty Particulars: The Strange Life and astonishing Secret of Victorian Adventurer and Pioneering Surgeon James Barry, London: Penguin/Viking, 2002, p. 7.

¹² See Garber's chapter "The Changeling Boy" (op. cit. :84-92): "Like the transvestite marking the space of representation itself, the changeling boy is that which, by definition, can never be present" (92), i.e. a "transvestite effect" or "locus of desire" (85).

¹³ In the handbook Information for the Female-to-Male Crossdresser, quoted by Garber, p. 44.

¹⁴ Stella Bruzzi, *Undressing Cinema*, London & New York: Routledge, 1997. The last two chapters deal with cross-dressing and androgyny.

HYPHEN AND HIATUS

Klara Becker passes as a man, in order to carve her lost lover's face on Allward's 1934 War monument.

Twenty years before Urquhart, Aritha van Herk staged a more contemporary sartorial rite-of-passage in *The Tent-Peg* ¹⁶. Anxious to get away, her protagonist J.L. "passes" long enough to obtain a job as a cook for an allmale geological expedition to the Yukon. Mackenzie, the party chief, hires him/her, but reports an unrecognized "transvestite effect":

It gave me the creeps...there is something in the flicker of his hands that bothers me, leaves me with a vague remembrance I cannot place, almost like a smell (TP:18-19).

J.L.comically tells Mackenzie the truth, "I'm a girl" (20&37), in a men's room, after sizing him up: "He has a nice cock too...shapely, not long, a neat circumcision" (37). He lets her keep the job as a woman and conceals the disguise episode from the others.

The Tent-Peg turns out to be a utopian feminist novel of education. The summer in tents in the bush proves a two-way learning experience for JL and the nine men. They all cultivate Cixous's "other bisexuality¹⁷" within themselves, except for the chauvinist villain, Jerome.J.L. nurtures the men with food and stories and listens to their troubles; they help her with heavy chores, teach her to use a gun and pilot a helicopter. She sews sachets of sweet-smelling moss for each man as a parting gift, while her transvestite effect helps her keep them at bay:

I do look somewhat like a boy. It's a disguise rather than a denial. It's useful to be small, thin and flat. It saves me from myself, hides my openness to hurt (37-38).

In the end, she allows Mackenzie, the potential lover, to touch her naked body and kiss her, as a promise of hope (p.214). His reaction points to further transformation: "Only now I know she's a woman and the telling is in the touch" (p.213). A final sartorial change closes the novel, as everyone

¹⁶ A.van Herk, The Tent-Peg, Toronto: McClelland & Stewart, 1981.

¹⁷ Hélène Cixous, "The Laugh of the Medusa" (1975), translated by Keith and Paula Cohen, in *Critical Theory Since 1965*, Hazard Adams & Leroy Searle, Eds, Tallahassee: U.Presses of Florida, 1989, 308-320. Re-Bisexality: "... each one's location in self...of the presence--variously manifest and insistent according to each person--of both sexes, nonexclusion either of the difference or of one sex..." (314).

Georgian COLVILE

gathers around a farewell campfire. "We are burning the summer: old boots and torn bush clothes" (225), writes JL, who dons a skirt, does a sexy dance and finally leaps through the flames. When the music stops and the magic subsides, Mackenzie says: "one swift movement and she stands by me, panting, laughing, no longer the witch, the saint of the fire, but our own J.L, flat and skinny as before" (ibid). She shifts from girl to boy, to girl, to voluptuous dancer and back to boyish woman, confirming Bruzzi's take on transvestism as "a state of perpetual mobility and mutability" (op.cit.:150). The passage through masculine drag, unisex bush attire and ultra-feminine performance, enables JL to accept her androgynous body and mind. Masculine and feminine become hyphenated.

Van Herk's fable is built on a biblical subtext, (Judges 4 and 5). Israel's defeated ennemy, Sisera, takes refuge in a woman named Jael's tent. While he sleeps, she kills him by hammering a tent-peg into his temple. The prophetess Deborah then sings of Jael's courage: "Blessed above women shall Jael the wife of Heber the Kenite be, blessed shall she be above women in the tent."

Van Herk's protagonist explains her name to MacKenzie: I was really named after a person in the Bible, J, A, dash, E, L. People used to string it together and make it sound like 'Jail'. I didn't like that, so I decided I'd go by my initials, J. L. (TP: p.14)

According to J. L., "Initials stand for a man". She weaves a transvestite cloak from her first name only, no patronym; the hyphen dividing the name Jael does not always figure in the Bible. It creates a third space, like the period between the initials, freeing the emprisoned woman's name. The men are given single names, either surnames (MacKenzie, Thompson, Hudson...) or first names (Roy, Jerome, Ivan). J.L. corresponds with her best friend Deborah, a singer like the prophetess, whose song is quoted after J.L. defeats Jerome.

Van Herk's title points to a permutation of the phallus. Jerome, a caricatural misogynist and domestic tyrant in love with his gun, bullies his assistant Hudson, hates J.L. for invading male territory and despises Mackenzie:

...There's something wrong with a man who can't control his wife, who lets her walk out the door on him (TP:26).

Ironically, Jerome fails to rape J.L., who gains control of the gun, humiliates and nearly castrates him, comforts Hudson and favours Mackenzie. So J. L. wears the pants and Jerome gets caught with his down.Conversely, she helps the gentler Mackenzie understand why his wife left him and offers

HYPHEN AND HIATUS

him her body as a gift. The tent-peg symbol pertains to Jerome but Mackenzie's final assumption of it further blurs gender schemes :

...as I touch her, lay my arm across her shoulder, I know the peg still lodges in my skull (TP:227).

The Tent-peg also reads as an upbeat feminine re-write of Robert Kroetsch's novel Badlands¹⁸. His expedition of grotesque male paleontologists, increasingly dependent, in the wilds, on a young Indian woman, is told posthumously, from the point of view of the leader William Dawe's neglected daughter. Through her voice, Kroetsch derides both her dead father's and his own maleness:

Total and absurd male that he was, he assumed, like a male author, an omniscience that was not ever his, a scheme that was not ever there (Kroetsch: 76).

Van Herk's prismatic focalisation, with thirteen men's voices and two women's (counting Deborah), celebrates feminine articulateness. In a text read in Alsace eight years ago, she humorously decrypts the Kroetschean hero's special transvestite effect:

...his deepest desire, the grief that clouds his eyes when he stands gazing at coffins, his face betraying his naked wish to be a woman. Having made a coffin of a woman's cunt, he wants nothing more than to become that cunt¹⁹.

Conversely, when J.L., clad in men's clothes, stares at Mackenzie's cock, she decides to resume her feminine identity.

Audrey Thomas's latest novel, Isobel Gunn²⁰, is as dystopian as Aritha Van Herk's was utopian. The protagonist's name creates an initial hiatus between feminine and masculine. The plot unfolds in the 19th Century,in Scotland's Orkney Isles and Canada's Hudson Bay. Thomas's tragic tale, carefully documented historiographically and anachronistic in its postmodern feminist undertones, portrays a woman passing as a man, which was against the law and condemned by the church. James Barry, who passed in the

²⁰ A.Thomas, *Isobel Gunn*, London & Toronto: Penguin Books, 1999.

¹⁸ R.Kroetsch, Badlands, Toronto: General Publishing Co., Ltd, 1975.

¹⁹ Aritha van Herk, "Gazing at Coffins: A Meditation on Erectile Death, for Robert Kroetsch", *Open Letter*, Ninth Series, 5-6, Spring-Summer 1996, *Kroetsch at Niederbronn*, p. 157.

Georgian COLVILE

early 1800s, had powerful protectors and succeeded; the fictitious Isobel, being alone, poor and ignorant, failed.

In an epigraph, Thomas quotes the real 1807 case of a sick Orkney lad in Hudson Bay, who turned out to be a woman in labour and was no doubt the initial model for Isobel. Her complex story is pieced together like a puzzle and narrated achronologically by three voices: the internal main narrator Magnus Inkster, an omniscient external second narrator and Isobel's occasional one-line missives to her son.

The youngest child from a poverty-stricken family, "At first Isobel became a boy because she had to" (IG:35). Her one brother, George, being the only valid man left in the home, Isobel dressed as a boy and learned to do a man's work. Magnus Inkster sees her as a teenager, rope-walking up a cliff, gathering gulls'eggs for food. At twenty-two, she hears one John Scarth telling George the Hudson Bay Company in Rupert's Land was hiring, which meant: "Good wages. Clothes.Food.Adventure" (38). Scarth specifies that no white women were allowed there (40) and that the men had "Native women.Country wives". Determined to get away, Isobel contrives a convincing male disguise and:

"...sewed herself a cloth sausage on a cord she wore around her waist... and made herself a kind of funnel, so that she could relieve herself standing up" (45).

Once hired, she sails to the New World as "John Fubbister, of St. Andrews parish in the Orkney Isles" (47).

Scarth recognizes and at first protects her. On land, "she settles more and more easily into her role as John Fubbister" (87) and later tells Magnus she was born for that life (72) of trapping, hunting, logging etc... for the Colony's beaver pelt company. Eventually, Scarth rapes her. When pregnant she hides her condition under layers of clothes, and keeps working till the baby's birth. Discovered, disgraced and despised, Isobel is demoted to laundress and lives with the Indian women. As a woman, her life revolves around her son James. Now ordained, Magnus becomes the company schoolmaster and arrives at Albany Fort in 1808, two years after Isobel; he befriends her and teaches her and James to read. As the only white woman on the Bay, Isobel's presence is illegal and undesirable but as the only pure white male child, James is universally cherished. The despotic company director, Mr.Morton, uses the law to ship Isobel back to Orkney and pressures her into leaving James behind, as his adopted son. Isobel recants too late. Morton tells James she is dead, and intercepts her letters to her son and Magnus's to her. A year later, He dismisses Magnus and sends him home. In the epilogue, we

HYPHEN AND HIATUS

learn that Morton soon died and James stayed in Canada, but the Company covered his tracks. Isobel ends her sad, indigent life in 1862, attended by Magnus, having lost her changeling child and changeling identity forever.

Thomas deliberately confuses gender roles. Isobel tells Morton: "I am the same as when I was John Fubbister an 'you praised me for my labour" (144), "No, you are not the same "he retorts. Clearly, clothes make the man and as a man, Isobel enjoys a carefree existence, away from the travails of women, who "bring forth children in sorrow"²¹. In this novel, all the women characters die young, often worn-out by childbirth, all except Isobel, who seems condemned to live on, Isobel's passing goes beyond cross-dressing for survival. To elucidate its meaning, Thomas entwines her heroine's destiny with Magnus Inkster's, her male alter ego and opposite. The contrast between her belligerent Gunn and his intellectual Inkster already connotes a role reversal. Magnus's telling the virtually voiceless Isobel's story shows feminist irony. Thomas further links the two protagonists through a shared primal trauma. With his father, the Stromness parson, the child Magnus witnesses a horrific mock-nativity-scene in a cowshed: a woman gone mad, covered in blood, waving a knife, surrounded by her ragged daughters and one son, is disarmed and sent to jail. Red-haired and dirty, aged three or four, Isobel "sucked on her fingers, staring and staring" (17), after watching her mother give birth to and throw her last, unwanted girlchild into the fire. Over sixty years later, watching over the dying Isobel, Magnus recalls:

a small boy and his father...directed...to a place of such despair it changed the boy's life forever and entangled him in the life of the dying woman who lay beside him" (221) He concludes from her life story that: her mother's act, so hideous, so unnatural, had branded the youngest daughter forever an outcast from the world of women (36).

The smallpox scars, on one side of Isobel's face become a leitmotif, an outward manifestation of her maimed psyche.

Two further traumas explain Isobel's rejection of femininity and sex. The first, related second hand, concerns her drunken father rejecting her at birth for being a girl: "he threw the child down as roughly as he had drawn her up" (ibid). The other was the rape: "She hadn't told Magnus that there was more than once, that Scarth had used her brutally" (156), hence her refusal of Magnus's marriage proposal: "I never want to be touched by a man

²¹ Genesis 3:16, "In sorrow thou shalt bring forth children".

Georgian COLVILE

again" (154). Isobel develops a repetitive pattern. As a woman, she is empowered by her son, Freud would say he becomes her phallus, but she gives him up to Morton, unwittingly repeating her mother's gesture. Back in Scotland, she adopts her dead sister's little girl and raises her to be tough, like the tom-boy she once was.

The only child of doting parents, not rich but never wanting, Magnus grows up to be soft, introspective, almost "feminine", preferring books to people. He had hated to leave home to study at St. Andrews and then to work in the colonies. Still unmarried, he feels shocked by the intimate, physical details of Isobel's narrative at the Bay, while she only sees him as a priest and confessor. Doubting his faith, Magnus feels metaphorically cross-dressed: "I didn't have the heart to tell her that I, too, knew something about disguise" (125).

In Canada, Isobel and Magnus form a non-couple. Her personal traumas make her frigid and he can't cope with his sexuality. Years later, when he takes her home to die, the driver asks: "Be har your sister?" (220) "Aye"he says. Together, they embody a split androgyne, contrary to the Indian Berdash or 'Him-Har': "Not a true hermaphrodite but only a man who wanted to be a woman" (74), also "very brave, an excellent shot and could outrun any man". He flaunts sexual freedom in the face of repressed colonials like Morton, but still remains a voiceless woman and colonized Native, who never reports having witnessed Isobel's rape.

Thomas's novels tend to be autobiographical. This one, displaced in time and space, is also written in drag. At the same time, she is clearly claiming, with characteristic bitterness, that women can't win. The omnipresent blood in the primal scene intra-textually recalls her first novel, Mrs Blood²², whose autobiographical narrator, split into "Mrs Blood" and "Mrs Thing", focalizes a series of flashbacks during a long-drawn-out miscarriage. If an authorial presence was inscribed in Isobel Gunn, it must reside in the hiatus between "Gunn"and"Inkster" or in the transvestite effect of Isobel's fantasy persona: John Fubbister. Furthermore, for the American-born Thomas, like for Isobel, Canada once became a spatial "third" or locus amoenus for a new identity. Van Herk invests the Far North with that role in both The Tent Peg and No Fixed Address²³. As Severo Sarduy says somewhere: "Transvestism is probably the best metaphor for what writing really is" (Garber:150).

²³ A.Van Herk, *No Fixed Address*, McClelland & Stewart, 1986.

²² A.Thomas, Mrs Blood, Vancouver, Los Angeles: Talonbooks, 1975.

CANADIAN MATTER AND AMERICAN MANNER: LEONARD COHEN'S BEAUTIFUL LOSERS BETWEEN PASTORAL AND POP.

Christophe LEBOLD Université Marc Bloch, Strasbourg

Dans son roman Beautiful Losers (1966), Leonard Cohen s'inspire largement de l'histoire et de la tradition littéraire canadienne : dans le Montréal des sixties naissantes, un triangle de personnages décadents partagent une fascination pour Kateri Tekakwitha, une sainte iroquoise du 17ème siècle et entreprennent l'écriture de son hagiographie, inscrivant dans le cœur du roman des fragments d'historiographie dans le corps du texte. Le roman oscille entre la célébration de l'histoire et de la tradition littéraire canadienne et sa subversion parodique. De même que les personnages à la sexualité iconoclaste souhaitent profaner le corps de la sainte, Cohen entraîne son roman dans une logique de l'excès où le récit canadienne a souvent vu dans l'intrigue une allégorie de la destinée politique de la nation canadienne, sans s'attarder cependant sur le rôle ambigu, énergisant et carnivalesque que viennent jouer les icônes de la culture populaire américaine dans un roman où Ray Charles et Captain America le disputent à la sainte Iroquoise entre pastorale et pop.

In his novel Beautiful Losers (1966), Leonard Cohen largely draws on Canadian history and literary tradition: in contemporary Montreal, a triangle of decadent characters share a fascination for Kateri Tekakwitha, an Iroquois saint of the 17th century and re-write her hagiography, thus enshrining a fragmented historiographical narrative in the body of the text. The novel wavers between the celebration of history and Canadian literary tradition and its parodic subversion. Just as the characters want to profane the saint's body in their iconoclastic sexuality, Cohen launches his novel into a logic of excess and a pop aesthetics where the Canadian narrative is gradually sacrificed to a postmodern culture on the altar of an decidedly American Dionysos. Canadian critiques have often interpreted the novel as a allegory of the political destiny of the Canadian nation, but have somewhat overlooked the ambiguous, energetic and carnivalesque part that American popular culture comes to play in a novel where Ray Charles and Captain America compete with the Iroquois saint, somewhere between pastoral and pop.

In *The Favourite Game* Montreal was described as a place where nothing happens, three years later, in *Beautiful Losers*, it has been turned into a hallucinatory city, a pool of vivid sub-cultures. Three decadent characters, a historian narrator, his Indian wife Edith, and his guru and lover, a Québécois separatist member of parliament named F. share a fascination for the life and passion of St Kateri Tekakwitha, an Iroquois virgin of the 17th century, and proceed to narrate the story of her life, a narration constantly interrupted by personal recollections and by the proceedings of the character's spiritual and sexual quest. An epilogue presents an anonymous male character who is given a ride in a sports-car by the goddess Isis before dissolving into the Montreal sky in an apocalyptic ending scene.

Christophe LEBOLD

As has been emphasised, the fictional material that Cohen puts together in his elaborate entanglement of storylines is at first sight primarily related to Canada, feeding for instance on the Front de Libération du Québec's campaign of violence, whereas the seedy corners of the St Lawrence boulevard, the underworld of junkies, male hustlers and Greek restaurants serve as a backdrop to the lives of the characters, a setting made to stand in sharp contrast to the pastoral or, as it turns out, the mock-pastoral, evocation of 17th century Iroquois life.

For, colonial Canada provides a secondary setting and one of the main characters: Kateri Tekakwitha, born in 1656 and dead in 1680, beatified in 1980 and currently in the process of being canonised. Although the re telling of that story within the diegesis is iconoclastic (F. has instructed his historian friend to "fuck a saint", a feat which the historian tries to achieve through writing her biography), and although the saint's life story is given an ambiguous twist with an insistence on the violence and perversity of her self mortification treated within the framework of an aesthetics of cruelty, the basic hagiographic form is respected: the reader finds, assembled in the body of the novel, the celebratory chronicle of a life, brought down to mythic simplicity, with narration of miracles and inclusion of apocryphal miracle workings, some apparently of Cohen's own invention.

Owing to this narration, a third of the novel in length is set in 17th century Canada, with an evocation of Indian wars, Jesuit conversions and Indian life and mythology. Shrined in the textual intricacies of *Beautiful Losers* the "Tekakwitha story" provides a fragmented pastiche of a historical novel that puts Canadian history, native Indians and a pastoral tone on the fore-front.

As for genre, Linda Hutcheon rightly sees *Beautiful Losers*, with its rewriting of history and decoding of historical texts as an example of historiographical metafiction¹ It lays bare elements of Christian propaganda and ideology in the 17th century Jesuit texts and later official biographies of the saint, it questions the "knowability" of history and problematises the relationship between history and story, foregrounding the inescapable fictional nature of all attempts at re-capturing the past. The claim that traditional historical discourse makes on reality is called into question as early as the very

¹ "Leonard Cohen (1934 -).", Canadian Writers and Their Works. Fiction Series. Ed Robert Lecker, Jack David and Ellen Quigley. Vol 10. Toronto: ECW, 1989. p.45

CANADIAN MATTER AND AMERICAN MANNER

incipit of the novel: "Catherine Tekakwitha, who are you? Are you (1656-1680)? Is that enough?"(3).

Beside Jesuit literature and history books, a vast intertext comprises Canadian classics, such as E.J.Pratt's epic poem *Brébeuf and his Brethens* (1940) and also nearly all Canadian themes and paradigms listed 5 years later by M. Atwood in *Survival*, A thematic guide to Canadian Literature are present in the book:

The victor/victim motif underlies all relationships in the book, systematically presented in terms of power politics, on the individual level in the central triangle of characters, a shifting distribution of roles: lover/tormentor, teacher / disciple, master/ slave, but also on the collective level, between nations: Indian tribes torment each other, the French torment the Indians, the English torment the French, the Americans torment the English.

Survival in the wilderness and the nature as monster provide a couple of quasi-parodic vignettes as Cohen's historian ends up his narration in a tree hut in the middle of the forest where he struggles against winter and recurrently cries out his pain and hatred of the cold, surrounded by the howling of wolves.

Indians as symbol of victimhood are central to *Beautiful Losers*. The narrator is an expert on the A----s, an all-but extinct Canadian tribe of Indian losers, whose "brief history is characterised by incessant defeat" (2) Atwood explicitly says that Cohen pushes "the Indian-victim motif" to "its most logical conclusion". "*Beautiful Losers* depicts, she argues, not only the sufferings of the victims but the mentality of the Canadian onlooker who needs to identify with victims²:")

Failed sacrifices, futile heroes, unconvincing martyrs foster an impressive gallery of portraits: the Indian saint, raped, harassed and tortured by family and tribe, later inflicting self-mortification until death, Indian people witnessing the death of their culture, or the main three characters: Edith, raped at 13 who commits suicide at 24 by getting squashed in an elevator shaft, F. who ends up his life a lunatic in an asylum, the historian narrator, who ends up in total solitude reading out loud an English-Greek phrase book in the Canadian forest as a form of prayer...

² Atwood, Margaret, Survival: A Thematic Guide to Canadian Literature. Toronto: Anansi, 1972, p.100.

Christophe LEBOLD

What comes through at any rate with the interlacing of the contemporary individual storyline and the "historical", "national" storyline is a thrust to mingle the individual and the collective. Together with the on-going theme of the redemption of losers and the evangelical tone of the novel at times, this collective impetus has brought some critics to view the novel as a Canadian "epic". So says the 1988 Cambridge Companion to Literature in English, calling Beautiful Losers "a visionary counter-culture religious epic."

In the first issue of the Revue d'Etudes Canadiennes, Régis Durand has it that in Cohen's second novel

... la névrose cesse d'être perçue comme une affaire strictement individuelle : on assiste à l'intervention dans la vision individuelle de quelque chose que nous appelons le politique ou le collectif et qui touche à ce que nous appelons d'une manière parfois un peu vague à l'identité canadienne³.

That approach to the novel paved the way for Linda Hutcheon to claim that the novel is an allegory of Canadian history.

What sense can be made of the complex tale especially when at the end, all male characters merge and transform into a Ray Charles movie projected against the sky [...]? The central bizarre triangle of characters allegorically acts out, of course, the history and political destiny of the Canadian nation: of its successive conquests (mirrored in the death of the Indian, Edith and then of the Frenchman, F.) and perhaps also of its future fate (turning into an American fiction⁴.

Those approaches seem to be sustained by a vision of Canadian literature as a "littérature mineure" in which individual issues are necessarily collective and all utterances necessarily political and even revolutionary. It presupposes writing as writing against a dominant or domineering culture, here US culture seen as the archenemy.

³ Durand, Régis, "L'individuel et le politique : notes sur les romans de Margaret Atwood et Leonard Cohen " in *Etudes Canadiennes* 1 (1975) p.64.

⁴ Hutcheon Linda, « Caveat Lector: the early postmodernism of Leonard Cohen » in *The Canadian Postmodern: A Study of Contemporary English-Canadian Fiction. Studies in Canadian Literature.* Toronto: Oxford University Press, 1988, p.28-29.

CANADIAN MATTER AND AMERICAN MANNER

At any rate, with Beautiful Losers' concern about Canadian colonial history, Canadian identities, motifs in tune with the Canadian experience and its literary method, (an overall mythopeic approach), Sylvia Söderlind may well claim in Margin/Alias: Language and Colonisation in Canadian and Québéquois Fiction that Beautiful Losers is "without doubt, the quintessential Canadian postmodern novel⁵."

In the light of these Canada-centred approaches, the novel's epilogue, with the Ray Charles epiphany has been interpreted diversely, but most authors emphasise the ambiguity of the figure, a view best summed up by Linda Hutcheon, who asks:

Is the Ray Charles movie an image of the final conqueror, the American mechanical cultural victimizer of Canada or is it a symbol of the ultimate victim: the black and blind American used for entertainment value⁶?

In both cases, the reading of that final scene is locked in the victor/victim pattern with American popular culture perceived as an oppressive enterprise. Clearly, the scene is an apocalypse —a revelation-, but should it really be seen as the Apocalypse Now of Canadian identity?

What was often overlooked is the complex and ambiguous part that American culture comes to play in *Beautiful Losers*. Constantly at work alongside Canadian material is a vast intertextual network of comic books, pop songs and references to commercial cinema. In an interview with Eli Mandel and Phyllis Webb, quoted in Michael Ondaatje's study of Cohen's early work, Cohen claims he wished to extract himself from the modernist tradition of the Canadian cannon and adopt an absolute contemporary style. He wanted to write a book, that used "all the techniques of the modern novel" and he was turning across the border for inspiration. It would be irrelevant indeed to dismiss *Beautiful Losers* 's connection with the American experimental literary avantgarde of the sixties. We could point to specific borrowings: to Hubert Selby Junior's *Last Exist to Brooklyn* (1964), William Burroughs' early documentary-realistic fiction, Norman Mailer's *Why are we in Vietnam?* (1967). Or to Nabokov's *Pale Fire* (1962), which has been, probably been an

⁵ Söderlind, Silvia, "Beautiful Losers: the Novel as Cure" in Margin /Alias: Language and Colonisation in Canadian and Québécois Fiction. Toronto: University of Toronto P, 1991, p.41.

⁶ Hutcheon Linda, "Beautiful Losers: All the Polarities" in Canadian Literature 59 (1974), p.54.

Christophe LEBOLD

important source for Cohen, yet overlooked by critics, but unfortunately we have no time for that.

We'll simply underline an overall affinity of tone and mood with the American literary scene, as can be shown in a comparison with its absolute contemporary, Thomas Pynchon's The Crying of Lot 49. Fragmented in technique, ironic and humorous in tone, "pop" in their aesthetics, their juxtaposition of high and low, their interest for kitsch and camp, both novels. beside an undeniable sixties charm, address a similar issue : how to write a novel in the mass media age. Assaulting the reader with several storylines, mutually exclusive events, psychedelic descriptions, sweeping sentences, listings, parataxis, over-information, both novelists deal with this fragmentary abundance by casting an all-encompassing plot onto their fragmented text: a paranoid historical conspiracy in the case of Pynchon and a mystic initiation plot in the case of Cohen, who uses a form -the mystery "initiation novel"borrowed from French and German romanticism, where the protagonists undergo a descent into hell/ chaos/ madness and are guided back to his life by Isis-like female figures. However, tone -mock seriousness- and aesthetics -pop imagery- are used to cast doubt on the reliability of their superseding plots, which nevertheless remain operative. The initiation motif basically does structure Cohen's novel as a quest, oriented towards an apocalyptic end, with constant re-organisation of a centrifugal text around a series of recognisable mythic motifs, even though those motifs might be trivialised and parodied through the use of pop culture.

With the old modernist question of how to integrate so-called low-cultural elements in a supposedly high-art form — the literary novel — endowed with a new urgency for novelists in the 1960s, consumer society and disposable culture figure largely in *Beautiful Losers*, but as opposed to some authors' rather grim view of popular culture as a source of contemporary angst and alienation, Cohen seems more enthusiastic about it, although in his case, the issue takes on the added weight of an endangered / authentic / pastoral / modernist Canadian culture versus a domineering / mass-manufactured / plastic / postmodernist American culture.

If not the threatening cultural imperialism, the dominant discourse to write against American popular culture is nevertheless mismatched with the Canadian material, and its very presence sets the novel into the inherent ambiguity of pop art. It functions as a *Pharmakon*: fundamentally undecidable, and fundamentally alien, it is both remedy and poison. It comes to contaminate high-culture discourses and Canadian elements, subverting and parodying them, but at the same time, it carnivalises, revives and energises

CANADIAN MATTER AND AMERICAN MANNER

them. The pharamakon besides spreads its undecidability to its surroundings. Thus, as we shall see, in *Beautiful Losers*, American popular culture abolishes distinctions between high and low, the profane and the sacred and blurs some supposedly significant motifs in the novel, destabilising its myth-making, meaning-producing machinery.

In a complex, elaborate interplay high-culture elements and high culture-discourses (often Canadian: Canadian literature, Canadian politics and Canadian history) are subverted by the intrusion of a low-culture element or a low-culture discourse (most of the time American: Comic books, advertisement rhetorics, Hollywood Westerns.)

Thus, despite considerable erudition, as the novel proceeds, Canadian history is increasingly presented as non-serious fiction in which the Indians are at times reminiscent of Hollywood Westerns or pornographic movies. F's attitude to history, which is summed up by his historian friend, has contaminated the novel at large: "F. talked a great deal about the Indians and in an irritatingly facile manner. As far as I know he had no scholarship on the subject beyond a contemptuous and minor acquaintance with my own books, his sexual exploitation of my four teenage A----s and about a thousand Hollywood Westerns". (9)

A casual treatment of Canadian history, which has led an American critic to argue that in Cohen's novel history is "re-created as pop-cult farce? ..." Whatever that means. A high-culture activity processed in a low-culture fashion. Canadian material contaminated by and revived as American fiction.

Canadian politics undergoes a similar mock-serious treatment. The political content of the speech in the separatist demonstration scene has too often been literally interpreted as a stand on the part of Cohen against political oppressors in general and Americans in particular. The scene actually functions as a joyful deconstruction of separatist rhetorics as well as a critique of "genital imperialism", the passage is laden with pornographic imagery which eventually equates the crowd with an aggressive but failing phallus. Cohen advocates not so much the detterioralisation of Canada or North America as an erotic detterioralisation of the body.

⁷John H.Ferres, « The Indian Maiden in Leonard Cohen's Beautiful Losers and John Barth's The Sot Weed Factor » in Journal of American Culture, volume 2, Winter 1980 (4), 690-698

Christophe LEBOLD

Canadian literature, is also treated irreverently, in the lip-service treatment of traditional Canadian themes: nature as monster, Indians in the light of the victor/victim paradigm... E.J Pratt's long narrative poem *Brébeuf and Lalement*, depicting in high-style, the martyrdom the two Jesuits is parodied: a paraphrase of it completely de-naturalises the canonical text: high style (verse, lofty tone) becomes low style (prose, matter of fact tone), all the more so as the catholic poetry is used within the diegesis as a support for masturbation in the orginatic scene that marks the climax of the book's logic of excess. As Michael Ondaatje suggests, "E.J.Pratt must have turned in his epic grave⁸!"

So, with the insistence on sex, bodily functions and popular culture, high cultural discourses and Canadian culture are carnivalised: hierarchies are overturned: the sublime becomes grotesque, the serious becomes entertaining, the subversive powers of popular humour and culture are liberated.

But, popular culture, it turns out, is not merely grist to the mill of parody. At its most commercial, it is presented as highly energetic, providing a new mythical paradigm for the book. At various stages of the characters' initiation trajectory, it comes to revive them and offer salvation from history and historically inherited identities. We hit upon the ethical centre of the novel when we realise that the major source of alienation for the characters is history and that Canadian history is like Irish history to Leopold Bloom, "a nightmare I want to wake up from". The Canadian experience, hyperbolically embodied by the Canadian historian is presented as a morbid burden: over-determined by Canadian history, the historian metonymically carries the weight of history in his chronic constipation, the subject of several memorable pieces of lament worthy of the Old Testament (the constipated's prayer to god).

In contrast is F.'s desire to "slip out of history" (154), his wish to be an "American", his Nietzschean ability to constantly re-invents himself. Significantly, this ability springs from his adoption of American popular culture and his devotion to the American muscle-building athlete Charles Axis, a devotion that frees him from connections with a crippling history.

There lies the value of American popular culture: in its very disposable nature, it is presented as uncontaminated by history, not just young, but naïve, energetic, emotionally intense, akin to myth.

⁸ Ondaatje, Michael, Leonard Cohen, Toronto: McClelland, 1970, p.50.

CANADIAN MATTER AND AMERICAN MANNER

We will therefore turn our attention to two figures in the novel that are usually overlooked: Charles Axis and Gavin Gate.

The fictional Charles Axis is modelled on real-life Charles Atlas, the self-styled "most perfectly developed man in the world", the inventor of a celebrated muscle-building method which has sold around the world from the nineteen forties to this day and whose famous 1950s advertisement campaigns were short comic strips, now familiar artefacts, such as "The insult that changed Mac's life", which is used as a central motif in *Beautiful Losers* (68-70). In book 1 the comic strip is described in great detail, panel after panel. The matrix of the story is extremely simple: Joe, a bony and thin loser, sits on a beach with his lascivious girlfriend who abandons him for the local bully. After reshaping his body in no time thanks to Charles Axis' method, Joe returns as an athletic avenger and bullies the bully, re-conquers his girlfriend, with the words "HERO OF THE BEACH" written all over the sky.

The first remark is that the very technique Cohen uses here, the apparent objective reproduction of a familiar popular culture icon with a change of medium is reminiscent of pop art, the art-form of contemporary America.

At first sight, the device seems to parody American popular culture: culture in the sense of "culturisme": naïve, simplistic and domineering. A pack of muscles as hero, the figure of a bully, the American giant: in this respect the name change is telling: Atlas (evoking heroism and completion) becomes Axis (fascism and domination). But the figure is more ambiguous than that: a tormentor, Charles Axis is also a mentor instantly recognised as a Christ-like figure, promising redemption for all underdogs: "Charles Axis is all compassion, he's all sacrifice! He calls the thin, but he means both the fat and the thin: he calls the thin, because it is worse to be fat than to be thin, he calls the thin so that fat can hear and come and not be named!" (72)

What is more, through the defamiliarization that the original comic book undergoes — images becomes interpretative descripti — the storyline is given a strange twist. What strikes, more than the perceptible deadpan irony, is the mythical structure of the story. Its elliptic nature makes the story a narrative of magical transformation with great emotional power. According to Colette Astier, a myth is a plain narrative of a plain story⁹ and it is organised

⁹Cf. Colette Astier, "Structures narrative du Mythe" in *Dictionaire des Mythes Littéraires*, ed. P. Brunel, Paris : Editions du Rocher, 1988. In this article, Colette Astier defines myth as "récit cru de ce qui est cru." Of course, the French word "cru" is to be taken in its different meanings: "plain" and "what is believed."

Christophe LEBOLD

in strongly contrasted and highly emotional images. A minimalist narration between maximal images, violent in its brevity. The Axis story therefore provides a mythic reference for F.'s self-re-inventions, a metaphor for the selbst-uberhöbung of the Ubermensh. As such, Charles Axis ranks with the numerous comic-book superheroes that are mentioned in *Beautiful Losers*, their magical transformations and superpower, as well as the promises in the comic-strip providing, if taken literally, a link with the magical thinking of the native Indians and their mythology or with Christian miracle-workings. "four thick black words appear in the sky and they radiate spears of light. None of the characters in the panel seems aware of the celestial manifestation exploding in terrible silence above the old marine landscape. HERO OF THE BEACH is the sky's announcement." (70)

The early sixties American soul singer Marvin Gaye comes to play a similar role to Charles Axis in the novel. In an entry to his diary, after several days during which he has lit a whole box of professional firecrackers in his underground basement apartment, the historian turns on the radio, is turned on by the pop song he hears. Marvin Gaye's 1962 number 1 hit "It hurt me too" is transcribed in Cohen's text as the performance of a singer called Gavin Gate in the form of a theatre-piece (74-77). The singer, his female backing vocalist and the electrical instruments being the characters, the lyrics of the song the text of the play, and the historian narrator's comment providing imaginary stage directions. In the transcript Gavin Gate becomes prophet and war leader ("vou are the king of some slum block and have handed down laws") and his backing singers are black walkiries. All changes in rhythm in the song or musical incident (a guitar wail, a drum break) are presented as dramatic events in the play whose basic subject is rock n'roll intensity and emotion. The name change that Marvin Gaye undergoes is significant in this respect: he is the gate, marks the spiritual turning-point in the historian-narrator's initiation story.

With names like "Gate" or "Axis", American popular culture is semantically linked to movement, dynamism and openness. It stands at the heart of the initiation motif that structures the novel and contrasts to a Canadian culture presented as linked to history and historically inherited identities of loss, morbidity and perversity. American popular culture fosters an escape from history for the novel at large and provides the book with a new mythic paradigm that is made to stand alongside Iroquois mythologies or Egyptian-Roman initiation cults.

But, the overall pop aesthetics contaminates high-cultural motifs in the novel, such as the Isis figure, casting doubt over them. After several epiphanic

CANADIAN MATTER AND AMERICAN MANNER

scenes, where female characters manifest themselves as Isis, the last Isis goddess drives a sports-car and gives a free ride to the nameless male character. ("I am Isis" she says in Greek quoting a formula taken from Egyptian prayers, the aretalogies, later used by Apuleus, Kant, the sturm und Drang and Gérard de Nerval, to which the male character only replies "foreigners bore me, miss"). The inclusion of the motif into pop aesthetics contributes to de-historisise it, freeing it from automatic connection with antiquity or early 19th century romanticism. Popular culture indeed is one driving force at work behind the eventual de-historisation of the novel. Begun as an erudite if amusing recreation of a historical couleur-locale, *Beautiful Losers* ends in a setting of absolute urban contemporaneity: a sixties cinema house and busy shooting and game alley, complete with sports-car, pop-corn, electrical billiards and allnight bars: a north-American a-historical urban wasteland.

There, a Ray Charles figure will invade the whole Montreal Sky, whose role can now be confronted, thanks to another reference that critics have ignored until Sylvia Söderlind pointed attention to it in 1991. There is an epigraph to the novel, a quotation from a traditional blues song "Old Man River", attributed here to Ray Charles. The quotation is "Somebody said lift that bale", a powerful and elliptic evocation of slavery. Earlier in the book, prayer is equated with translation, a belief that F. enforces onto his friend by shoving an English-Greek phrase book into his hands. Now, in modern Greek, the letter "b" is pronounced "v": lifting the bale becomes, lifting the veil, a motif related to Isis mystery cults, developed at length in the novel: revelation is lifting the woman's veil.

Ray Charles thus opens the book, asking to lift the bale/ veil and reappears at the very ending accomplishing what he asked for : apocalypse in the sense of revelation. The Blind blues singer out of the American popular culture paradigm becomes visionary and also vision. Alongside with Charles Axis and Gavin Gate : opening and closing the novel, he figures the popular culture hero who accomplishes the apocalypse, the liberation from history/ slavery.